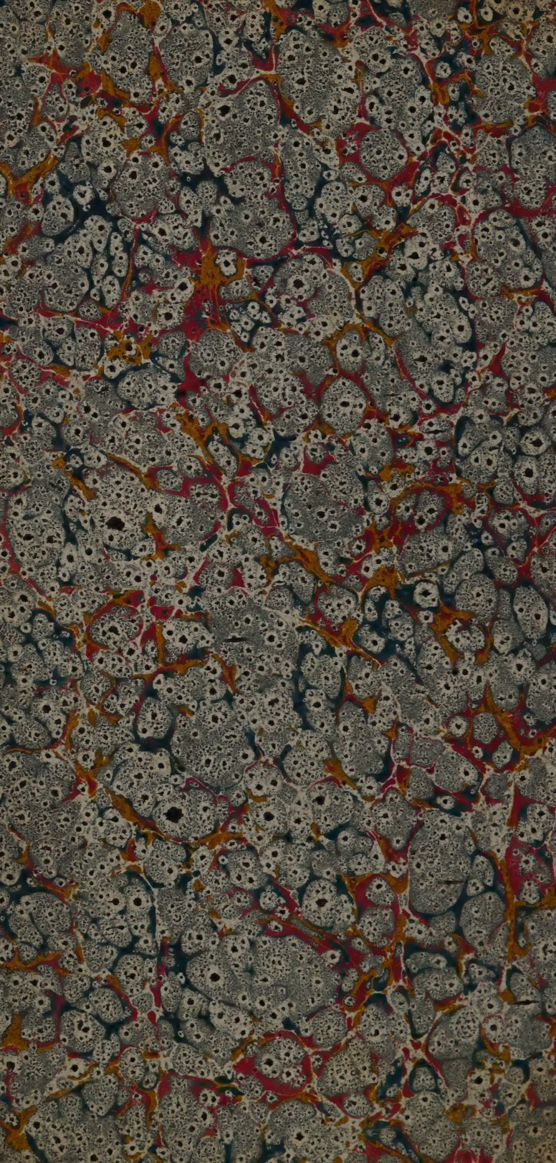
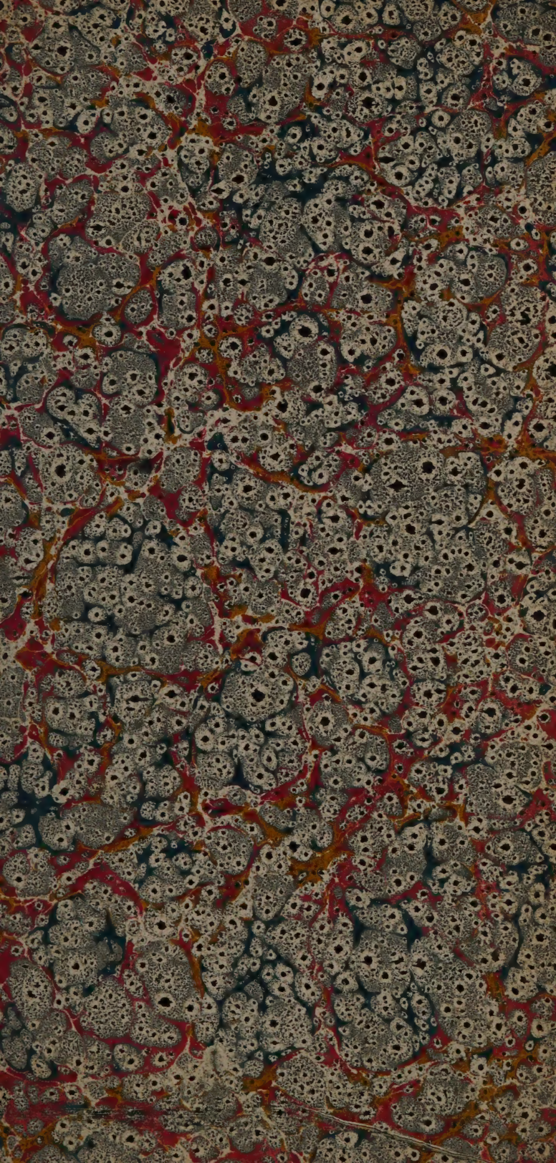






LETTRES

SUR

LA MALADIE

DE

LA GOUTTE.

LETTRES
SUR LA MALADIE
DE
LA GOUTTE.

Par M. LOUBET, *Penſionnaire du Roi, ancien Chirurgien-Major des Régimens de Senterre & de Tourraine, & Chirurgien-Major de l'Hôpital Royal & Militaire d'Oſtende.*

A. Germain. Dud. Chir. maj. du 9e hussards 1847.

A PARIS,

Chez
- BAUCHE, Libraire, Quai des Auguſtins, à Sainte Geneviéve, & à Saint Jean dans le Déſert.
- HOCHEREAU, l'aîné, Libraire, Quai de Conti, vis-à-vis la Deſcente du Pont-Neuf, au Phénix.
- DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

PREFACE.

UN Seigneur, profond & éclairé en tout genre, avec lequel j'ai eu l'honneur d'avoir ſouvent des converſations, & particulierement ſur la maladie de la Goutte, a déſiré que je lui fiſſe part de mes idées ſur les effets & les cauſes de cette maladie, à quoi j'ai ſouſcrit, par reſpect & par reconnoiſſance pour lui.

La forme où va paroître cet ouvrage, pourra ſurprendre. Je prevois d'avance qu'il ne ſera pas du gout de tout le monde.

Mais on doit convenir que rien n'éclaire plus la ſociété que les converſations ſolides & le commerce littéraire. Par là l'on perfectionne l'eſprit, le cœur

s'y forme pour le bien de l'humanité. Aussi je n'ai écrit que dans cet esprit, non pour les Savans, mais pour ceux qui souffrent les douleurs de la Goutte; ceux-ci y trouveront des ressources à leurs maux.

Mes intentions doivent me mettre à l'abri de toute critique, je n'expose ici que mes seules connoissances soutenues de l'expérience.





LETTRE PREMIERE

A. M. L. C. D. L.

ONSIEUR,

VOUS me demandez des choſes qui ne ſont pas d'une petite conſequence : je ſerai extrêmement flatté de pouvoir vous ſatisfaire.

Vous exigez de moi que je vous explique les cauſes & les effets de la Goutte ; il eſt difficile que je puiſſe remplir votre attente : tant d'Auteurs ont écrit ſur cette matiere auſſi biſarre que commune, tous ont eu des opinions ſi variées ſur ſes effets, & ſur les moyens d'y appliquer les remedes,

que ce n'eſt qu'avec une peine extrême qu'on peut aſſeoir quelque idée ſatiſfaiſante ſur les lumieres qu'on y cherche. Je vous dirai donc, Monſieur, tout ſimplement ce que je penſe. Je paſſerai ſous ſilence, autant que je le pourrai, tous les noms extraordinaires conſacrés au langage des gens de l'art, dans les détails où j'entrerai, des ravages que fait cette maladie dans les différentes parties du corps humain. Ils ſont d'ailleurs ſynonymes, & tous ſe reduiſent au ſeul nom de Goutte.

Un Phyſicien curieux tel que vous, Monſieur, eſt plus ſatisfait de la ſimplicité de la nature, que des noms recherchés de l'art & du miſtere. C'eſt pour cette raiſon que je réduis la Goutte à deux eſpéces. La premiere que je nomme d'après pluſieurs Auteurs, goutte réguliere, la ſeconde Goutte vague ou irréguliere. La premiere quand elle attaque les pieds ou les mains ou quelque autre partie, d'une maniere conſtante. Mais l'humeur qui la cauſe peut ſe diſſiper, & la maladie s'efface, il ne reſte alors au malade qu'une foibleſſe

aux parties qui ont souffert, elles reprennent leur premiere force & le mouvement, & le malade est tranquile jusqu'à une nouvelle attaque, qui souvent n'est éloignée que selon la conduite qu'il observe.

La deuxiéme est plus mauvaise, plus inquiéte & plus dangereuse : non contente d'avoir fait souffrir au pied, à la main, quelquefois à tous les deux, les douleurs les plus cruelles, elle devient ambulante, & va perfidement attaquer & se fixer dans quelqu'une des parties nobles ; là elle met tout en péril, & souvent emporte le malade.

Nous allons parcourir, Monsieur, si vous voulez me suivre, les differentes parties où la Goutte exerce ses ravages ; je commence par la tête.

Il arrive toujours que lorsque cette humeur s'y porte, le malade est ménacé, ou accablé d'une apoplexie ; s'il y resiste, elle dégénere en paralysie, on a recours aux remédes & on les applique selon les symptômes qui se démontrent, sans avoir égard à la cause : qu'arrive-t-il ? Cette maladie qui est combattue sous un autre genre fait ses

derniers efforts, & le malade ſuccombe par les malheureux effets de la véritable cauſe de la Goutte.

D'autres fois l'humeur goutteuſe ſe porte aux ſutures, elle les parcourt de l'une à l'autre, elle produit alors des douleurs vives & aigües; les ſymptômes ſont des éblouiſſemens, des étourdiſſemens, des vertiges; on ſera ſoulagé en mettant pendant long-tems les pieds & les jambes dans de l'eau chaude.

Il n'en eſt pas de même de la migraine, qui, quand elle eſt longue & opiniâtre, eſt preſque toujours cauſée par une humeur goutteuſe qui entretient les douleurs & les rend accablantes : le malade alors n'eſt preſque jamais ſecouru ou l'eſt inutilement, parce qu'on eſt dans l'erreur ſur la véritable cauſe du mal.

Quand la Goutte ſe porte aux yeux, une ophtalmie rebelle & opiniâtre, ou autre maladie ſe démontre. La maladie eſt combattue ſelon ſes ſymptômes, mais toujours inutilement. Les douleurs n'en ſont que plus vives : j'ai vu des malades qui y ont perdu les

yeux, j'en ai vu d'autres totalement gueris dans cette partie, non par l'effet des remédes appliqués, mais par un caprice de cette humeur qui a pris un autre cours en ſe portant aux pieds.

Quand la Goutte ſe porte aux dents, l'une d'elles ſe trouve affectée, ſoit de de l'une ou de l'autre mâchoire, la douleur ſe calme & ſe réveille avec vivacité, elle prive du ſommeil, & les deux mâchoires de l'une à l'autre, reſſentent des douleurs conſtantes & vives qui font recourir aux Dentiſtes, dont les remédes auſſi inutiles que cruels n'aboutiſſent qu'à arracher inhumainement des dents autant qu'ils en trouvent; auſſi ne procurent-ils aucun ſoulagement, & les ſouffrances qui exiſtent toujours ne ceſſent que dans le cas où l'humeur ſe porte ailleurs: le malade delivré pour lors, l'eſt auſſi des ſoupçons de ſcorbut, ſoupçons, que très ſouvent on a de la maladie qu'il a ſouffert.

Puiſque nous ſommes en train, Monſieur, parcourons tout de partie en partie, & réflechiſſons ſur ce maſque cruel qui nous trompe & qui a

toujours trompé les yeux les plus clairs-voyans.

Si l'humeur de la Goutte remonte ou se porte à la mâchoire inférieure, le malade souffre à l'un de ses angles ou à tous les deux, des douleurs vives & cruelles, les muscles sont en contraction, les commissures des lévres se retirent & défigurent le malade; les secours combattent la maladie par les symptômes d'une paralysie; on épuise le sang; malgré tout cela l'effet de la cause de la Goutte existe & ne cesse de faire souffrir qu'au moment où elle s'est jettée sur quelqu'autre partie.

Souvent aussi elle s'empare de la langue. Croyez-vous, Monsieur, que cet organe qui est presque toujours en mouvement reçoit à sa baze cette humeur, & est sujet à son reflux, soit qu'elle s'y porte tout d'un coup, soit qu'elle vienne de la mâchoire inférieure, où elle étoit. On ne manque pas alors de décider l'accident paralysie, on l'attaque en conséquence, mais infructueusement, vous en verrez la preuve par un exemple que je vais rapporter.

Un particulier Marchand forain, fut attaqué d'une vive douleur à l'angle de la mâchoire inférieure; la douleur se porta à la langue, au point de lui interdire les facultés de l'articulation. Cet homme chercha des secours de tous les côtés : il en éprouva de differens, tous furent inutiles. Réduit enfin à un état pitoyable, il eut par commisération l'entrée à l'Hôpital militaire de Sarrelouis : M. R. Medecin de cet Hôpital, homme très-éclairé & bon Praticien, l'avoit aussi traité, mes sans succès : les autres secours qu'il y reçut n'en eurent pas d'avantage, enfin il y mourut d'une hydropysie. Je me portai à cet Hôpital, je dissequai ce cadavre, M. R. étoit avec moi; mon attention fut la petite miologie, par rapport à la premiere cause de sa mort, c'est-à-dire par rapport à ses premieres souffrances; je trouvai sur les muscles de la langue, une petite pierre de la grosseur d'une petite noix un peu longue, elle s'étendoit jusqu'à une des cornes de l'os yoïde; l'humeur de Goutte qui n'avoit pu déloger par aucun moyen, s'étoit insensiblement candie

& pétrifiée, de maniere que cette pierre étoit devenue dure & compacte. Voilà ce que produit un ſecours mal adminiſtré, ou pour mieux dire appliqué, contre la véritable indication du mal.

Quand l'humeur de la Goutte remonte, ou que tout à coup elle ſe fixe à la gorge, on eſt ſurpris d'une maladie appellée angine, ou eſquinancie; alors elle affecte glotte & épiglotte, laryns pharins, la langue & toutes les parties dépendantes; la trachée artere eſt reſſerrée au point que l'air eſt intercepté, l'œſophage froncé & affaiſſé à ne permettre aucun paſſage aux alimens, de maniere que le malade eſt tout à la fois ſuffoqué & étranglé; les ſecours combattent les faux ſymptômes, les vaiſſeaux ſont vuidés par les ſaignées outrées à toutes les extrêmités, ſans avoir pu vaincre l'obſtruction & l'embarras de toutes ces parties. Moyen ſûr de faire perdre la vie au malade, puiſqu'on n'a pas connu la cauſe de ſon mal. Voici, Monſieur, ſur un cas de cette nature, une obſervation qui ſatisfera peut-être votre curioſité.

Ayant été appellé pour voir une malade de l'âge d'environ 45 ans, dans les accidens que je viens de vous détailler, je vis plutôt un cadavre qu'un corps encore vivant; après une courte réflexion, m'étant apperçu que l'air & les alimens étoient interceptés, je proposai deux moyens qui furent reçus, & exécutés sur le champ. Le premier fut de faire appliquer deux emplâtres de vessicatoires aux deux pieds, l'autre de faire sans perdre de tems, l'opération de la bronchotomie; afin de communiquer un nouvel air aux poumons; je fis cette opération promptement & tout simplement par ma méthode, la malade respira, les emplâtres, par l'irritation, firent déloger l'humeur & la déterminerent à descendre aux pieds. Quoique guérie la Malade fut long-tems languissante, par les vaisseaux épuisés, mais avec le tems les fluides & les solides reprirent leurs regles, & leur ordre naturel, sa santé se rétablit.

La maladie de la gorge produite ainsi par une Goutte remontée, seroit toujours de peu de durée, si l'on appli-

quoit promptement les veſſicatoires aux pieds, ſans cela elle devient terrible, & ſes ſymptômes ſont tous mortels, les extrémités ſe refroidiſſent, l'air & les alimens, le cours du ſang ſont interceptés, les jugulaires, les carrotites ſe reſſerrent au point que le ſang ceſſe d'être porté & reporté. L'oreille, quand la Goutte remonte dans cette organe, n'en éprouve pas moins les douleurs les plus vives & les plus cruelles. Voici, Monſieur, une autre obſervation bien importante je fus appellé à la campagne chez un Gentilhomme attaqué de cette maladie, je le vis périr en peu de tems, par l'effet de l'émétique & de la ſaignée du pied que l'on préfera aux veſſicatoires que je propoſois.

Voilà, Monſieur, quelles ſont les parties de la tête où la Goutte fait ſes ravages. Je bornerai cette lettre à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire. Dans la premiere nous la ſuivrons dans la poitrine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

II. LETTRE.

MONSIEUR,

JE suis trop flatté de l'attention que vous avez donné à ma premiere lettre, sur les effets terribles de la Goutte, pour ne pas continuer aujourd'hui avec le plus grand plaisir, les détails que vous attendez. Vous avez vû tous les désordres qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, nous allons la suivre dans les autres endroits qu'elle désole.

Quand la Goutte remonte & se fixe à la poitrine & ses dépendances, cette hidre fatale ne manque jamais de caracteriser des symptômes, que l'on prend pour être de pleuresie ou de fluxion de poitrine. Prenez garde, Monsieur, à ce qui arrive dans ces symptômes, étant pressans, & les allarmes vives, on se livre, sans réflechir sur les désordres que l'on croit connoître, aux remédes ordinaires. on ouvre la vei-

ne de toute part, ſans épargner le ſang du malade, qui ſans être ſoulagé, perd entierement ſes forces: ſouvent il ſuccombe ſous l'irritation d'un mal inconnu & fauſſement combattu, ou s'il reſiſte, tout ce déſordre le conduit inévitablement à des convaleſcences de pthiſie, ou maraſme, &c.

Tel eſt ce ravage, Monſieur, que toutes les dépendances du thorax ou poitrine, tant intérieur qu'extérieur, en ſont très-vivement altérés; les extérieures ſont les parties tendineuſes des attaches des muſcles, ainſi que les ligamens des articulations de toutes les côtes.

De même dans la capacité des parties internes, la pleure ou en partie ou en totalité, s'enflâme & ſe criſpe plus particulierement par l'effet des remédes contre indiqués; le diaphragme en reſſent de vives atteintes, le mediaſtin, les poumons, tout eſt en ſouffrance, avec des douleurs ſi cruelles que l'on déſeſpere de la vie du malade; les véſicatoires, alors, ou la tranſpiration, ſont ce qui eſt le plus capable de la lui conſerver, mais ſi la

maladie

maladie traîne en longueur, l'humeur gouteuſe ſe candit dans les bronches & bronchies du poumon, & y devient matiere calculeuſe; l'air extérieur dilate les poumons, les force par une toux vive & inquiétante à jetter par l'expectoration, des crachats qui reſſemblent à des morceaux d'un plâtre encore liquide, & par la régénération qui s'en fait, cette incommodité dure autant que la vie; on voit encore dans le nombre des accidens produits par cette ſeule cauſe de maladie, celle que l'on nomme hémopthiſie; c'eſt un crachement de ſang, maladie fatale, dont toujours le danger conduit au tombeau.

Je ne vous ai point encore tout dit, Monſieur, car la Goutte une fois remontée à la poitrine, eſt la ſource d'un nombre infini de maladies ou d'infirmités, qui ne finiſſent qu'avec ceux qui ont le malheur d'en être attaqués.

Les gens un peu ſurannés, par exemple, ſont plus dangereuſement expoſés aux ſuites funeſtes qui en réſultent. Le reſſerrement des pores, qui

eſt une conſéquence de la denſité de leur peau, gêne la tranſpiration, la matiere qui la formoit, ſe détermine alors à être portée ſur la partie malade, auſſi les poumons font-ils l'office d'une éponge. Ils pompent & retiennent cet excrément, ou recrément qui incommode & ſurcharge cette capacité. Qu'arrive-t-il de là ? ou un aſthme ſec, ou un aſthme humide ; tous les deux alterent la reſpiration ; l'aſthme ſec oppreſſe infiniment & fournit avec les crachats une eſpéce de craye ; l'humide fournit une expectoration plus abondante, & les crachats ſont purulens. Il y a plus : Monſieur, l'humidité de la tranſpiration ayant ſa pente déterminée dans ce viſcere qui ne peut plus la contenir, elle filtre aux travers, s'épanche & forme une hydropiſie de poitrine, qui, jointe à l'oppreſſion dont le malade eſt déja attaqué, redouble les palpitations, & le ſuffoque inceſſamment. Quelquefois, cependant il arrive des intermiſſions de ſouffrances ; le malade dans la ſuſpenſion de ſon mal, qui n'eſt cauſée que par le mouvement du mal même, croit avoir

reçu quelque ſoulagement des ſecours qu'on lui a donné ; mais le moment perfide n'eſt pas éloigné, & le malade ſurpris plus vivement qu'il ne l'avoit été, meurt ſubitement & avant même que l'on aye pénétré la véritable cauſe de la maladie.

Nous en ſommes à l'eſtomac, qu'autrement on appelle ventricule. Il faut, Monſieur, vous donner une idée de ce viſcere. Il eſt partie membraneux, cave & preſque figuré comme une cornemuſe, & eſt deſtiné à recevoir les alimens & à les digérer ; ſa ſituation eſt oblique, ſous le diaphragme, entre le foye & la ratte ; il a deux orifices & un fond. Le fond eſt la partie inférieure qui eſt la plus grande, l'orifice gauche ſe trouve plus élevé que le droit, il eſt continu à l'œſophage qui eſt accompagné de beaucoup de nerfs; l'orifice droit eſt nommé pylore, il eſt joint aux inteſtins, par où il ſe décharge. La grandeur du ventricule varie : il eſt plus grand à ceux qui mangent beaucoup ; les hommes pour l'ordinaire l'ont plus grand que les femmes. Les vaiſſeaux lui ſont fournis.

des arteres gaſtriques qui partent de la céliaque, & les veines gaſtriques vont à la veine porte; il y a d'autres vaiſſeaux qui vont au rameau ſplénique ; la veine coronaire environne l'eſtomac, les nerfs entrent autour de l'orifice gauche, ils viennent de la partie vague qui eſt fort conſidérable. Sa ſubſtance eſt compoſée de quatre tuniques ; la premiere eſt membraneuſe, la deuxiéme eſt muſculeuſe ; elle eſt compoſée de pluſieurs plans de fibres, les uns ſont en partie circulaires, tous ſe portent aux deux orifices, & d'autres les environnent. La tunique celullaire fait les rides, elle eſt accompagnée de beaucoup de vaiſſeaux, & à une infinité de glandes qui filtrent une liqueur ſtomacale; la tunique veloutée eſt attachée à cette tunique celullaire.

Figurez-vous, Monſieur, une veſſie gonflée d'air au point d'être rendue ; tel eſt l'eſtomac quand il eſt farci de trop d'alimens; mais évacuez l'air, la veſſie s'affaiſſe, il en eſt de même de l'eſtomac après les digeſtions. Quand je refléchis ſur ce viſcere, ſur l'impor-

tance & ſur la multitude des opérations dont il eſt chargé, je trouve toujours incomprehenſible comment il peut y reſiſter ; avouons que ſi les hommes ſouffrent de ſa part des maux ſi cruels, ils le méritent bien. Ils abuſent ſans ceſſe des facultés de ce précieux agent de leur vie & de leur ſanté, & quand ils l'ont détruit, ils ont encore peine à ſe prêter aux choſes qui pourroient diminuer le nombre & l'excès de leurs ſouffrances. Car diſons-le en paſſant, quand une fois l'eſtomac eſt malade pour quelque cauſe que ce ſoit, tout le reſte s'en reſſent.

Après vous avoir mis ſous les yeux un tableau de l'eſtomac, il faut vous parler des ravages qu'y fait la Goutte : elle s'y porte ſouvent ſans s'être manifeſtée en d'autres parties : cette poche membraneuſe dont j'ai parlé plus-haut, reſſent alors des douleurs vives & aigues, & telles que ſi elle recevoit des coups de poinçon : les vomiſſemens, les mouvemens convulſifs, les ſueurs froides ſont les ſuites de ce mal, le corps fremit & tombe dans l'accablement ; j'ai vû de pareils malades tour-

mentés par le vomissement, & rendre par cette voye ainsi que par des évacuations par bas, des matieres noires & fœtides; ces accidens, de même que tous les autres symptômes ne finissoient qu'avec la vie du malade, sans qu'aucun reméde eût pu les soulager.

Que vous dirai-je de plus, Monsieur? l'estomac qui n'est qu'un corps membraneux, est semblable au parchemin. L'humeur de la Goutte s'y étant fixée, elle s'y candit au point qu'elle dégénere non pas en plâtre, mais en calciels & en pierre dure & compacte; la maladie alors est longue & cruelle, & il est bien rare qu'elle ne fasse pas périr le malade. Il y a encore d'autres symptômes qui dans les unes ou les autres s'annoncent differemment, mais tous sont également funestes. Ces attaques surprennent ordinairement, depuis le commencement de l'automne jusqu'à la moitié de l'hyver, l'excès dans les grands repas, en est la cause par la surcharge d'alimens que l'on donne à l'estomac; un froid un peu vif que l'on a supporté, y contribue quelque-

fois, parce que les pores s'étant trouvés resserrés, la transpiration a été interceptée ; mais en général, est-il sûr que voilà la cause des désordres.

Tout ce que je viens de vous détailler, Monsieur, est autant une suite des connoissances que j'ai prises dans l'état des autres, que dans ma propre expérience. J'ai eu trois différentes attaques de cette maladie ; la premiere se manifesta aux pieds, mais s'étant tout à coup porté à mon estomac avec tous les symptômes dont je vous ai parlé, elle m'y causa des douleurs si terribles & si cruelles que j'eusse trouvé la mort bien douce dans ce moment. Les deux autres non moins terribles me prirent à la sortie de deux grands repas ; elles se dénoterent par des indigestions qui furent bien-tôt suivies des mêmes efforts de vomissemens, &c. J'y apportai des secours, mais leur usage ne faisoit qu'effaroucher l'humeur & en augmenter les accidens. J'abandonnai tout, je me mis à réflechir sur mon état, je jugeai que les opiatifs calmans pourroient me soulager ; j'y eu recours ; & graces à la

providence j'y trouvai le secours que je désirois. Du moins j'attribue à la thériaque, celui dont j'usai le plus, le moment de relâche que j'éprouvai.

Il n'est pas difficile de croire que l'état d'où je sortois, étoit pour moi une source d'allarmes & de craintes pour de nouvelles souffrances ; ainsi que de beaucoup de réflexions. J'en fis en effet pendant long-tems ; elles me déterminerent à fouiller tous les traités des Auteurs qui ont écrit sur la Goutte ; mais ils ne m'ont donné aucune satisfaction, aucune lumiere, ayant mis en pratique leur méthode sans succès.

Sidenham, Auteur célébre dit dans son Livre, qu'il a gardé la Goutte plus de trente ans. Il conseille pour meilleur reméde à ceux qui en sont attaqués, de monter souvent à cheval, *& si quelqu'un*, dit il expressement, *trouve un reméde propre à la guérison de la Goutte, je lui conseille de le mettre dans sa reserve pour en faire son profit*. Il y a bien lieu de croire qu'il n'avoit jamais réfléchi bien solidement sur cette maladie, qui l'a tant fait souffrir,

frir, puiſque nous voyons dans le Dictionnaire de M. Jam, que cet homme célébre eſt tombé, en contradiction avec lui-même, à l'occaſion des choſes propres au ſoulagement de la néphrétique dont il étoit attaqué, & des pierres irrégulieres qui ſortoient du baſſinet de ſes reins & qui en s'engageant dans les ureteres, y formoient des eſcoriations & des hémorrhagies conſidérables, qui le mettoient ſans ceſſe en danger.

Auſſi peu de lumiere dans des Auteurs fameux, me plongea dans de nouvelles réflexions, elles me conduiſirent & me déterminerent dans des recherches d'un autre genre.

Verduc qui avoit lû Sidenham répéte tout le récit de ces Ouvrages.

Je fixai mes vûes ſur deux regnes, celui des animaux & celui des végétaux. Dans l'un je découvris la véritable cauſe de cette fatale maladie, j'aurai occaſion de vous en parler; dans l'autre, je trouvois les moyens de la terminer; auſſi ai-je le bonheur depuis neuf ans d'être délivré de ce cruel ennemi; ſans m'en tenir au conſeil de

Sidenham, je prouve ma découverte en faiſant l'éloge des végétaux. Ainſi c'eſt un abus de dire qu'il n'y a point de reméde pour la guériſon de la Goutte; le plus ſûr cependant & le plus efficace, eſt le regime & la bonne conduite, c'eſt là le véritable reméde préſervatif. Les végétaux deviennent curatif, & préſervatif. Au moins telle eſt ma raiſon, fondée ſur mes expériences.

C'eſt aſſez vous en dire aujourd'hui, Monſieur, il faut vous donner du relâche pour vous encourager à continuer de me lire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 5 Février 1756.



III. LETTRE.

MONSIEUR,

Ce n'eſt qu'un tableau anatomique, que je vous préſenterai aujourd'hui ; il eſt abſolument néceſſaire de le mettre ſous vos yeux, pour que vous puiſſiez mieux connoître les effets terribles de la Goutte, ſur les viſceres qui font le ſujet de ma lettre. Nous parlerons du foye, de la ratte & des reins. Commençons par le foye.

Ce viſcere n'eſt pas moins aſſujetti au reflus de l'humeur de la Goutte ; il eſt fort gros, rouge, ſitué dans l'ypochondre droit, & deſtiné à la ſeparation de la bile ; ſa figure eſt irréguliere, ſa ſurface ſupérieure eſt convexe, polie, égale ; l'inférieure eſt concave, inégale & contient la veſſicule du fiel. Il y a une éminence où la veine porte entre dans le foye ; ſa connexion avec le diaphragme, ſe fait par des ligamens larges. Ce viſcere eſt attaché à l'ombe-

lic, avec le ligament rond qui avoit servi de veine au fœtus, il est aussi attaché aux veines porte & cave; la membrane qui le couvre est une continuation du péritoine, de même que la capsule de glison, qui envelope les ramifications de la veine porte, avec les conduits biliaires dans le foye. Les autres qui fournissent les vaisseaux au foye, partent de la céliaque & même de la diaphragmatique, & souvent de la mésentérique supérieure; ses veines partent de la veine porte, & cette veine fait la fonction de veine & d'artere; elle porte le sang au foye, & sert aux usages des secretions. Les nerfs partent du pléxus hépatique & du nerf intercostal; les vaisseaux biliaires sont le conduit cholidoque commun, qui s'ouvre obliquement dans le duodenum, le conduit cystique qui vient de la vessicule du fiel, c'est là où s'engagent les pierres quand elles ont été formées dans la vessicule du fiel; une colique hépatique fait alors souffrir les plus cruelles douleurs, & le malade y succombe, si la nature par un effort, ne les chasse pour les conduire aux intestins, & les expulser.

Il y a de plus triſtes effets encore de l'humeur de la Goutte, quand elle ſe tranſporte au foye ; ce ſont des maladies de differens caracteres, comme jauniſſe, obſtruction, ſquire, & hydropiſie par le grand obſtacle qu'elle porte à tout ce grand aſſemblage de vaiſſeaux & de glandes, qui entrent dans la compoſition de ce viſcere, & quand l'humeur goutteuſe y ſéjourne, elle y produit non ſeulement des pierres, mais y établit une carriere, il n'eſt des maux d'aucune eſpéce, que cet état ne faſſe ſouffrir, & le plus ſouvent, on périt ſans avoir reçu le moindre ſoulagement. J'ai vu des foyes ſi endurcis par les pierres dont ils étoient farcis, qu'à peine le tranchant de l'inſtrument pouvoit y mordre. Une deſcription plus étendue vous ennuyeroit, parce que je ne pourrois la faire ſans vous jetter tout-à-fait dans le détail le plus barbare de l'Anatomie ; je le ſupprime ici comme inutile. Venons à la ratte.

La deſcription de la ratte n'eſt pas moins curieuſe. Elle eſt ſituée dans l'hypocondre gauche, & elle eſt pen-

dante ſous le diaphragme, adhérente au rein gauche à l'épiploon, & un peu au ventricule, mais non pas toujours; par cette poſition elle eſt expoſée à la preſſion du diaphragme, & aux muſcles de l'abdomen. Elle eſt oblongue ou ovale, convexe d'un côté, & applatie de l'autre, la partie convexe regarde les côtes, & la face applatie, le ventricule, auquel elle eſt appliquée; deux membranes forment ſon envelope, l'une eſt la membrane propre qui entre avec les vaiſſeaux dans ſa ſubſtance, la membrane externe ſe continue avec l'épiploon, le miſocolon la partie du péritoine qui couvre le diaphragme; à l'égard de la membrane propre & de la ſubſtance cellulaire, elles forment une gaîne aux vaiſſeaux de la ratte, cette gaîne eſt très mince; l'artere & la veine entrent dans cette gaîne; l'artere vient de la cœliaque, ſe cole au pancréas, & aboutit à la ratte où elle entre avec ſa gaîne qui ſe diviſe en pluſieurs rameaux; ceux-ci s'inſinuent dans ce viſcere avec les nerfs qui les accompagnent; elle eſt au reſte d'une nature ſpongieuſe &

composée d'une infinité de petites cellules.

Je ne vous en ai entretenu, Monsieur, que parce qu'elle est également sujette au transport de l'humeur goutteuse; le malade alors souffre des douleurs très-vives. Ce viscere s'engorge & s'endurcit, si le malade a du relâche, il devient triste, mélancolique; hypocondre, il languit long-tems, s'il n'est secouru par l'exercice ou par d'autres moyens; mais quand le mal a fait certain progrès, l'exercice est impratiquable par le propre effet du mal, & la pésanteur qu'il ressent au côté gauche. Disons un mot des reins, & de leur structure.

Les reins sont les égouts des sécretions de notre corps, mais ils n'en sont pas moins assujettis aux ravages de la Goutte, qui quand elle y remonte, cause des douleurs incroyables par les symptômes, & les accidens affreux qui en sont la suite.

Les reins sont rouges. Leur figure, à la grosseur près, est celle des haricots; ils sont au nombre de deux, situés aux lombes; il y en a un de chaque côté,

cependant j'ai vû des perſonnes n'en avoir qu'un ſeul, ſitué ſur le corps des lombes, avec un ſeul uretere ; ce rein étoit plus gros, & le diametre de l'urétre plus conſiderable ; il ſe portoit à la partie poſterieure de la veſſie & faiſoit l'office des deux.

Il faut obſerver, Monſieur, que la partie concave des reins, regarde en dedans, & la partie convexe en dehors. Leur ſituation eſt à côté des deux dernieres fauſſes côtes ; ils ſe rencontrent ſouvent à la même hauteur, mais néanmoins ils varient, car l'on trouve l'un plus élevé que l'autre ; leur connexion eſt avec les côtes inférieures, les lombes, les capſules atrabilaires, les vaiſſeaux reinaux & les arteres. Ils ſont environnés d'une ſubſtance celluleuſe qui eſt nommée adipeuſe à cauſe des graiſſes qu'elle contient. Leur longueur eſt d'environ ſix à ſept doigts, leur largeur de trois, & l'épaiſſeur d'un demi. Leur ſurface eſt liſſe & polie ; les arteres viennent & partent de l'aorte, les veines de la veine cave. L'on a nommé ces vaiſſeaux reinaux ou émulgens, les nerfs viennent du plexus

urinal; leurs canaux excrétoires ſont les ureteres, leur ſubſtance eſt ferme & dure.

Sans entrer dans un détail qui ne feroit que vous fatiguer, ne cherchons ici, Monſieur, que les parties qui ſont relatives à la Goutte, qui eſt notre ſujet. L'on voit après avoir fendu le rein des arcades, à une certaine diſtance de la circonférence que les vaiſſeaux ſerpentent en grande quantité; les arteres dans cette diſtance d'entre ces deux arcades, vont aboutir aux organes ſécrétoires qui filtrent l'urine; des extrêmités capillaires de ces arteres, les veines vont regagner le ſinus qui eſt à l'entrée du rein, & vont former la veine émulgente. De ces organes ſécrétoires, ſortent des tuyaux blancs & longs, qui ſe raprochent en forme de rayons, s'anaſtomoſent & forment par leurs aſſemblages des eſpeces de cones terminés par les mammellons. C'eſt par ces mammellons percés par beaucoup de trous, que ſort l'urine qui eſt portée par ces tuyaux dont nous parlons. Il y a de plus un long tuyau implanté dans

le rein, il eſt large à ſon entrée, de la forme d'un entonnoir & qui ſe diviſe en différens tuyaux; les plus petits de ces tuyaux vont embraſſer ces mammellons pour recevoir l'urine qui en dégoute, & les concours de ces tuyaux qu'on nomme calices ou entonnoir, ſe nomment le baſſinet des reins, & le tuyau qui part du baſſinet pour aller à la veſſie, ſe nomme l'uretere.

Il étoit néceſſaire, Monſieur, de vous faire une legere deſcription Anatomique des reins, par rapport aux cauſes & aux effets de la Goutte, & par rapport aux ſécretions urinaires. Il faut auſſi ne pas perdre de vûe la circulation du ſang. Cette maſſe fluide qui ſe continue dans tous les vaiſſeaux du corps. C'eſt dans cette maſſe que reſide l'humeur goutteuſe; ſi cette humeur eſt en petite ou en grande quantité, & que la nature ſoit aſſez bienfaiſante pour s'en delivrer par les ſécretions, ſoit par celles de la tranſpiration, ſoit par celles des urines, toutes les parties ſont délivrées, mais ſi ces ſécretions manquent, les unes ou les autres parties du corps en ſont affectées.

J'ai eu l'honneur de vous dire, Monſieur, que quand l'humeur goutteuſe affecte les reins, les douleurs ſont vives & cruelles ; en effet les urines filtrent avec lenteur, l'humeur goutteuſe, car elle eſt confondue avec les urines, partant avec les urines, de la maſſe générale des fluides, l'humeur s'arrête dans les reins & leurs dépendances, où elle fait des ravages. Les caracteres de maladie qu'elle produit, ſont des coliques néphrétiques que les bains, ſaignées & autres remédes ne peuvent calmer, & ſouvent le malade finit par les tourmens de ſon mal.

L'urine filtrant lentement dans le baſſinet des reins, l'humeur de la Goutte s'y fixe, s'y candit, y dégénere en ſable, le ſable en calcul, & le calcul en pierre ; ces corps calculeux ne peuvent reſter ſi long-tems dans de ſi petites eſpaces, ſoit qu'il s'en forme de nouveaux, ſoit que l'urine les charie, elles prennent le chemin des ureteres, d'où elles ſont portées dans la veſſie, ces pierres ſont plus ou moins groſſes, les unes ſont angulaires, d'autres ont des aſpérités, mais toutes

s'engagent fort ſouvent dans le trajet du canal des ureteres, & font ſouffrir le martyre par leur irrégularité. Sont-elles parvenues à deſcendre dans la veſſie? d'autres les ſuccedent, nouveaux tourmens, ſouvent il s'enſuit eſcoriations, des piſſemens de ſang & des matieres purulentes occaſionnés par des inflammations, des abſcès ou ulceres dans les reins. J'ai trouvé dans des corps morts de pareilles maladies, des reins carcinomateux. Voilà, Monſieur, de terribles fruits de la Goutte, on peut très-ſouvent les prévenir par le regime & l'exercice, en détruiſant la cauſe, l'effet ceſſe. Il y a des remarques à faire de la part des urines, dans le commencement des attaques de Goutte, aux uns l'urine ſort en petite quantité, chargée d'un ſédiment rouge de couleur de brique, & quand elle ſort, irrite le trajet de l'urétre & le glan; à d'autres l'urine ſort abondamment, ſans conſiſtance comme de l'eau pure, comme dans la maladie qu'on nomme diabette; dans ce cas, il faut être en garde, ce ſymptôme annonce une Goutte irréguliere, qui ménace

de remonter, pour aller faire des ravages dans quelques parties des uns ou des autres viſceres.

Je ne quitterai pas l'article des pierres, ſans vous remarquer qu'il s'en forme dans preſque toutes les parties du corps. M. de Senac nous aſſure dans ſon traité du cœur, qu'on en a trouvé quelquefois dans le pericarde, qui eſt une membrane, qui en forme de poche renferme le cœur; mais revenons ſur nos pas.

Il faut vous faire connoître, la veſſie dont j'ai commencé de vous parler par le chemin qu'y font les pierres, & qui eſt une ſuite de la matiere que nous traitons.

La veſſie eſt un ſac membraneux & muſculeux. Cette partie eſt également ſujette à recevoir le tranſport de l'humeur goutteuſe, ainſi que toutes les ſouffrances qu'elle produit, la verge & le gland n'en ſont pas exemts, & toujours le tranſport ſe fait par-tout avec la même méchanique que nous avons déduit pour les reins.

Ce tranſport de la Goutte à la veſſie, & à ſes dépendances, peut ſe faire

ſans qu'elle ſe manifeſte à aucune des extrêmités. La maladie à cet égard paroît équivoque, mais ceux qui ſont une étude particuliere de la Goutte, ne s'y méprennent point, elle ſe preſente à leurs yeux, telle qu'elle eſt par ſon caractere.

On porte du ſecours à la maladie ſelon les ſymptômes; elle eſt conſidérée en elle-même comme paralyſie de veſſie, mais les cauſes en ſont différentes; les ſouffrances augmentent, & de nouveaux accidens ſuivent, tels que des rétentions d'urine, avec des douleurs vives à l'eſphinter & au col de la veſſie; l'urine ne ſort que goutte à goutte par des accès, où la veſſie ſe diſtend par la quantité d'urine qu'elle reçoit ſucceſſivement, l'urine n'ayant pas ſon iſſue à cauſe du trop grand reſſerrement de l'eſphinter & de ſon irritation.

La veſſie auſſi peut ſe racornir, l'eſphinter perdre ſon reſſort, & procurer une incontinence d'urine.

La verge & le gland ſouffrent également de cette humeur; les douleurs ſe font ſentir à la tunique propre, de la verge qui eſt forte & tendineuſe,

dans les corps caverneux, à la cloiſon de ces deux corps, au ligament ſuſpenſoire de veſale juſques-au pubis où eſt ſon attache. Les muſcles érecteurs & accélérateurs, de même que les tranſverſes, & enfin l'uretre ſe reſſerent au point, que l'urine n'ayant pas ſon cours libre, la verge eſt en ſouffrance depuis l'os pubis juſqu'au rectum.

Il n'y a que trop d'exemples de voir la Goutte quitter les extrêmités pour venir ſe loger dans le ventre, & y affecter toutes les parties internes de l'abdomen & ſe loger dans cette colonne inteſtinale, qui commence depuis l'eſtomac ou ventricule & ſe termine à l'anus. En quelle partie qu'elle ſe jette, ce ſont des ravages terribles, & quand elle eſt dans les parties dépendantes de l'abdomen, il y a de quoi exciter la compaſſion. Ce ſont des accès de coliques vives & meurtrieres, des vomiſſemens, des envies inutiles d'aller à la ſelle, des ſueurs froides, quantité d'autres accidens contre leſquels tous les ſecours échouent. Les veilles ache-

vent d'anéantir toute cette belle économie animale, si la nature ou un secours porté à propos, par un effort des solides sur les fluides, ne procure une sueur, appellée crise, ou une transpiration constante ; afin que par cette évacuation l'humeur se trouve expulsée du centre à la circonférence. Ce moyen, Monsieur, est le seul qui puisse sauver le malade, tout autre le fera succomber.

Enfin, Monsieur, cette humeur par son agacité s'attache par tout où elle arrive. Elle a de plus ce caractère dangereux de se candir & dégénérer en pierre ; & comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il n'est aucun endroit où elle n'en forme. On en trouve dans les articulations des extrêmités, & ce qui est le plus surprenant, dans la colonne intestinale, qui par ces attaches au mésantere, fait différentes circonvolutions. C'est dans ses plis que les pierres ayant pris consistances, y grandissent, on en a trouvé dans le rectum de très-considerables. De même qu'à d'autres replis dans l'intérieur des intestins.

Mais

Mais c'en eſt aſſez pour aujourd'hui, Monſieur, j'ai paſſé les bornes que je m'étois preſcrites, n'ayant pu me refuſer, de vous reveler tous les dangers que court un homme qui craint afin de prévenir par une attention extrême ſur lui-même, & par un régime ſage, des maux d'autant plus terribles que ſouvent on n'eſt plus à tems d'y apporter remède.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 9 Fevrier 1756.



IV. LETTRE.

MONSIEUR,

Les idées qu'on a vulgairement des causes de la Goutte, rendent chez les hommes qui en sont attaqués, les débuts bien différens. Les uns tirent vanité d'une premiere attaque, ils l'annoncent par-tout où ils se trouvent, ils boitent, prennent la cane & ouvrent le soulier; les autres la déguisent, se gênent, prétextent une antorse, une éréśipelle, d'autres accidens forcés; enfin par les souffrances ils quittent les préjugés, & recourent, mais trop tard, aux moyens qui peuvent les soulager.

On ne sçauroit badiner long-tems avec les douleurs de la Goutte; Arretée & Musgrave, disent que quand on se serreroit les pieds avec les plus grosses cordes; quand on les mettroit dans un étau bien serré, qu'on les frapperoit avec des barres de fer ardentes, toutes

ces douleurs ne feroient pas si vives. On éprouve quelquefois dans les commencemens de cette maladie, qu'un repos heureux succede aux veilles que les tourmens ont occasionnés, s'il est accompagné d'une transpiration un peu longue, le malade est soulagé, quelquefois delivré de son mal, mais s'il se reveille avec un frisson, les inquiétudes & les douleurs augmentent, elles se fixent, & durent deux, trois, six mois, quelquefois plus. Le Malade se trouve cloué dans son lit ou dans un fauteuil, dit Sidenham, de maniere qu'on est obligé de lui apprendre à marcher, s'il en reprend les forces & les facultés. Souvent les Os se soudent, perdent l'action du mouvement des articulations par des ankiloses.

Telles sont, Monsieur, les premieres douleurs de la Goutte; examinons les effets qui en résultent, quand cette humeur s'est fixée aux pieds, aux mains, ou à quelqu'autre articulation.

Les extrêmités sont composées de parties tendineuses tres-multipliées, d'aponevroses, des graisses, des nerfs, les vaisseaux y sont très-fins, parce que

leur diamétre décline toujours en descendant. Des glandes ſinoviales qu'on nomme mucilagineuſes qui ſont à l'entour des os de toutes les jointures, ces glandes ſéparent un muſilage qui humecte les extrêmités des os; qui en facilite les mouvemens, & qui empêche qu'il ne s'y faſſe des ankiloſes: Ce qui arrive quand le ſuc des mêmes glandes s'épaiſſit ou qu'il n'y eſt plus fourni. L'obſtruction de ces glandes eſt alors objet de concours avec les ligamens pour ſouder les parties, le pied du malade perd ſon action, les ligamens qui n'ont plus de fonction lui ôtent ſes propres mouvemens: il faut néceſſairement le traîner, parce qu'il ne plie plus. Je ne ſçaurois vous parler, Monſieur, de cette belle méchanique ſans rendre en paſſant, l'hommage le plus profond à la main unique & toute puiſſante dont elle eſt l'ouvrage; rien en effet n'eſt plus beau, mais ce n'eſt que par les travaux de l'anatomie qu'on peut le connoître; j'ai pris plaiſir à porter mes découvertes le plus loin que je l'ai pû, & j'ai toujours été ſatisfait. J'ai vû, par exemple, (mais en m'y

prenant par la maceration) ces ligamens ſe croiſer en forme X de diſtance en diſtance autour des articulations, avec une ſolidité d'autant plus admirable qu'il ſemble que rien ne devoit, l'alterer, mais l'humeur de la Goutte ne reſpecte en rien cette belle harmonie; elle en efface par ſa furie, juſqu'aux moindres petites traces en rendant ces parties impuiſſantes de leur action après d'énormes ſouffrances.

Quand cette maladie prend aux pieds elle s'anonce par une vive douleur à l'orteil, ou au tendon d'Achille, à l'os du talon qu'on nomme *Calcaneum*, & attaque toutes les parties de l'une à l'autre, comme du pied au genouil, à l'articulation de la hanche (c'eſt ce qu'on nomme Goutte ſciatique); elle ſe porte au coccix, à l'os *Sacrum*, elle va de vertebres en vertebres juſqu'au col, ſans oublier les côtes; de la main elle va au coude, à l'articulation de l'omoplate & à la clavicule.

Pour ne rien ômettre ici, je dois vous obſerver qu'il ſe rencontre ordinairement des eſpeces de tumeurs aux environs des articulations des coudes & des

genoux. La tumeur est à peu près de la grosseur d'un petit œuf de poule, quelquefois plus considerable. Quand on la touche elle paroît molle & indolente, tantôt elle se résoud & disparoît, tantôt elle s'affaisse, ou ce qui la formoit, dégénere en épaississement qui devient une espece de craie ou de plâtre, ou se dissipe successivement par écailles: mais si par quelques moyens on tente à l'effacer, l'humeur rentre & est portée dans la masse générale, d'où naissent des maladies ménaçantes & difficiles à vaincre. Je dirai à cet égard que j'ai traité un abscès qu'une semblable tumeur avoit produit au genouil; en l'ouvrant je trouvai une résistance au tranchant de mon instrument; après la premiere dilatation; je vis une pierre de la grosseur d'une petite noix: le traitement fut long & difficile, il fut conduit par differentes consultations, mais l'on ne put empêcher que la partie ne devînt fistuleuse. J'ai vû la même personne plusieurs années après, elle étoit en action & en parfaite santé: l'égout fistuleux l'avoit mis au-dessus de toutes ses infirmités. Cependant un revers de

fortune l'assujettissoit à vivre des bienfaits d'autrui.

Quoique j'aye eu l'honneur de vous dire, Monsieur, dans ma premiere lettre que nous traiterions de cette matiere sous le nom générique de Goutte, il est cependant à propos, à l'exemple de plusieurs Auteurs, de la distinguer entre *Goutte chaude & Goutte froide*. L'une est caracterisée par la rougeur, & par les douleurs vives & cruelles; l'autre n'en a point. C'est cette varieté d'accidens qui a donné lieu à la difference que j'observe ici.

La Goutte *chaude* est celle à qui il survient une enflure après s'être manifesté par une couleur de rose, avec des douleurs vives; & insensiblement les douleurs diminuent, quand une tumeur ou œdeme, ou un gonflement se démontre. Pour lors tout se dissipe pour l'ordinaire par une transpiration constante; & peu à peu, on voit des écailles farineuses se détacher de dessus la peau : ce qui est produit par l'humeur goutteuse expulsée par les pores, & même tout le corps en général se dépouille de sa peau.

Si par quelqu'impatience, ou autres choſes imprévûes, on a dérangé la tranſpiration, ou ſi les pores ſe ſont fermés: alors l'humeur de la Goutte ſe manifeſtera ailleurs, avec des élancemens, des battemens, des picottemens, avec des douleurs inſupportable; pour lors il y aura plétore: Sidenham recommande une ou pluſieurs ſaignées.

La Goutte *froide* & ſans chaleur n'eſt qu'une Œdeme, ſouvent Emphyſemateuſe: il n'y a qu'une douleur de tention, ſans pulſation & ſans élancemens: mais un engourdiſſenent. On tire les mêmes ſecours de la tranſpiration, dans cette eſpece de *Goutte.* Le vin ou tout autre ſtimulant pris avec modération n'y ſont pas contraires; la chaleur & le mouvement effacent le gonflement & chaſſent l'engourdiſſement.

Les hommes ſont plus ſujets à la Goutte que les femmes; mais ils la ſupportent auſſi mieux qu'elles. Si elles en ſont plus rarement attaquées, elles le ſont auſſi plus vivement, la raiſon en eſt dans la différente conformation. Pluſieurs femmes en ſont affligées

toute leur vie, les plus belles n'en ſont pas exemptes ; j'ai vû, ce tableau m'afflige encore, j'ai vû la beauté même, les graces, l'agilité, n'avoir plus qu'un fauteuil pour aſyle, & grinçant les dents de douleurs, y faire la plus déplorable figure d'un ſquelette enduit de parchemin.

En général, Monſieur, c'eſt aux environs de trente ou trente-cinq ans, que la Goutte fait ſes premieres attaques aux hommes, ainſi qu'aux femmes. Elle annonce ſes paroxiſmes toujours les plus ordinaires, au mois de Janvier, Février, au Printemps & en Automne. Ils ſont précédés quelques jours auparavant, d'un engourdiſſement dans les cuiſſes, & d'eſpéces de flattulances qui deſcendent le long des parties charnues, & excitent des mouvemens convulſifs. Quelquefois la veille de l'accès, on eſt d'un appetit vorace & déſordonné, on ſe couche en parfaite ſanté, on dort d'un très-bon ſommeil juſqu'au matin que l'on eſt réveillé par une douleur très-forte, au gros doigt du pied, au talon, & quelquefois à toute la jambe. Cœliens,

Aurelianus dit, consolons-nous, pauvres goutteux; les Rois, les Princes, les Généraux d'armée, les Riches, les Philosophes, ne les ont-ils pas comme nous, leurs alternatives de plaisirs & de peines? C'est ainsi que cet Auteur console ses confreres goutteux.

Quand l'accès de la Goutte commence, les douleurs augmentent à mesure que la masse génale des fluides se dégage de l'humeur, & que celle-ci se porte aux articulations des unes ou des autres extrêmités; cette humeur enchaîne par irritation, toutes les dépendances de ces parties, comme aponévroses, gaînes & tendons, ligamens, glandes, nerfs & leurs membranes, & même le périoste; ce qui fait ressentir des douleurs aux os comme si on les écraloit avec un marteau, comme dit Arretée.

L'attaque est moins longue, & les douleurs se calment, quand il peut survenir à la partie affectée, une abondante transpiration; après qu'elle est finit il s'éleve sur cette partie, des écailles, même la peau change differentes fois; ce qui termine cette maladie.

Puiſque la tranſpiration eſt ſi avantageuſe, il faut employer les moyens de ſe la procurer; on en viendra aiſément à bout, par des frictions faites avec des linges chauds, ou avec de la flanelle, ſi le malade peut les ſupporter; la denſité de la peau rend quelquefois ces ſecours inutiles : rien n'eſt plus fâcheux pour les malades qui ſont dans ce cas; l'humeur alors s'arrête & ſe candit : & comme je l'ai dit, elle dégénere en chaux, plâtre ou pierre; faillit & s'éleve ſur les parties où elle ſe forme, & va produire d'autres humeurs. On a vû de pareilles pierres faire du feu avec le briquet.

Quand l'humeur eſt trop abondante dans la maſſe générale, & qu'elle ne peut plus ſe contenir où elle avoit déterminé ſa pente, elle reflue par un métaſtaſe ou tranſport; ou bien, elle va de parties en parties juſqu'aux oreilles : les douleurs n'y ſont pas moindres

Le froid & le chaud font un effet conſidérable ſur la Goutte; les attaques qui prennent au Printemps & en Eté, ſont toujours moins longues; vous en ſentez la raiſon, Monſieur, les pores

ſont plus ouverts, & la tranſpiration plus facile; les accès de l'Hyver ſont plus vifs & plus conſtans par la raiſon contraire : ceux-ci ſont ſouvent produits par une ſurpriſe du froid, pour avoir ou changé d'habit, ou pour être reſté trop long-tems à l'air. C'eſt un principe inconteſtable, tout homme ſujet à la Goutte, doit être en garde contre le froid; il doit ſe tenir éloigné de tout endroit humide, ſe garantir du froid aux pieds & aux jambes, & ſe précautionner contre l'air de la nuit, en tenant, même dans les plus grandes chaleurs de la Canicule, & dans les climats les plus chauds, ſes fenêtres bien fermées.

Les vaiſſeaux des extrêmités, ou pour mieux dire, leur calibre va toujours en diminuant. J'en répéte ici l'obſervation, pour vous faire remarquer, Monſieur, que pour peu que le froid qu'ils reſſentent, les reſſerre, & que l'étant, les liqueurs s'y arrêtent, & contribuent à faire venir la Goutte. On ne ſçauroit avoir trop de ſoin de ſe garantir du froid dans les extrêmités, ſur-tout aux pieds &

aux jambes ; mais ceci nous conduit aux caufes de la Goutte ; elles font d'un détail trop vafte & trop long, pour faire partie de cette Lettre. Ce fera par-là, Monfieur, que je commencerai notre prochain entretien. Je finis celui-ci pour vous affurer que j'ai l'honneur d'être, &c.

A Verfailles le 6 Février 1756.



V. LETTRE.

MONSIEUR,

Plusieurs Auteurs ont défini la Goutte & en ont expliqué les causes; chacun a établi son sistême, & tous ont donné des moyens pour parvenir ou à soulager ou à terminer cette maladie. Mon dessein ici, n'est point d'examiner avec vous, quels sont ceux qui ont répandu le plus de lumieres dans leurs travaux, je ne cherche qu'à vous amuser utilement si je le peux, en vous faisant part des connoissances que l'expérience & les réflexions m'ont donné. Je ne vous entretiendrai donc que de mes simples idées.

A quoi bon vous parler, Monsieur, & de M. Jamm, qui dans son traité de la Goutte, rapporte la découverte des Médecins étrangers, sans prescrire autre chose que des remedes ordinaires, & l'espérance de l'union de trois remedes pour n'en former qu'un;

semblable à celui de Riviere, que personne n'a pû imiter, & de Boherraave, qui après n'avoir parlé que par énigmes, ainsi qu'Hoffman, emporte toutes ses réserves, & d'Aignan, qui dans son livre, dit avoir réuni les trois remedes qu'il nomme la Trinité; & de tant de Modernes, qui ayent traité de cette maladie avec beaucoup d'érudition, & après en avoir détaillé les causes, nous ont indiqué pour la guérir des médicamens savoneux; je vous jetterois dans un labyrinthe, sans avoir peut-être un fil à vous donner, pour en sortir.

Je vous produirai, Monsieur, les causes de la Goutte, selon mon sentiment. J'ai eu l'honneur de vous marquer que le péril, où j'avois été de perdre la vie par cette maladie perfide, m'avoit engagé à chercher dans la doctrine des Auteurs, des avantages contre mon ennemi, & que toutes mes réflexions & mes vues s'étoient enfin portées sur le regne des animaux & celui des végétaux. J'ai en effet éprouvé que dans le regne seul des animaux, étoit la cause de ma Goutte, & que

dans celui des végétaux, étoit le remede qui m'en a délivré.

L'usage des animaux de toute espéce, pour alimens, fait l'objet de la cause de la Goutte, parce que cette nourriture pleine de sucs, dégénere, & rend nos humeurs indolentes & acrimonieuses.

Cet usage, Monsieur, est-il en lui-même nuisible à la vie ou à la santé de l'homme ? Je me garderai bien de rien dire à cet égard ; mais au moins faut-il convenir qu'il est rempli d'abus, & que c'est la société qui les a tous produits.

Sans qu'il soit besoin de faire ici differentes classes de sociétés parmi les hommes, à cause du different genre de vie qu'ils suivent, vous sentez, Monsieur, qu'ils y trouvent tous, le principe de la bonne ou mauvaise santé, avec laquelle ils vivent.

L'homme ne doit faire usage des alimens, simplement que pour sa propre nourriture; dans ce principe, il jouira d'une parfaite santé, & sera à l'abri d'une infinité d'infirmités, qui souvent le font languir jusqu'à

ſon dernier terme : mais où eſt cet homme ? Je n'en connois point. L'homme du monde, l'homme aiſé ſur-tout, veut abſolument vivre pour manger, & ce n'eſt pas aſſez pour lui que le morceau qu'on lui prépare, ſoit bon ; il le faut excellent, délicat, fin. Ce n'eſt pas encore aſſez : il faut qu'il pique, qu'il donne même un appetit que la nature refuſe ; de-là, il faut manger au-delà de ſes beſoins : bien plus, au delà de ſes forces. Vous le voyez, Monſieur, je le vois tous les jours. C'eſt ainſi qu'on vit ordinairement, dans le monde.

C'eſt par injuſtice, Monſieur, que l'on a dégradé le vin, & qu'on a oſé le charger de tous les crimes & de tous les déſordres de la Goutte. Il eſt tems de révoquer un arrêt auſſi injuſte. Le vin outre le ſervice qu'il rend à l'homme de l'alimenter, eſt prêt encore à le médicamenter dans le tems où on le juge le plus cruellement, & où on le proſcrit. Je demande ſeulement qu'on n'en abuſe pas. Sa qualité en tout eſt abmirable ; mais diſons quand aux cauſes de la Goutte, qu'elles ſont

dans l'uſage des alimens du regne animal, & développons cette vérité.

Perſonne ne veut manger des viandes nouvellement tuées, elles ſont dures & déſagréables : il faut les attendre. Voilà déja un motif pour que la viande ait dégénerée, & qu'elle ait fait un chemin à la putréfaction. Pour n'être pas ſenſible au goût, elle n'eſt pas moins certaine. Sans cela la viande ne ſe trouveroit pas attendrie. Il y a d'autres viandes qui n'ont aucun gout agréable. Si elles ne ſont *à point ;* les jours ſont comptés, le nez tous les jours ſe fait rendre compte du point de venaiſon, on les mange enfin, putrefiées. D'autres viandes ont été négligées, on ne veut pas les perdre : un Cuiſinier habile a cent reſſources pour les faire manger, ſans que l'on ſe doute du vice de putréfaction. En un mot, c'eſt par un uſage, cher à tous les hommes & pour lequel ils ſacrifient ſi ſouvent leurs plus précieux intérêts, qu'un poiſon parvient lentement dans leurs corps, & y dépoſe ſa furie, qui tôt ou tard les rends victimes de leur intempérance.

Mais ſi les ſens ſont ſatisfaits d'un uſage auſſi agréable pour eux, & répeté ſi ſouvent, il n'en eſt pas de même de l'eſtomac. Trop lourdement chargé & trop ſouvent, il s'eſt fatigué; il ne fait que de mauvaiſes digeſtions, & de ces fauſſes coctions, dont le chyle ne peut être qu'imparfait.

Les ſubſtances animales agiſſent dans nos humeurs; ces ſubſtances ont un aſſemblage réciproque de ſels alcalins, d'air, d'huile & de terre, combinées enſemble; elles ſont propres à s'unir, elles infectent la maſſe de nos humeurs, qui par des mouvemens d'oſciliation redoublés, forment des concretions & ſe portent dans les unes ou les autres des parties de notre corps; quand elles s'y arrêtent, elles produiſent les douleurs de la Goutte, & forment le calcul & des pierres.

L'uſage des végétaux, Monſieur, fait un effet contraire. Ils ſont dépourvûs de ces matieres alcalines. Ils en ont qui détruiſent celles que les ſubſtances animales produiſent dans les corps, en ouvrant les vaiſſeaux, ou en leur donnant du jeu & du reſ-

ſort. Ils tendent par ce moyen à débarraſſer nos humeurs de leurs parties ſalines & excrémenteuſes, que les ſubſtances animales ont produit ; ce ſont ces mêmes humeurs qu'elles ont fait parvenir à un dégré nuiſible par les ſels volatils huileux, qui étant travaillés par l'action des vaiſſeaux, en deviennent mordans & irritans, & n'étant pas expulſés, donnent une autre pointe d'acrimonie, effet du croupiſſement où ils ſont reſtés. Car n'eſt-il pas ſenſible, que ſi les ſels ne peuvent ſe débarraſſer, les ſucs qui doivent ſervir d'enduit aux parties, n'ont point aſſez de douceur pour les garantir de toute acrimonie ? ils portent au contraire eux-mêmes, une ſaumure qui infecte les parties membraneuſes & nerveuſes des jointures, ſi ces ſucs excrémenteux chargés de ſels alcalins & qui doivent être expulſés, manquent les routes convenables à cet effet, comme la voie des urines ou celles de la tranſpiration, par la raiſon que l'excrétoire ſeroit dérangé, ou autre cauſe, ces ſucs en ce cas, reſtent dans la maſſe des flui-

des, & il faut une action redoublée de la part des osciliations, pour que les vaisseaux s'en débarrassent, sans quoi ces sels se développent de plus en plus, & y entretiennent cette saumure, dont la combinaison est le produit des substances animales. Delà viennent tant d'accidens, comme je l'ai remarqué précédemment, & sur-tout, ceux de la Goutte. Le moyen le plus sûr pour y parer, est la transpiration, quand aux secours d'accidens; mais quand aux secours de durée, c'est l'usage des végétaux, il empêchera la régénération.

Je serai d'autant plus flatté, Monsieur, de m'être rendu sensible sur ce contraste, dans l'effet de deux regnes, que j'ai extrêmement à cœur de vous convaincre que les causes de la Goutte résident uniquement dans le regne animal, quel qu'il soit, Quadrupede, Poisson, Oiseaux &c. par la raison que tous ont sang & circulation, & que là, sont les germes des sémences goutteuses qui s'introduisent dans nos corps, qui comme vous le sçavez, Monsieur, sont un composé de six

parties, l'air, le ſel, l'huile, la terre, l'eau, l'eſprit ou l'éter.

Obſervons en paſſant, que ce n'eſt ni dans le vin ni dans aucune liqueur fermentée, que ſe trouvent les cauſes de la Goutte. On voit en effet dans tous les pays, des Yvrognes, des Buveurs en titre, paſſer du vin à d'autres liqueurs, & en boire toute leur vie, ſans ſe reſſentir de cette maladie où aucun d'eux n'en meurt. Je reprends mes preuves, elles viennent au-devant de nous, & jettent le jour le plus clair ſur l'aſſertion que je vous ai établie. Ce ſont des comparaiſons, elles enrichiſſent ordinairement les objets en les développans, & comme dit Pope, ſervent de microſcope à l'eſprit.

Je ſaiſis celles qui fourniſſent les convictions les plus à portée de nous. C'eſt le chien & le cheval; deux animaux également précieux à l'homme par l'utilité des ſervices qu'ils lui rendent: tous les deux ſes domeſtiques, ſes amis, ſes défenſeurs, & quand il le faut ſes compagnons d'infortune. L'un eſt le chien; il nous

apprendra que les cauſes de la Goutte ſont dans l'uſage du regne animal, que celui de l'eau ſeule pour boiſſon, n'a rien en faveur du ſyſtême oppoſé, & que le défaut de tranſpiration contribue infiniment au déſordre qui réſulte de ces cauſes.

Le chien ne boit jamais de vin, il boit encore moins d'autres liqueurs; l'eau ſeule éteint ſa ſoif; mais il eſt gros mangeur, vorace, carnacier, ſon naturel ſur cet article, le rend féroce, il diſputeroit la charogne même au loup; auſſi, Monſieur, voyons nous ſouvent des chiens perclus de Goutte, avec des nodus remplis d'une eſpéce de craie & des pierres dans les articulations, cet état eſt le produit des viandes qu'ils mangent.

Un ſort fatal abrege la vie du chien, preſque toujours victime des ſervices qu'ils rendent aux hommes, ils ne s'y livrent qu'avec plus d'obéiſſance. Les uns s'excedent pour les plaiſirs de leurs maîtres & périſſent par les accidens qui en réſultent; d'autres toujours à l'attache, croupiſſent ſur un lit de

paille ou sur la plume, & gagnent à partager avec leurs maîtres, les morceaux fins & délicats, de leur table, ou en manger les restes. Cette maladie cruelle qui ne leur laisse que la faculté d'être couchés sans cesse, & de nous affliger du spectacle de leurs maux, qui souvent se terminent par la mort.

Enfin, Monsieur, les chiens ne transpirent point; aussi leur façon de vivre jointe à ce défaut de transpiration, les assujettit-elle plus souvent à la Goutte. Il y a des chiens dont les membres très gros, & entierement contrefaits, leurs articulations se farcit de tuf ou de pierre; pour lors les nerfs ainsi que les autres parties sont opprimées, & l'action des muscles cesse par la cessation du mouvement des tendons. Quelle métamorphose subite! ce chien si vif, si fort, si léger, n'est plus qu'une lourde & inutile masse; il perd le mérite de toute les qualités utiles & agréables qu'il avoit, il reçoit son arrêt, sans souvent emporter les regrets du maître qui l'a tant chéri.

En voilà assez sur le chien. Le cheval viendra à mon secours pour m'aider à finir les preuves que je vous ai promises. Ce sera la matiere de ma sixiéme lettre.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles le premier Mars 1756.



VI. LETTRE.

MONSIEUR,

Je n'ai point oublié, que l'engagement que j'ai avec vous, exige que je vous prouve que les causes de la maladie de la Goutte sont dans l'usage du regne animal. Je crois dans l'examen que nous avons fait de la vie du chien, avoit bien avancé ma preuve. Si nous portons nos réflexions sur la nature du cheval, comme je me le suis proposé, je me flatte qu'il ne vous restera plus de doute sur la vérité de mon assertion; & delà nous tirerons nos conséquences sur la vérité de ma proposition, sur les avantages de la transpiration, & sur le regne des végétaux.

Solleysel, après nous avoir instruit comme un cheval doit être nourri, & avoir parcouru l'économie de cette animal, passe aux sécrétions. Examinons, Monsieur, ce qu'il en dit : ces

raiſonnemens ſont lumineux; vous connoiſſez encore mieux que moi l'excellence de ſon Ouvrage.

Les excrémens de la troiſiéme coction, dit cet Ecuyer, ſont de deux ſortes, » les uns ſubtils qui s'exhalent » & s'en vont par l'inſenſible tranſpi» ration; les autres craſſes & plus » épais, qui s'attachent & s'arrêtent » ſur la peau du cheval; « & comme ils ſont ſallés naturellement, ils acquierent une nouvelle acrimonie par le ſéjour qu'ils y font, ce qui rend le cheval triſte & inquiet, ſi l'on n'a le ſoin d'ôter tous les jours ſoigneuſement cette craſſe qu'on emporte avec l'étrille, & qu'on lui ôte de deſſus le cuir. Cet excrément de la troiſiéme coction, quoi, qu'inſenſible, abonde extrêmement dans certains animaux, & plus particulierement dans les chevaux. C'eſt ce qui a obligé les anciens qui n'avoient pas l'uſage du linge, de ſe ſervir tous les jours du bain, & même pour ſe décraſſer: » ils ſe ſer» voient d'un inſtrument que les Ro» mains appelloient Strigil, qui a » donné le nom à nos étrilles. En

» effet, ſi nous conſiderons combien
» il ſort d'humeurs, par le cuir, nous
» en trouverions une prodigieuſe
» abondance : la ſuputation en eſt
» facile.

» Peſez, dit Solleyſel, foin, paille,
» eau, avoine, enfin tout aliment
» dont cet animal fait uſage en vingt-
» quatre heures; peſez pareillement
» les excrémens du ventre & l'urine
» qui ſortent dans le même-tems,
» vous trouverez qu'il ſort inſenſible-
» ment plus de vingt-quatre livres par
» jour, dont une partie ſort par la
» reſpiration, & l'autre par le cuir;
» le calcul eſt fort aiſé, cependant
» peu de perſonnes y font réflexion,
» auſſi la nature a été fort prévoyante
» en faiſant les cuirs des chevaux plus
» ouverts que ceux des autres animaux
» à quatre pieds, afin de donner fa-
» cilité aux exhalaiſons de tranſpirer
» & de ſortir hors du corps; c'eſt
» pour cela que le cuir du cheval
» n'eſt d'aucun uſage pour les har-
» nois, &c. «

Le même Auteur dit encore que lorſque la craſſe ſéjourne trop long-

tems ſur le cuir, les vapeurs n'ayant plus de paſſage ouvert par les pores qui ſe trouvent bouchés, elles altérent & n'en corrompent le ſang, le cheval en devient maigre & mal ſein, ſouvent hors d'état de ſervir. Il indique à la vérité des ſecours & des régles pour y remédier, comme le crocus; mais tous tendent à rétablir la tranſpiration & les autres ſécrétions, & c'eſt par-là que l'animal reprend les forces, & l'action qui le rendent capable de ſervir.

Vous me demandez peut-être, Monſieur, pourquoi je ne porte pas également mes réflexions ſur d'autres animaux, dont les alimens ſont preſque les mêmes que ceux du cheval, & qui cependant ne tranſpirent point comme le bœuf ou autres de cette nature : je répondrai à cela que la nature de ces animaux eſt diſpoſée d'une maniere bien differente; ils ruminent, & leurs pores ſont reſſerrés. Parmi les animaux ruminans, il y en a qui ont pluſieurs eſtomacs, les alimens dont ils ſe nourriſſent, après avoir été broyés dans la bouche, ſont

portés à l'estomac, & de l'estomac sont rapportés de nouveau dans la bouche, où ils sont infiniment trituŕés par la rumination. Cette action redoublée sans cesse, détermine toutes les glandes salivaires à s'ouvrir, & à fournir abondamment le suc salivaire, qui est l'agent propre aux digestions : ce même suc abondamment fourni, pousse les parties hétérogenes, il les entraîne & les détermine à sortir par la voye des excrémens. Quand aux parties fines dont la séparation s'est faite dans le mésantere, elles passent facilement dans la masse générale des fluides, & n'ont point d'autre sécrétion que celle des urines, par la raison que ces animaux ne sçauroient transpirer.

Le cheval au contraire, transpire beaucoup & ne rumine point. Toujours vif, fort & agile dans ses exercices comme dans ses mouvemens, même quand il mange c'est avec action & vivacité, aussi les parties hétérogenes de ses alimens, sortent par la transpiration ; & remarque-t-on par l'action de l'étrille, que ces parties

hétérogenes qui ne ſont autre choſe que des parties terreuſes, huileuſes, aqueuſes, & ſalines; étant venues du centre à la circonférence, & étant réunies au dehors, forment une poudre graſſe qu'on ſecoue de l'étrille, & qui s'attache ſouvent aux mains du Palfrenier.

Nous pouvons, Monſieur, appliquer cet exemple aux tranſpirations de l'homme, puiſque les parties hétérogenes ſont les mêmes, & que ce n'eſt que par leur ſortie, que la maſſe générale des fluides peut-être épurée, & par conſéquent que les attaques de la Goutte peuvent être diſſipées.

Nous avons vû par la nature & l'hiſtoire du chien comparé à l'homme quand à l'uſage du regne animal, & dans celle du cheval comparé à l'homme quand aux avantages de la tranſpiration. Tout ce que j'ai eû l'honneur de vous avancer ſur les cauſes & les ravages de la Goutte dans nos corps, je ne vous en ai cependant point encore aſſez dit ſur la tranſpiration; examinons s'il vous plaît, le corps de l'homme d'un peu plus près,

par rapport à cette même tranſpiration & à tous les avantages qu'il peut retirer pour la Goutte, qui toujours produite par le défaut de cette ſécrétion, & pour toute autre eſpéce de maladie. L'art de guérir les hommes pourra ſans doute trouver les mêmes proportions que Solleyeſel. Au moins eſt-il vrai que differens Auteurs ont travaillé dans ce deſſein, nous rapporterons pluſieurs de leurs expériences.

Sanetorius en Italie, & M. Dodard en France, ont fait une balance. Voici un de leurs calculs arithmetiques : peſés un homme à jeun, on ſuppoſe qu'il peſe cent livres, & qu'il prenne huit livres d'alimens dans un jour; peſez tous les excrémens ſenſibles qu'il rendra dans les vingt-quatre heures, vous ne trouverez qu'ils n'en peſeront que trois livres; peſez le lendemain le même homme à la même heure, vous verrez qu'il n'en peſe que cent: donc il s'eſt évaporé cinq livres par la tranſpitation. Cette évacuation eſt ſi abondante qu'elle ſurpaſſe tous les autres enſemble.

Mais entrons, Monſieur, dans les myſteres

myſteres de l'économie animale. Nous remarquerons dans toute l'étendue de la peau du corps de l'homme, qu'outre ſes ouvertures ſenſibles, elle eſt perſée comme un crible, d'une infinité de petits trous, qu'on appelle pores : ils ſont diviſés en trois différentes eſpéces ; les premiers ſont abſorbans, ils ſont faits en maniere d'entonoir, & reſſemblent à l'extrêmité d'une trompette ; c'eſt par eux que l'eau dans les bains, le mercure dans les frictions, s'inſinuent dans le corps, de même que les miaſmes & corpuſcules des infections dont l'air eſt chargé, ce qui procure des maladies de différentes eſpéces, ſelon que ces pores ſe trouvent diſpoſés.

Les ſeconds ſe nomment ſudoriferes ; ils ſont grands & ouverts, & donnent iſſue à la matiere de la ſueur, ils ne ſont point ſi nombreux que les abſorbans.

Ceux-ci ſont nommés de la troiſieme eſpece, perſpirales ou tranſpirables, parce qu'ils ſont très petits, & d'une infinie multiplicité. La matiere inſenſible qu'ils évacuent, ſurpaſſe celle de

la ſueur : delà vient qu'un corps qui ſue, perd moins de ſon poids, que celui qui tranſpire ; M. Nogués l'explique dans ſa Préface, & Santorius le prouve par la balance.

Outre ces expériences ſur la réalité de la tranſpiration, vous ne ſerez pas fâchez que je vous faſſe part de quelques autres qui partent d'habiles mains. Verrheyen dit, un doigt quoique lavé & bien eſſuyé, qui touche une écuelle d'argent ou d'étain, neuve & bien nette, y laiſſe une tache ; elle ne peut venir que de la matiere de l'inſenſible tranſpiration ; mais comme elle eſt volatile, la tache diſparoît par l'effet de l'air.

M. Nogués dit, qu'on mette un bras nud dans une longue & grande cantine de verre, qu'on attache une peau autour de l'ouverture de la cantine qui ſoit pareillement attachée au bras, de maniere que rien ne puiſſe exhaler, on verra bientôt le vaſe couvert d'un nuage, & peu à peu la matiere diſtiller goutte à goutte dans le fond.

M. Winſlow dit, qu'il a trouvé, il y a très-long-tems, la maniere de

rendre la tranſpiration ſenſible à la vûe, depuis la ſortie des pores, juſques à plus d'un pied de diſtance. » Ce » moyen, dit-il, dont je fis mention » dans une Théſe imprimée à Copenhague, eſt de regarder à l'ombre » de ſa tête, ou de celle d'un autre, » ſur une muraille blanche, dans un » beau tems & beau ſoleil, principalement en Eté; alors on voit très-» diſtinctement, l'ombre d'une fumée volante qui ſort de la tête, & » monte en haut, ſans que l'on s'apperçoive de la fumée même. «

Plus il ſe fait d'évacuation par les pores, moins il s'en fait par la bouche; c'eſt ce qui fait qu'en Eté, où les pores ſont tenus ouverts par la chaleur, la bouche fait une évacuation beaucoup moins ſenſible qu'en Hyver, où le froid les tient reſſerrés. Cette remarque eſt celle de tout le monde; on connoît l'effet de cette évacuation par la bouche, ſoit dans un carroſſe bien fermé, où on voit que les gouttes d'eau coulent ſur les glaces; ſoit dans ſon lit, ou dans un très-grand froid, on a ſouvent trouvé un glaçon à l'endroit

du draps où la bouche portoit cette vapeur. J'ajouterai à cette remarque, qu'elle tend à justifier pourquoi la Goutte fait ses attaques plutôt dans le tems froid, que dans des tems chauds.

Il y a des hommes dont les forces commencent à diminuer à l'âge de quarante-cinq ou cinquante ans, alors la transpiration devient moindre, & en général, diminue telle toujours à mesure que nous avançons dans notre carriere; Santorius en a suivi les dégrés & les régles, & quand tout ceci ne feroit pas prouvé par sa balance, la raison suffit pour nous en convaincre. Jettons les yeux les uns sur les autres, nous appercevrons sur notre peau des plis & des rides qui augmentent à mesure que nous avançons en âge, & qui sont plus ou moins considérables, selon que les passions ont plus ou moins dominé; nous observons que la peau des vieillards se durcit & se ride; cet accident n'a point lieu sans porter un grand changement à la disposition des tuyaux excrétoires, que la pravation des sucs prive de l'écoulement qui se faisoit auparavant;

quelques-uns de ces tuyaux ſont comme enſevelis dans les foſſes des rides, le calibre des autres eſt extrêmement reſſerré. Ne cherchons point ailleurs, Monſieur, le principe des infirmités des vieillards, & ſur-tout de la Goutte, qui ſuivant un aphoriſme d'Hyocrate, eſt l'appanage de la vieilleſſe.

De ce principe, qui eſt inconteſtable, il en réſulte une conſéquence forcée, qui eſt qu'une tranſpiration ſupprimée ou diminuée dans quelque perſonne que ce ſoit, eſt toujours l'origine d'une maladie. Que les pores d'un homme qui fait un exercice immoderé, évacuent conſidérablement, au moment qu'il s'arrête, & que l'air ou la fraîcheur les lui reſſerre, il s'en ſuit bien vîte une fiévre, un rhume, d'autres maladies plus ſérieuſes, ſouvent la mort, ſi de prompts ſecours où la nature elle-même, n'ont rétabli la tranſpiration. Qu'un malade de la petite vérole ne ſoit point tenu en tranſpiration, il ſe trouve en péril. Qu'il paroiſſe, qu'il continu, les puſtules ſe déclarent, le danger diſparoît, le reſte de la maladie n'eſt plus qu'un jeu.

Une obſervation, Monſieur, conduit à une autre : elles ſont d'ailleurs toutes relatives à notre ſujet. Combien ai-je vû mourir de braves Militaires, à la ſuite des maladies occaſionnées par des tranſpirations ſupprimées, & preſque tous de la maladie de la pleure ? les uns pour être trop légerement vêtus dans des tems froids, & ſouffrir les inclémences de l'air, pendant une garde de pluſieurs heures ; les autres pour s'expoſer trop promptement au grand froid, en ſortant d'un corps de garde bien chaud, ou en quittant un exercice violent ; parce qu'alors rien ne pouvoit donner du jeu à la tranſration. Leur ſort a été d'en mourir dans des Hôpitaux.

Je ne peux me refuſer de vous faire part ici d'une obſervation. Dans le courant de l'Hyver de 1737. qui fut extrêmement rude, un Officier du Régiment du Maine Cavalerie, en garniſon à Sedan, où j'étois, fit une chute de ſa fenêtre ſur le pavé ; il avoit oublié en ſe couchant de prendre ſon pot de chambre pour les beſoins de la nuit : preſſé, il ſe leva à moitié

endormi, pour aller le chercher; mais ſon corps ayant perdu l'équilibre, il tomba & reſta ſans mouvement. Un tems aſſez long ſe paſſa; à la fin, un Caporal averti par le Sentinelle d'un corps de garde voiſin, vint au bruit d'une voix gémiſſante, & preſque éteinte, ce Caporal avertit l'Officier de garde, qui après avoir fait éveiller l'Hôte du mourant, fit tranſporter ce dernier dans ſon lit, au même état où on l'avoit pris dans la rue, c'eſt-à-dire, nud en chemiſe. Ayant été averti ſur le matin, par M. Cabdan, Lieutenant-Colonel de ce Régiment, je me rendis chez le malade, je ne vis qu'un cadavre; il étoit ſans mouvement & ſans chaleur. Je fis faire ſur le champ un grand feu, & fis chauffer tous les fers à repaſſer que l'on put avoir, puis l'ayant fait envelopper dans un drap, je pris différentes perſonnes pour paſſer & repaſſer avec ces fers, toutes les parties de ſon corps, afin de ranimer la chaleur naturelle. Ce moyen auquel je joignis un mêlange d'eſprits de vin & terebenthine, pour faire de tems en tems, des fomentations ſur toutes

les parties du tronc, & des extrêmités, me réussit si bien, qu'insensiblement le corps se ranima, & que le malade, à qui j'avois fait prendre dans du thé quelques gouttes de ce mélange d'esprits, reprit une parfaite connoissance; il fallut après songer aux contusions qu'il s'étoit fait sur le grand dorsal & sur les lombes; j'y pourvû par les secours convenables, & j'ai eû non seulement la satisfaction de le voir radicalement guéri, aux Campagnes de la Guerre derniere, mais encore celle d'entendre dire à M. Cabdan en 1753. qu'il jouissoit toujours d'une parfaite santé.

Quoique cette observation, Monsieur, n'ait aucun trait à la Goutte, ne croyez pas qu'elle soit déplacée ici; vous pouvez y remarquer de quel avantage sont les frictions sur les pores: car par une chaleur empruntée à propos, on parvient à leur rendre l'action qu'ils avoient perdue. Dans le cas que je viens de citer, les pores absorbans ont pompé les esprits des liqueurs, & ont ranimé la masse des fluides qui étoit concentrées, & par la même

action la tranſpiration eſt venue d'ailleurs. Cette obſervation indique un moyen pour exciter à tranſpirer, dans des cas preſſés & difficiles; moyen que je ne connoiſſois point encore, & que je n'employai que d'après une idée que la Providence voulut bien me ſuggérer dans le moment.

Combien de cas, dans d'autres genres que j'ai vû? comme à ceux qui avoient ſupporté différentes attaques de Goutte, avoir fait de chutes, ſoit aux pieds, aux genoux, aux clavicules, & aux bras, avoir cru, avoir ſubit des luxations, & des antorſes; ont ſupporté des douleurs inexprimables, pendant trois & ſix mois ſur ces parties, qui étoient produites plutôt par un effet de Goutte, que par celui de la chute, dont ces perſonnes ſe ſont cru pour un tems, être eſtropiées; mais une tranſpiration étant ſurvenue, avoir été guéries, par ce moyen de leur Goutte, qu'elles attribuoient fauſſement à de prétendues luxations. J'aurois ici d'autres obſervations de toute eſpéce, à vous rapporter, Monſieur, ſi je ne craignois de vous ennuyer.

Je finirai cette Lettre, Monſieur, par trois exemples arrivés ſous vos yeux, à des perſonnes entierement percluſes de Goutte, l'une depuis plus d'une année, l'autre depuis ſix ſemaines; la troiſiéme avoit une Goutte remontée à la poitrine. Quels ſont les remedes que j'ai employés? ceux qui operent la tranſpiration, & ceux qui, graces à Dieu, les ont totalement guéris. Ce qu'il y a eu à remarquer, c'eſt que tous les trois ont eu ſur la peau une couche de matiere ſemblable à de la craie, non ſeulement aux mains & aux articulations, mais même à toute l'étendue de la peau & ſur le viſage, & qu'inſenſiblement la continuation de la tranſpiration a entierement diſſipé.

Tels ſont les avantages, Monſieur, que l'homme retire de la tranſpiration; elle triomphe ſur toutes les autres ſécrétions en général, pour la guériſon des maladies, & particulierement pour celle de la Goutte.

Il eſt toujours utile d'être inſtruit des faits bizarres qui ſe font de la part de la nature : deux obſervations finiront cette Lettre; je rapporte celle-ci,

parce qu'elle eſt auſſi rare que ſurprenante. Un Infirmier de l'Hôpital militaire de Landau, trainoit ſa cuiſſe droite, ſur laquelle il ne pouvoit ſe ſupporter, par l'effet d'une Goutte ſciatique. Il avoit un goût décidé pour l'uſage de la viande, auſſi rien ne ſe perdoit de ſa part, des reſtes des malades; malgré ſon infirmité, il étoit fort officieux par intérêt; il portoit les cadavres ſur les tables, pour mes diſſections. Enfin il tomba malade, & mourut. Je le diſſéquai à ſon tour. En examinant l'état de ſa cuiſſe, je trouvai trois pierres blanches, une ſous chacun des muſcles feſſiers; la premiere ſous le grand feſſier, de la groſſeur d'un œuf de poule applati, ſous le moyen feſſier une ſeconde, & ſous le petit feſſier une troiſiéme de la même figure, mais à proportion plus petite. Après ce témoignage je ne fus pas ſurpris s'il ne pouvoit ni marcher ni s'aſſeoir ſur ce côté. Cette obſervation peut donner beaucoup de réflexions ſur les cauſes de la Goutte.

Ma derniere obſervation eſt d'une femme de l'âge de 45 ans, nouée par

des attaques de Goutte à toutes les extrêmités. Depuis environ un an, elle souffroit beaucoup, sur-tout de la tête, sans connoître le sommeil. Après avoir examiné toute l'étendue de sa tête, je découvris des exostoses vénériennes sur toutes les sutures. Après cette découverte de complication, je dis à cette malade son état: ne la pouvant secourir, par rapport à mon tems, & à cause du peu de séjour que je devois faire dans son pays, elle me pria de lui procurer quelque soulagement: je lui prescrivis qnelques remédes Le soulagement qu'elle en ressentit la détermina à m'écrire & à venir en France, où je fus assez heureux, par un long traitement, de la guérir radicalement: les transpirations y eurent une grande part.

Cette matiere est trop vaste, pour vous laisser à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire dans cette Lettre; il est juste de satisfaire votre curiosité, & de vous faire part des remarques les plus utiles qu'ont produit nos meilleurs Auteurs; ce sera pour notre premiere conversation. J'ai l'honneur d'être, &c.

VII. LETTRE.

MONSIEUR,

Ne vous ennuyez point de mes détails ſur la tranſpiration ; elle eſt d'un trop précieux avantage à l'homme malade ou en ſanté, pour n'avoir pas fait le ſujet de l'étude de pluſieurs célébres Phyſiciens, deſtinés par état & par talent, à ſoutenir la machine humaine contre les infirmités auxquelles elle eſt aſſujettie, & par conſéquent pour ne pas vous amuſer de quelques unes de leurs obſervations. Quoiqu'il ne ſoit pas toujours queſtion de la Goutte dans ce que j'ai à vous dire, je ne ſors pas pour cela de mon ſujet, par cette raiſon, qu'il y a beaucoup de rapport dans les différentes maladies qui ont beſoin de la tranſpiration.

Ce n'eſt pas ſur des ſyſtêmes hazardés que je porte mes réflexions, mais ſur des faits naturels & ſenſibles. J'ai fait dans un Traité de plaies d'armes

à feu, un parallèle des bleſſés avec des femmes nouvellement accouchées; la tranſpiration en eſt le motif.

Les bleſſés ont toujours la fiévre de ſuppuration, les femmes la fiévre de lait; on voit aux bleſſés un racorniſſement ou criſpation à la circonférence de la plaie, les vaiſſeaux diviſés ſont repliés en eux-mêmes, la fiévre augmente; mais une tranſpiration ſalutaire vient au ſecours; les vaiſſeaux diviſés ſe déployent & s'allongent, les vaiſſeaux voiſins entiers leur fourniſſent une liqueur qui devient pus & matiere de ſuppuration; pour lors la tranſpiration porte un calme, la fiévre s'évanouit, & les accidens ſe diſſipent. Cette tranquillité eſt-elle ſecondée par le ſommeil? Il faut alors en laiſſer jouir la nature, il faut même ſuſpendre les panſemens, pour ne pas interrompre la tranſpiration, car ſi elle eſt interceptée, la fiévre ſe rallume, la ſuppuration tarit, & le bleſſé meurt.

La nouvelle accouchée tire les mêmes avantages de la tranſpiration, mais auſſi elle ſuccombe, ſi elle n'en profite pas. Il s'en trouve qui à cauſe

d'un bien-être apparent, ne veulent ſuivre ni conſeil ni expérience, elles en ſont les victimes. Il eſt de régle que toute nouvelle accouchée a la fiévre de lait; cette fiévre augmente d'abord, mais elle ceſſe ou diminue par l'effet d'une tranſpiration ſalutaire, qui lui dégorge le ſein, & qui donne iſſue au lait. Les lochies ou vuidanges ont leur ordre, tout accident ſe paſſe; vient un doux ſommeil, dont le calme & la durée procurent à l'accouchée un retour décidé à la parfaite ſanté. Mais ſi par une mauvaiſe conduite de ſa part, ou par quelque autre cauſe, la tranſpiration eſt ſupprimée, les veilles, les douleurs, la ſuppreſſion des lochies, la fiévre, le délire, d'autres accidens ſurviennent, & font un deſordre rapide & violent; & ſi elle n'en meurt, elle devient valétudinaire ou infirme par des douleurs fixes dans quelque partie du corps, ſouvent même par des ſquirres dans la matrice.

De ces expériences, qui malheureuſement ne ſont que trop communes, paſſons, Monſieur, à des ſpécula-

tions plus particulieres.

On prouve qu'après le repas, la transpiration languit pendant quatre heures, pendant lesquelles elle ne coule qu'à la quantité de près d'une livre; mais depuis la quatriéme heure du repas, jusqu'à la neuviéme, elle coule à la quantité de deux livres. Si dans cet intervalle, vous faites un repas, vous suspendez de nouveau la transpiration; les repas trop rapprochés & trop multipliés les uns sur les autres, deviennent par la très-nuisibles; ils rendent oisifs les tuyaux excrétoires, qui se colient, se boucheut & s'obstruent.

Santorius, qui m'a fourni tout l'article que je viens d'écrire, a trouvé par sa balance, que depuis l'équinoxe de l'automne, jusqu'au solstice de l'hiver, la transpiration diminue chaque jour d'une livre; & qu'à l'équinoxe du printems, on commence à transpirer avec plus de facilité. C'est dans cet amas de matieres de la transpiration, retenues pendant l'hiver, qu'on doit imputer les maladies qui nous affligent sur la fin de cette saison, même

même au commencement du printems, & particulierement la Goutte.

Nous appuyerons toutes nos régles, Monſieur, ſur l'autorité & ſur les expériences des Auteurs les plus graves. Nous voyons par celles de Santorius, que le froid pendant l'hiver eſt le ſujet d'une augmentation d'humeurs dans nos corps, par le reſſerrement de nos pores, occaſionné par l'air froid, & augmenté tous les jours par le ſéjour de la table, & par le défaut d'exercice : la conſéquence de là, eſt ſenſible : il faut que cette augmentation d'humeurs faſſe du déſordre.

Que les parties d'air, d'eſprit, d'eau, d'huile & de terre qui ſont dans nos corps, y agiſſent toujours dans un ordre égal, que leúr cours en ſoit libre, l'harmonie naturelle n'eſt point dérangée ; mais que des alimens contraires, ſoit par quantité trop conſidérable, ſoit par qualité, comme des viandes, qui ſont infiniment plus terreux & plus huileux que les vegétaux, viennent augmenter cette maſſe de parties, les deſunir, & s'aſſimilient avec elles ; ils forment bien vîte des

femences de goutte & de pierre, par l'union intime qu'elles prennent en-tr'elles; cette union les empêche de circuler; elles contractent un vice acri-monieux, & parviennent au dégré d'é-paiffiffement, d'où réfultent ces pier-res dures & compactes, dont nous avons parlé.

Je ne crois pas indifférent de vous remarquer que la partie terreufe eft celle qui abonde le plus en nous; la preuve en eft facile. Qu'un homme faffe un travail violent, toutes les par-ties de fon corps feront en action, par elles les folides feront effort fur les fluides, tous les pores feront ouverts, il fe trouvera par-tout en fueur, & fur-tout au vifage; qu'il prenne pour fe l'effuyer un linge blanc, il y verra, outre le liquide, la partie terreufe. Faites-en l'expérience vous-même, Monfieur, l'été vous en donnera plus d'une occafion; vous verrez chaque fois que vous vous effuyerez, une par-tie terreufe qui reftera empreinte fur le mouchoir que vous mettrez à cet ufage. Mais j'irai plus loin dans mes preuves: obfervez un homme de peine,

un homme qui marche beaucoup ; il ne s'occupe gueres de la proprete de ſon corps ; mais les matieres de la tranſpiration, que ſes pores ont évacué, dépoſent ſur ſa peau une croûte terreuſe, qui s'y eſt épaiſſie, & qui la lui a rendu toute noire. Qu'un homme qui ne tranſpire que naturellement, je veux dire ſans faire trop d'exercice, néglige de laver ſes pieds, ſes jambes, ſes bras, même d'autres parties de ſon corps, la même partie terreuſe s'y amaſſe inſenſiblement entre les doigts des pieds. Enfin qui eſt-ce qui n'a pas fait cette remarque, que dans quelque tems que ce ſoit, mais plus particulierement dans le tems favorable à la tranſpiration, quelqu'un qui aura été fort attentif à ne toucher rien de malpropre, ou qui lui noirciſſe les mains, ſe les lave dans un baſſin avec de l'eau bien claire, il s'appercevra qu'elle devient trouble, & s'il la laiſſe tranquille, il s'amaſſera dans le fond du baſſin, une quantité plus ou moins grande de cette partie terreuſe ? C'eſt elle encore qui, à la pointe de deux doigts lavés avec le plus grand ſoin,

noircira, en peu de tems, une petite boule de cire ou de la mie de pain, fût-elle de la blancheur de la neige. Toutes ces remarques, Monſieur, pour être communes, ne ſont pas moins des preuves de ce que je dis ſur l'utilité de la tranſpiration : les conſéquences que j'ai tiré ſont à la portée de tout le monde, mais malheureuſement on n'y réfléchit point, ou ce n'eſt qu'après que les accidens ſont arrivés, que l'on convient de ſon inconſéquence.

Je ne dis pas que la tranſpiration, dans le cours de la vie ordinaire, préſerve le corps humain de toute maladie, même de la Goutte, il faut de la conduite : je penſe avec un Auteur Anglois, dont j'aurai bientôt occaſion de vous parler, qu'il faut une vie ſobre & tranquille, & un exercice modéré ; tout en nous ſe trouve par ce moyen, dans un juſte équilibre, ſoit de la part des ſolides, ſoit de la part des fluides, & l'ordre ſe maintient parfaitement dans l'économie animale. La tranquillité de l'ame eſt eſſentiellement néceſſaire à ce genre de vie,

afin que les liqueurs coulent toujours ſans obſtacle, & avec liberté. Le ſecours de la tranſpiration n'eſt pas moins néceſſaire ; on ſe la procure par un exercice modéré, qui doit moins tenir du travail, que de l'amuſement: cet exercice doit être reglé, ſuivant les cas ou les circonſtances où l'on ſe trouve. C'eſt par cette voie, qu'on arrive au poids & à la balance de Sanctorius; les fluides contenus dans les vaiſſeaux, ayant un ordre déterminé dans l'action des oſcillations.

Le régime, Monſieur, eſt le remede des remédes. Par le régime, toutes les proportions ſe trouvent dans l'ordre naturel, point d'accumulations d'humeurs; & s'il s'en trouve par quelque cauſe extraordinaire, la tranſpiration vient à ſon ſecours, puiſque la tranſpiration ſeule eſt le véritable epuratif du ſang: le ſang épuré par la tranſpiration, n'a point de gêne, & devient libre dans tous ſes canaux, même juſqu'à la moindre filiere de ſes tuyaux.

Des Goutteux ont quelquefois reſſenti l'avantage d'une tréve de deux ou trois ans; & voyant que les atta-

ques d'automne & de Février, tems plus constant pour le retour de ces maladies, ne se déclaroient point, ils ont vécu dans la sécurité & dans l'habitude de la bonne chere & de la vie molle & voluptueuse qu'ils avoient quittée : mais leur ennemi n'est revenu qu'avec plus de cruauté, en se vengeant, par la mort des malades, & des alimens, & du mépris de la transpiration.

Quel ménagement le Goutteux ne doit-il pas observer, puisque les accès de la Goutte ne sont ni périodiques ni réglés ? Est-il un malade qui ne s'occupe de son état, & qui ne cherche ou ne doive chercher à s'en éclairer ? Il ne doit donc pas ignorer que les tems froids sont un obstacle à sa traquillité ; que la pesanteur de l'air fait froncer & resserrer la peau, de même que les pores, & que l'humeur abondante, qui varie, & qui enfin se détermine, va lui livrer des assauts cruels, & se faire sentir avec tous ces ravages. Les cris alors sont outrés & naturels, mais ils sont superflus, ainsi que les reproches que l'on se fait sur

ſon incontinence; il faut avoir recours au reméde, ſur-tout à cette chere tranſpiration, que l'on a négligée, à cet épuratif ſouverain, qui en prenant de toutes parts, eſt ſeul capable d'apporter du ſoulagement, & de jetter à la ſurface de la peau, l'excrétion, qui eſt le ſujet du mal.

Il me reſte, Monſieur, peu de choſe à vous dire ſur la tranſpiration, car enfin il ne faut pas abuſer de votre tems & de votre indulgence. C'eſt que tous les hommes en général, de quelque tempéramment qu'ils ſoient, quelque ſanté qu'ils aient, quelque état qu'ils rempliſſent, en quelque lieu qu'ils ſoient, ſont intéreſſés à tranſpirer & à ne point ôter la liberté à la tranſpiration. Nous avons obſervé par rapport à la partie terreuſe qu'elle évacue, combien elle abonde ſur les autres parties; ajoûtons à ce que nous en avons dit, une ou deux réflexions qui en augmenteront les preuves. C'eſt en effet, Monſieur, cette partie terreuſe qui ſalit le linge que nous portons, mais dont l'effet eſt moins ſenſible pour des perſonees qui en chan-

gent habituellement, que pour les gens de travail & de peine, ceux-ci n'en changeant qu'à l'extrèmité, & quand leur linge, leur chauſſure ſur-tout, eſt noir comme la boue même, & épaiſſi par une croûte compacte & puante qui s'y eſt formée.

C'eſt encore elle, jointe à la partie ſaline, qui corrode & qui uſe le linge bien plus que tous les blanchiſſages. Si un homme qui porte ſur ſa chair une camiſolle, néglige d'en changer, elle acquiert cette épaiſſeur de craſſe que produit la tranſpiration; s'il en agit de même pour tout le linge qui touche immédiatement ſa peau, tout ce linge ſera corrodé, ſe déchirera au moindre effort, & pourra avec grande peine ſoutenir l'opération du blanchiſſage. Nous pouvons porter notre remarque ſur un fait encore plus ſenſible: le voici. Il y a des hommes (je parle toujours en général) qui ne jouiſſent d'une parfaite ſanté, qu'autant qu'une abondante tranſpiration & une extrême décharge d'humeurs ne ſont point arrêtées; les pieds, les aînes, les aiſſelles, ſont ſur tout des fontaines

fontaines intariſſables, avec cette terrible & fâcheuſe circonſtance, qu'ils exhalent une puanteur inſoutenable, & des vapeurs plus infectées que celles que renvoyent les matieres pourries & cadavereuſes. J'ajoûte à cela que leur approche ou leur toucher corrompt le vin, d'autres liqueurs, &c. Quel intérêt n'auront pas ces gens-là à éviter que tant de corruption ne reſte ou ne rentre dans leurs corps, & dans des diſpoſitions de goutte ou d'autres maladies? quel ravage ne feroient pas capables de cauſer des matieres auſſi empoiſonnées?

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 10
Mars 1751.



VIII. LETTRE.

MONSIEUR,

Avant d'entrer avec vous, dans le détail que je me ſuis engagé de vous donner ſur le régne des végétaux, qui n'entrent dans le ſujet que je traite, que comme reméde & régime, j'ai cru qu'il ne ſeroit pas déplacé de vous entretenir de quelques remarques générales ſur les effets différens que produit la maladie de la Goutte, tant par rapport aux complications, ou aux accidens qui ſurviennent, que par rapport aux différens tempérammens & à l'âge des Goutteux.

Par exemple, Monſieur, la Goutte eſt bien terrible pour les vieillards, par la raiſon même du poids de leurs années, qui ne provient que de l'appauvriſſement de leur ſang, dont la miſere s'eſt communiquée aux différentes parties de la machine; ils n'ont plus la liberté des mouvemens & de

l'exercice, la tranſpiration leur eſt interdite, les ſécrétions ne ſe font plus, & changent la maſſe du ſang, qui s'en appauvrit : tous les accidens alors ſont dangereux. J'ai vû pluſieurs Goutteux d'un âge avancé, mourir d'une mort très-prompte ; ils s'étoient fait couper les ongles & des corps qu'ils avoient aux pieds : peu de tems après on y vit paroître une tache noire de la grandeur d'une lentille, s'enſuivit un ſpaſme, & bientôt après la gangrene. J'obſerverai dans ce cas là, que les remédes auxquels on a recours, n'ont jamais aucun ſuccès : il faut, quand la gangrene eſt produite par une cauſe interne, en venir à l'amputation de la partie affectée ; ſi c'eſt à la jambe, il faut amputer la cuiſſe, &c. mais ces ſecours ne réuſſiſſent pas toujours.

J'ai fait à un Goutteux l'amputation d'un bras, ſur lequel il avoit fait une chûte ; il fut mutilé ſi conſidérablement, que la gangrene fit dans l'inſtant un progrès rapide de la main, à l'avant-bras, juſqu'à la partie moyenne ſupérieure ; la main en fut deſſéchée.

Il n'y avoit en cet état, que l'amputation pour tout moyen : je la pratiquai dans l'inſtant, un peu au-deſſus de la gangrene : mais l'opération faite, ma ſurpriſe fut extrême de ne pas voir fournir à l'artere une ſeule goutte de ſang. Je penſai alors que les ſolides étoient infectés, & que le ſang étoit comme figé ; je ne me trompai pas : je tournai mes ſoins du côté des remédes conſéquens à mes idées ; & par des ſoins & des attentions redoublées de ma part, j'eus la ſatisfaction de le voir parfaitement guéri : ma ſurpriſe fut bien plus grande, quand l'ayant rencontré quelques années après, il m'apprit que le régime auquel, d'après mes conſeils, il avoit eu recours, l'avoit entierement délivré de la Goutte.

Soyez sûr, Monſieur, que les paſſions de l'ame ſont toujours funeſtes aux hommes, par la raiſon même qu'elles ſont toujours outrées. Je puis vous en fournir pluſieurs exemples arrivés ſous mes yeux ; je n'en rapporterai cependant qu'un ici, pour n'être pas trop long. Une femme avoit eu une légere attaque de Goutte, dont

elle souffroit assez vivement ; sa passion étoit la colere. Un événement domestique contraire à ses ordres ou à ses desirs, l'irrita ; la violence l'emporta : la colere fut si vive, que la Goutte se porta à la tête. On employa inutilement différens remédes ; on en vint aux vésicatoires aux pieds & aux parties internes des cuisses ; tout fut sans succès, elle mourut dans ce déplorable état.

Je ne suis point le réformateur des hommes, & ce n'est point à moi à leur demander de modérer leurs passions ; mais je suis l'ami de l'humanité, & je voudrois en être le restaurateur, au moins en ce que je puis l'être dans la partie, où j'ai prèsque déja rempli toute ma carriere. Comme tel, je desire dans tous les hommes cette raison secourable, qui nous fait, quand nous le voulons bien, retrancher dans nos goûts, dans nos desirs, dans l'appétit de nos sens, tout ce qui peut être contre notre avantage. Rien en effet n'est plus nuisible à la santé, que l'excès dans tous les genres ; toutes les maladies en augmentent, quelquefois même elles en naissent. La

colere, par exemple, fait les ravages les plus cruels dans un malade; l'économie animale en eſt tout-à-coup opprimée, le ventricule du cœur ſe ferme pour ne plus s'ouvrir, les uns & les autres vaiſſeaux ſont étranglés, partout leurs ſources ſont arrêtées, ainſi que celles des eſprits animaux, on périt ainſi à la venue des ſecours. Si ce malade eſt un Goutteux, le danger eſt encore plus menaçant, & la mort plus prochaine. Le ſeul & plus sûr moyen à employer, eſt l'application prompte des véſicatoires ſur les pieds & à la partie interne des cuiſſes, parce que dans cet endroit les vaiſſeaux y ſont plus conſidérables, & que les cantarides y ſont pompées plus facilement & plus abondamment.

Vous retrouverez ici, Monſieur, la Goutte irréguliere, dont j'ai eu l'honneur de vous parler dans ma premiere Lettre. En effet, quand elle quitte le ſéjour qu'elle avoit pris aux pieds ou aux mains, pour ſe porter ou à la tête, ou dans quelques-uns des viſceres, & ce tranſport qui eſt preſque toujours l'effet des dérangemens, des écarts où

tombent les Goutteux, ou de quelque mouvement violent de l'ame, les met toujours en danger de perdre la vie. En ce cas, je le répéte, les véficatoires ſont ce qu'il y a de plus efficace pour l'en garantir. Condamnons, s'il vous plaît, ſans miſéricorde, tous ces remédes que le vulgaire ne manque jamais de propoſer & d'employer en effet, ſur tout des topiques de toutes les eſpeces, de ces ſecrets immanquables, dont on fait, dit-on, les plus sûres épreuves : le ſoulagement qu'ils ont procuré n'a été qu'une ceſſation de ſouffrances, & pendant cette tréve l'humeur de la Goutte s'eſt portée ailleurs avec plus de furie & plus de danger.

Je ne condamne pas de même l'uſage des frictions & l'application des flanelles chaudes ſur les parties douloureuſes, malgré l'inflammation qui s'y trouve : ce moyen eſt excellent, il attire & détermine l'humeur à ſe porter plus abondamment ſur la partie, l'engorge davantage ; l'action du frottement, avec la chaleur de la flanelle appliquée inceſſamment, ouvrent les

pores, procurent une douce & falutaire tranfpiration, dont l'effet naturel eft de donner iffue à l'humeur, qui par là fe diffipe.

Vous me demandez fans doute, Monfieur, ce que c'eft que ces véficatoires dont je vous vante ici les merveilles. C'eft une poudre faite avec des petits infectes qu'on nomme Mouches Cantarides; ces infectes n'habitent que les frênes; on va fecouer ces arbres avant le lever du foleil, ce moment eft le plus favorable, parce qu'alors leurs aîles n'ont encore point d'action; elles tombent, on les ramaffe, on les ferre dans des bouteilles, où l'on met du vin ou du vinaigre pour les faire mourir, après quoi on les fait fécher, & on les met en poudre. On étend enfuite du levain fur un morceau de toile, on met une couche de cette poudre fur le levain, & on en fait l'application fur les parties indiquées. On en fait auffi des emplâtres qu'on nomme *Epipafticom*, c'eft quand on y fait entrer la thérébentine: il ne caufe jamais à la veffie aucune irritation de la part de l'urine; ou quand

cela arrive, on y remédie aiſément, en faiſant prendre du lait ou des émulſions.

Dans tous les cas de Goutte remontée, on applique les véſicatoires à la partie antérieure du pied, communément dit cou-de-pied ; mais il faut que cette application ſe faſſe avec la plus grande célerité, ſans quoi, elle devient ſouvent inutile.

A l'égard des cantarides, elles agiſſent par un ſel âcre, en corrodant la place : il y ſurvient des ampoules ou veſſies chargées d'une ſéroſité ; on attire & on entretient l'iſſue de cette ſéroſité, par une application de feuilles de bletes, ou de coux, frottées d'un peu de beurre frais. Ce n'eſt pas là le ſeul avantage qu'on en retire : ces mouches contiennent un ſel âcre & volatil qui étant introduit dans le ſang, en diviſe les parties globuleuſes, & même fibreuſes, procure des ſécrétions abondantes, ſoit par les urines, ſoit par les ſueurs ; il s'établit enſuite une tranſpiration ſalutaire, qui détermine l'humeur goutteuſe à ſe porter aux articulations des pieds. Ce reméde eſt

encore très-ſalutaire dans bien d'autres cas ; mais ce n'eſt pas ici mon ſujet. En voilà aſſez ſur les véſicatoires ; parlons à préſent de la Goutte ſcorbutique, dont je ne vous ai pas encore dit un mot.

Cette maladie, Monſieur, eſt encore plus accablante par ſa complication ; ſa cauſe n'eſt pas ſeulement acrimonieuſe, elle eſt encore corroſive. J'ai vû cette humeur corroder & carier les os les plus durs & les plus compacts. Elle dérive, ainſi que la Goutte ordinaire, de l'uſage du régne animal : ce qu'elle a de plus mauvais provient des alimens des viandes ſalées & fumées, dont les parties ſavoneuſes n'exiſtent plus. Vous entendez, Monſieur, que ces malades ſont le partage de ceux qui habitent les contrées & pays aquatiques, des Marins ſur tout, qui étant obligés de faire de longs ſéjours ſur mer, ſont dans la néceſſité pour vivre, de faire proviſion de ces ſortes d'alimens, & de reſpirer ſans ceſſe un air lourd & peſant.

Quand cette maladie s'eſt manifeſtée, le ſang ſe diſſout & devient fluide,

les humeurs dégénerent en corroſion, & par-tout où elles ſe portent, elles produiſent des douleurs cruelles ; ſi elles ſe jettent dans la bouche, outre les douleurs cruelles qu'elles y cauſent, elles l'infectent d'une puanteur horrible, la ſalive en découle abondamment, les gencives en ſont corrodées, il ſe forme des ulceres ; dans la bouche, la mâchoire ſe carie, s'exfolie, elle tombe même. J'ai vû pluſieurs de ces malades mourir promptement de leurs attaques de ſes effets ; j'en ai vû d'autres, dont la mâchoire inférieure étoit totalement exfoliée, guérir parfaitement. Il eſt malheureux quand les attaques prennent ſur mer, la mort eſt prompte & inévitable ; ſi on eſt aſſez heureux pour revenir ſur terre, il faut ſe preſſer d'en quitter les bords, de changer d'alimens, de recourir aux ſoins & au traitement, peu à peu le nouvel air qu'on reſpire, le nouveau régime, donnent un caractere plus doux à la maladie, on en guérit.

L'air aquatique eſt toujours peſant, & chargé de parties ſalines, de miaſ-

mes & d'atômes, propres, conjointement avec les alimens, à faire contracter cette fatale maladie. Quel est le lieu où l'homme en soit exempt? Elle se manifeste par-tout, peu ou beaucoup, dans le cachot comme dans le Palais, dans les hôpitaux comme dans les maisons les plus commodes: celui qui est soigneux de prendre un exercice modéré, de tenir son ame dans l'équilibre, de vivre avec sobriété & continence, est le seul qui puisse ou tenir cette maladie éloignée, ou la rendre moins cruelle & moins dangereuse.

Un point bien important dans l'art de guérir, est de la reconnoître dans les marques équivoques que souvent elle donne avant de se manifester; elle paroît quelquefois sous la forme d'une éréspelle, qui produit des phlegmons & des dépôts menaçans; d'autres fois sous celle de panaris, qui font souffrir des douleurs insupportables: la mort souvent termine les souffrances de ces sortes de malades; & quand ce malheur ne leur arrive pas, c'est à eux particulierement à qui la gangrene

ſurvient, quand ſans ſe douter de leur état, ils s'aviſent de faire couper des corps, ou qu'il leur arrive quelqu'autre accident.

Ce que je viens de vous dire, Monſieur, n'a aucun rapport à différentes incommodités que le corps peut avoir, & qui ou préviennent la Goutte dans ceux qui ſans cela l'auroient, ou la rendent ſupportable : ces infirmités ſont galle, hémorrhoïdes, ulceres, dartres, ſueurs, tranſpirations, vomiſſemens, cours de ventre interceptés, ſupprimés, & autres ; elles ſont tout autant d'égoûts par où la nature ſe purge des humeurs ſuperflues, ce ſont des moyens de ſécrétions pour les épurer, ſur tout quand elles ſont périodiques ; & quoiqu'extérieurement déſagréables & importunes pour ſoi, comme pour les autres, il faut bien prendre garde de les ſupprimer, ſans quoi l'humeur eſt répercutée, il ſe fait une réſorbition dans la maſſe des fluides, ce qui en étoit ſorti y rentre, & la charge ; la Goutte paroît alors, les accès deviennent fréquens, vifs & redoublés ; il faut ſonger à rappeller

les

ſécrétions taries, autrement on reſte dans un état de ſuppreſſion, & cet état eſt toujours à craindre.

Il eſt de la plus grande conſéquence de ne pas ſe faire guérir des maladies de ſécrétions, ſur tout de celles de la peau, comme gale, dartres, &c. Beaucoup de perſonnes cependant ont mieux aimé braver les ſuites funeſtes qui pourroient leur arriver, que de ſupporter plus long-tems ces infirmités; ils en ont toujours été les victimes, & je n'ai jamais vû perſonne dans ce cas, qui n'ait eu lieu de s'en repentir, car à moins que la guériſon ne ſoit partie d'une bonne méthode, d'une connoiſſance mûre & sûre, elle n'eſt que palliée, c'eſt une paix qui va enfanter des maladies inattendues, heureux encore ſi le Médecin & ſes remédes peuvent arriver à tems au ſecours du malade. Rapportons un exemple.

M. Bertier, Evêque de Blois, avoit à la jambe un petit ulcere, d'où découloit journellement une légere ſuppuration qui épuroit ſon ſang du poids des humeurs; & quoiqu'il fût d'une très-bonne ſanté, il chercha à ſe faire

guérir de cet ulcere. M'ayant demandé mon ſentiment, je lui dis qu'il ne pouvoit pas plus mal faire, que cet ulcere faiſoit les fonctions d'un cautere qui débarraſſoit les humeurs, & qu'il courroit de très-grands riſques en le faiſant deſſécher. Il m'écouta peu; il trouva un autre Chirurgien qui déféra à ce qu'il ſouhaitoit, il le guérit en effet de ſon ulcere. Le Prélat en fut ſi ſatisfait, qu'il me chercha pour m'en apprendre la nouvelle. Je lui dis naturellement que j'en étois fâché, & qu'il ne pouvoit réparer ſon imprudence, & mettre ſa vie en ſureté que par le moyen d'un cautere à la même jambe. Ma propoſition échoua, comme avoit fait la premiere. Mais ſa ſatisfaction ne fut pas de longue durée: il fut ſurpris d'un violent friſſon avec des cruels maux de reins; il mourut le quatriéme jour de ſa maladie. On l'ouvrit pour l'embaumer. Nous cherchâmes la cauſe de ſa mort; nous trouvâmes le rein droit, qui étoit le côté de la jambe, ulceré & purulent; l'humeur qui ſortoit par l'ulcere qu'il avoit fait deſſécher, s'étoit jettée ſur le rein.

Je ne dois pas vous taire, Monſieur, que les hémorrhoïdes qui fluent, quoique très-incommodes, ſont infiniment avantageuſes & ſalutaires ; par cet égoût le volume de ſang & des humeurs ſe trouve diminué, & les accès de Goutte ſont moins fréquens, moins vifs & plus courts ; la ſuppreſſion n'en arrive jamais, que des ſuites fâcheuſes ne ſurviennent ; on devient triſte, mélancolique & valétudinaire ; il ſurvient des maux de reins, des maux de tête, des étourdiſſemens, les accès de Goutte reviennent, & ſont plus ſuſpects ; il faut alors avoir recours à l'application des ſangſues à l'anus, elles ont l'avantage ſur les faignées du pied.

Nous avons dit quelque part, que les femmes étoient moins ſujettes à la Goutte que les hommes, mais qu'elles n'en étoient pas exemptes, même à en être quelquefois nouées. Nous pouvons obſerver à cet égard, qu'en général les femmes ſont plus ſobres que les hommes, qu'elles chargent leur eſtomac de moins de nourriture, parce qu'il eſt plus petit, & que la nature eſt

eſt chez elles différemment conformée : les ſoins pénibles, les grands travaux de l'eſprit & du corps, les inclémences de l'air, les longs voyages, les riſques & les accidens ſont pour les hommes ; les femmes ſont aux petits détails, le grand objet qui les occupe eſt leur toilette & leurs plaiſirs, la vie paiſible & amuſante s'offre à elles de tous les côtés & à chaque inſtant, le bonheur paroît être leur véritable partage. Mais, Monſieur, que ce point de vûe eſt trompeur ! elles ne ſont que plus à plaindre ; les paſſions agiſſent en elles avec plus de force & d'empire ; elles ſe livrent à des caprices ſur les goûts, rien ne les arrête ; elles ne font presque d'autre exercice que celui qui mene au lit, ou d'un fauteuil à l'autre ; il n'eſt pas juſqu'à la façon dont leurs habillemens ſont faits, qui ne concoure à altérer leur tempéramment, & à être pour elles, des cauſes de maladie. Joignez à tout cela, Monſieur, des infirmités périodiques & conſtantes de la part de la nature, telles que les régles, les fleurs blanches, les hémorrhoïdes &c.

Les fleurs blanches, disons-le en passant, sont pour elles l'incommodité la plus accablante; elles naissent presque toujours de la vie molle & oisive, qu'elles menent par goût & par habitude, & les remédes qu'on pourroit y faire, quoiqu'en dise un Auteur moderne que je ne citerai pas, sont pires que le mal même.

Le tableau des femmes de la campagne ressemble-t-il à celui que je viens d'ébaucher? Non, sans doute, Monsieur; aussi le contraste qu'il fait est une preuve que la vie rustique & laborieuse conserve à la nature, les avantages que la mollesse, l'oisiveté & l'intempérance lui enlevent. La femme de campagne se nourrit des productions du terrein qu'elle a en partie cultivé; ce n'est que rarement qu'elle mange de la viande, & c'est toujours frugalement; elle va à la moisson, au travail, à la grange, à la vigne, au jardin; elle ne connoît d'autre tapis verd que celui de la prairie, elle ignore presque jusqu'aux noms de fauteuil & de carrosse, elle allaite ses enfans, elle est presquetoujours en action, en

diſſipation & en tranſpiration ; ſon appétit eſt égal, ſon ſommeil eſt aſſidu ; enfin elle vaque toute l'année aux travaux que la terre demande à ceux qu'elle nourrit, elle les partage avec ſon mari & ſes enfans, & jouit d'une très-bonne ſanté. Il eſt rare qu'on trouve des femmes de la campagne incommodées des fleurs blanches ; on ne voit preſque point qu'aux années climatériques, c'eſt-à-dire, quand leurs régles ceſſent, elles reſtent en proie à des maladies cancereuſes aux mammelles, ou autres de différente eſpéce, mais fort rarement ou accidentellement ; il eſt encore plus qu'extraordinaire qu'elles ſoient attaquées de la Goutte ; elles ne ſçavent pas enfin ce que c'eſt que de ſe tourmenter pour goûter des plaiſirs qu'elles prennent, non dans le jeu, ni dans des veilles ou des feſtins, mais qu'elles trouvent de très-bonne foi dans l'exercice journalier de leurs travaux, où à des danſes ſimples & toujours gaies, qui ne ſont jamais aux dépens du repos néceſſaire. Concluons de tout cela, Monſieur, en faveur de mes principes ſur

les causes de la Goutte, & sur les moyens de se conduire, quand on a eu le malheur d'en être attaqué.

Mais à propos de femmes, n'ai-je pas un préjugé à combattre? car l'opinion commune est que l'excès du coit, est une des causes qui produit la Goutte. Sans doute, Monsieur, que cet excès est nuisible à la santé, ils le sont tous; & si l'on prétend s'aider d'un passage de Santorius, où il dit que cet excès supprime la transpiration, on a tort d'en rien conclure pour la Goutte, parce qu'il en dit autant de tous les autres excès; c'est en acquerant des humeurs, qu'on se procure la Goutte, & non pas en dissipant. Or il est bien certain que l'excès, dont nous parlons ici, épuise l'humeur prolifique, qui est en elle-même, la plus pure partie de nous-mêmes, qu'elle affoiblit la nature, & qu'elle jette dans un anéantissement, qui demande la recrutation des esprits perdus, du tems & des ménagemens très-considérables. Il n'y auroit donc en faveur de l'opinion vulgaire, si elle est établie sur Santorius, que deux ou trois syllo-

gifmes ; mais ils feroient bientôt détruits par le raifonnement plus conféquent d'un homme de l'art, dont les principes émanent de l'étude, de l'expérience & des réflexions. Mais qu'aura-t-on à me répondre, quand je dirai que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte, ainfi que plufieurs de ces hommes d'au-delà les Alpes, qu'une opération cruelle prive de bonne heure de leur fexe, & qui fans être d'aucun, ne peuvent plus porter de l'homme que l'habillement ? Mais n'allons pas chercher des preuves fi loin ; jettons les yeux fur nos Monafteres d'hommes & de filles, nous y trouverons la Goutte toute auffi commune & toute auffi cruelle que dans le monde ; même dans les Couvents, où la régle de l'Ordre prohibe la nourriture des viandes graffes, parce que ceux-là fe nourriffent de poiffons, & que les viandes aquatiques ne renferment pas moins que celles des animaux qui vivent fur la terre, les fels alkalins qui produifent la Goutte. Je n'ai pas craint de donner cette preuve contre le préjugé que je combats, parce que je n'ima-

gine pas que perſonne entreprenne de le ſoutenir.

Je viens de vous dire, Monſieur, que l'on a vû des Eunuques avoir la Goutte : rien n'eſt plus vrai, mais le fait eſt rare ; car les Muſulmans & les Orientaux ne ſont pas ſujets à cette maladie : ils joignent à des exercices continuels, une vie ſobre, & l'uſage des bains, dont ils ſe font une régle étroite, & qu'ils ſuivent fort exactement. Si l'on m'allégue que ce qui les préſerve de cette maladie, eſt la privation du vin ; je répondrai que cette raiſon eſt mauvaiſe, en ce que des buveurs d'eau de tous les tems ſont martyriſés de la Goutte ; d'ailleurs cette raiſon ne peut regarder que les Orientaux, qui ſuivent la religion de Mahomet ; mais l'Aſie produit des vins excellens, que l'on y boit, & qui ne donnent point la Goutte aux Peuples qui en font la conſommation Voilà des faits notoires. A l'égard des bains, il eſt d'une doctrine conſtante que l'uſage en eſt infiniment ſalutaire, ſoit les bains domeſtiques, ſoit ceux des eaux miné-

rales ou de riviere : ceux qui ont la peau denſe & ridée, trouvent dans cet uſage un avantage eſſentiel ; l'eau rend la peau ſouple, & la fait obéir ; les pores s'ouvrent ; ceux qu'on appelle abſorbans peuvent alors pomper de cette eau, pour détendre les ſolides, & adoucir les fluides ; la tranſpiration par ce moyen a lieu, au moins pendant un tems, & les humeurs ſuperflues en trouvant ainſi une iſſue, dégagent la nature, & contribuent à maintenir la ſanté.

Parmi les Auteurs qui ont écrit ſur les bains, il s'en trouve qui, particulierement pour la Goutte, en ont interdit l uſage. Mais ceux-là ſe ſont trompés, & il y a lieu de croire qu'ils n'ont jamais tenté de faire baigner des Goutteux ; l'expérience qu'ils euſſent acquiſe par là, les eût tiré d'erreur ; pluſieurs Auteurs modernes qui en ont fait l'éloge, M. de Soult ſur tout, & M. Lobb ſont ma caution.

Il y a eu d'autres Auteurs qui ont conſeillé l'uſage des bains, même ceux d'eau froide. J'ai fait l'expérience des uns & des autres, dans l'une de mes

attaques de Goutte : mes deux pieds avoient chacun une éréſipelle, & mes ſouffrances y étoient ſi vives, que je ne pouvois rien toucher avec mes pieds, pas même les draps de mon lit; je me déterminai à les mettre dans l'eau froide, où j'en avois juſqu'aux genoux, je les y laiſſai juſqu'à ce que l'eau fût dégourdie : après m'être fait eſſuyer, je me remis au lit, où je m'endormis profondément; & m'étant réveillé dans une ſalutaire & abondante tranſpiration, qui dura plus de quinze heures, je me trouvai libre, & marchai le lendemain ſans reſſentir de douleurs.

De cette expérience perſonnelle, j'aurois dû m'aguérir, pour employer le même ſecours dans d'autres occaſions; mais je n'ai jamais oſé le faire. Mes craintes ont été fondées ſur une trop prompte réſorbition de l'humeur de la Goutte, pour ſe porter ailleurs, par la vive répercuſſion de l'eau froide; mais j'y ai ſubſtitué la pratique des bains d'eau chaude, & toujours avantageuſement, puiſqu'ils donnent du ſecours ſans la même promptitude.

Je

Je dis donc, Monſieur, & très-affirmativement, que tous les Goutteux doivent faire uſage des bains, & qu'il ſeroit à ſouhaiter, pour mieux reſſentir les effets de cette piſcine ſalutaire, que tous les gens du monde euſſent des bains dans leurs maiſons, à l'exemple des Orientaux & des Peuples du Nord : ils ont tous chacun leur bain, dont ils ſe ſervent ſouvent ; avant d'y entrer, ils ſe font frotter rudement tout le corps, par des perſonnes qui ont aux mains des gants de laine ; ils retirent de là, l'avantage d'avoir les pores plus ouverts, ils en pompent une plus grande quantité d'eau, & leur tranſpiration en eſt plus abondante & plus aſſurée. Ne ſoyons donc pas étonnés, ſi ces Peuples qui, au moyen de cet uſage, préviennent tant d'infirmités, ſont plus vigoureux & plus forts que nous.

Je me propoſe, Monſieur, dans ma premiere lettre, de vous parler des maladies héréditaires, où la Goutte, ſuivant l'opinion de pluſieurs, trouve ſon origine. L'intérêt de ſoi même, doit faire tout deſirer pour s'inſtruire. J'ai l'honneur, &c.

IX. LETTRE.

MONSIEUR,

Tous les préjugés échouent pour l'ordinaire, contre les lumieres d'un Phyſicien. S'il eſt queſtion de faits nouveaux pour lui, ſon jugement déja formé par des principes établis ſur la nature, par des expériences redoublées, diſtingue bientôt le vrai ou le faux des idées qu'on lui préſente : ſon eſprit en eſt le creuſet, & il ne prend jamais d'opinion que celle que la vérité lui indique. Ce n'eſt donc pas contre vous, que j'ai à combattre le préjugé que la Goutte eſt une maladie héréditaire : ou vous n'avez point encore d'opinion formée ſur cette matiere, ou ſi vous en prenez une, ce ſera en connoiſſance de cauſe ; mais c'eſt contre le vulgaire, ſon erreur à cet égard eſt ancienne, & elle eſt d'autant plus difficile à détruire, que les anciens Auteurs lui ont donné le jour,

& que presque tous les modernes la soutiennent.

Et qu'a de commun, Monsieur, la maladie de la Goutte dont je suis attaqué, car il faut trancher sur les divers raisonnemens que l'on fait sur ce point; qu'a de commun, dis-je, la Goutte que j'ai, avec celle qu'avoit mon pere? Est-il prouvé qu'en m'engendrant, il m'ait transmis les goûts, le penchant, la conduite, qui la lui ont procurée? Est-il révélé que la matiere séminale, qui a servi à me former, fût vitiée des humeurs qui produisent la goutte? Examinons, s'il vous plaît, la nature dans cette opération. Je ne me vante pas d'en connoître les secrets; mais je crois au moins pouvoir avancer des conjectures plus vraisemblables, que celles qui ont donné lieu à l'opinion que j'attaque.

Par l'effet d'une merveille inconcevable du Créateur, l'homme & sa femme, conjointement unis, se reproduisent, & forment leurs semblables; par le travail que fait alors la nature, l'homme fournit la partie la plus fine, la plus pure, & la plus déliée de lui-

même ; les vaiſſeaux deſtinés à la génération, portent le ſang aux teſticules ; là il ſe dépouille de ſa partie la plus ſubtile, & c'eſt elle qui après avoir paſſé par une infinité de détours & de circonvolutions de vaiſſeaux qui ſe trouvent dans les teſticules, de là aux véſicules ſéminales, eſt lancée dans la matrice par l'action de l'érection. Cette ſemence, la plus pure & la plus parfaite de toute la nature, ſe trouve par ce moyen, dépouillée de toute impreſſion ; c'eſt même à ce titre, qu'elle porte le nom d'eſprit ſéminal, ou de liqueur prolifique.

Je n'entrerai point dans les diſcuſſions des Naturaliſtes, ſur le ſyſtême des œufs ; cette matiere qui, au moins pour moi, eſt encore dans des ſecrets impénétrables, eſt étrangere à mon ſujet.

Lorſque la conception eſt faite, par l'action de l'eſprit ſéminal de la part de l'homme, & de l'œuf ou ſemence de la part de la femme, il en réſulte un fœtus, qui n'eſt produit, comme je l'ai dit, que des parties les plus pures & les plus fines du ſang : ce fœtus

qui va produire un homme, eſt donc une matiere pure & parfaite. En effet, Monſieur, nous avons parcouru les teſticules & les vaiſſeaux dont ils ſont compoſés, ſans entrer cependant dans un détail particulier. Mais le général de ces vaiſſeaux, eſt un creuſet où la matiere ſe purifie; quand elle en ſort, elle n'eſt qu'un pur eſprit, qui eſt dégagé de toute partie hétérogene & groſſiere; elle ne peut donc rien produire que de pur comme elle. Pourquoi imputer ces maladies héréditaires au germe formé, pendant que nulle maladie n'en réſulte?

J'entends des voix s'élever contre moi, & me dire: un enfant produit par un pere ou une mere qui ont la vérole, apporte cette maladie en naiſſant; il ne la tient que d'eux: vos principes ſont faux. Cette objection eſt foible, & voici ma réponſe. Si un enfant engendré par un pere ou une mere qui ont la vérole, eſt attaqué de la même maladie, ce n'eſt pas parce que la ſemence qui l'a produit, s'eſt trouvée empreinte du vice vénérien, mais parce qu'il lui a été communiqué dans

le ventre de ſa mere, par la nourtiture des liqueurs infectées, qu'il y a reçue; ce qui fait pour lui une maladie d'acquiſition, & non de ſucceſſion, comme on le prétend; car elle eſt curable, ainſi que toutes les autres à qui on donne cette derniere qualification, quand elles ont été reconnues.

Je ſuppoſe un enfant conçu de pere & mere très-ſains; je ſuppoſe en même tems, qu'après la formation du fœtus, ou pendant la groſſeſſe, la mere acquiere la vérole, &c. ſans doute ce fœtus ou enfant, qui auparavant étoit très-ſain, ceſſera de l'être, & contractera la maladie par la communication des liqueurs infectées: donc elle eſt pour lui maladie d'acquiſition, & non de ſucceſſion. Diſons-le, Monſieur, le virus eſt un venin très-ſubtil qui ſe porte dans toutes les parties du ſang, & qui ſe communique par les pores: ceux que l'on appelle abſorbans, le pompent. C'eſt ainſi que cette maladie circule, & paſſe d'un ſexe à l'autre, & qu'elle ſe perpétue dans l'eſpéce humaine.

Faiſons encore une ſuppoſition.

Qu'un enfant venu très-ſain au monde, tombe entre les mains d'une nourrice qui a la vérole, ſon nourriſſon ne manquera pas de la contracter Qu'un enfant venu au monde, ayant la vérole, paſſe à une nourrice très-ſaine, elle prendra la maladie inévitablement: qu'en cet état elle devienne groſſe, elle accouchera d'un enfant qui en ſera infecté. Dira-t-on alors, qu'elles ne ſont pas pour eux réciproquement des maladies d'acquiſition?

Les Auteurs du préjugé que je cherche à détruire, avouent que le ſcorbut n'eſt pas une maladie héréditaire, ſans donner la raiſon de cette diſtinction. Elle eût en effet été difficile à rendre ſenſible: mais je voudrois qu'ils euſſent fait le même aveu ſur les autres maladies qu'ils prétendent auſſi être héréditaires. Sans en donner la moindre preuve à laquelle on puiſſe ſe rendre; j'ai au moins pour moi des exemples ſans nombre du contraire, pris dans tous les genres. Ces exemples ont été de tous les tems, & ces tems ne finiront qu'avec les hommes mêmes. Peres & meres bien portans, beaux

& bien faits, font des enfans mal ſains, bamboches & contrefaits : ailleurs des enfans vigoureux, grands, bien faits & ſains, naiſſent de pere & mere foibles, petits & infirmes : l'aveugle produit-il un aveugle ? le boſſu un boſſu ? Non ; ce ſont des jeux de la nature : malheur pour ceux ſur qui elle les a faits. J'ai vû des peres & meres infectés d'écrouelles, avoir des enfans qui ne s'en ſont jamais reſſentis. Il en eſt de même par rapport aux maladies de poitrine & autres qu'on prétend héréditaires ; des enfans en ſont morts, & étoient nés de parens qui ne les avoient point eues : dans d'autres cas, pere & mere qui en étoient accablés, ont fait des enfans qui n'en ont jamais été affectés.

Je porte la même négative ſur les goûts, les affections, les répugnances, les peurs, à raiſon deſquels j'entends vulgairement dire, il tient ça de ſon pere, il tient ça de ſa mere, c'eſt dans le ſang. Bien loin de convenir, je dis, ſi les enfans reſſemblent en cela à ceux qui leur ont donné le jour, c'eſt qu'ils l'ont acquis par l'éducation, comme

l'exemple, les diſcours, & les effets même de ces affections, dans des circonſtances qui les frappent, & qu'inſenſiblement prennent empire ſur eux. D'ailleurs, Monſieur, tous les enfans ne les contractent pas, & il faudroit qu'en général tous les enfans y fuſſent ſoumis, c'eſt-à-dire qu'il n'y eût point d'exception, ou du moins que très-peu, pour prouver l'hérédité.

A mon tour, je fais une queſtion. Diſconviendra-t-on avec moi, que les enfans qui, au moment de leur naiſſance; que dis-je? de leur formation, poſſédent déja des maladies ou des affections de leurs auteurs, guériſſent des unes & des autres, quand ayant été reconnues, on y a pourvu à tems? Je n'oſe le croire; le contraire eſt trop bien prouvé. En ce cas je dis: il n'y a donc point de maladies de ſucceſſion, car il eſt de la vérité la plus conſtante & la plus reconnue dans la Phyſique, comme dans le moral, que l'on ne ſçauroit ôter ce que la nature a donné; on corrige, on pallie, on adoucit, on tempere, mais on ne détruit pas. Revenons à la Goutte.

L'exemple que voici, n'eſt pas une preuve du raiſonnement que je viens d'établir : il eſt rapporté d'Hoffman ; vous en jugerez.

Un riche Allemand, grand, fort & robuſte, vivoit dans l'abondance de toutes les choſes qui flattoient ſes goûts, ſa ſenſualité & ſes inclinations ; une maiſon immenſe, un nombre infini de domeſtiques, une table fine & délicate, la molleſſe enfin & l'oiſiveté le partageoient. Il prit la Goutte, & ce fut ſi vivement, qu'il en fut noué. Les ſouffrances vinrent altérer les douceurs de cette vie voluptueuſe ; il ne pouvoit marcher ſans ſecours, crioit jour & nuit, & faiſoit des remédes d'autant plus inutiles, qu'il ne vouloit rien changer à ſes alimens. Mais un revers de fortune fut lui ſeul ſon Médecin. Pluſieurs banqueroutes ſe déclarerent, d'autres accidens ſurvinrent, en un mot, il paſſa preſque dans un inſtant, de la plus faſtueuſe opulence, à l'indigence la plus cruelle. Il fallut par force vivre avec ſobriété, & ſe donner quelque mouvement. Ce nouveau régime lui donna de l'action : il

quitta la ville, pour aller gagner ſa vie à la campagne ; il vint inſenſiblement à s'accoutumer par néceſſité au travail. Enfin, Monſieur, il guérit, non ſeulement de la Goutte, qui avoit altéré ſon tempéramment, mais encore il reprit la même agilité & la même ſanté dont il avoit joui, & a vécu long tems ſans avoir aucun reſſentiment de cette maladie. Dites-moi, Monſieur, ſi la Goutte de cet Allemand eût été héréditaire, un changement de vie, cauſé par un caprice de fortune, eût-il été capable de l'en délivrer ? Cette obſervation nous prouve ce qu'a dit Ambroiſe Paré, que le véritable reméde de la Goutte, eſt dans l'indigence & le travail, aſſure cet Auteur. De ſemblables remédes ne trouveroient pas vogue ; la vie délicieuſe & le défaut d'exercice, font toute l'attention de l'homme aiſé, pour faire l'acquiſition de la maladie de la Goutte. Paſſons à d'autres exemples.

Un pere Goutteux engendra deux fils jumeaux, qui devinrent comme lui, grands & bien faits : ces deux freres ſe reſſembloient, mais non d'in-

clination, & ils menerent une vie bien différente. L'un vécut avec ſon pere, il contracta ſes goûts ; il fut bientôt attaqué de la Goutte : l'autre obligé de vivre ſobrement, & de faire de l'exercice, en fut préſervé toute ſa vie. Il eſt conſtant, Monſieur, que ſi la Goutte qu'a eu l'un de ces jumeaux, lui eſt venue par droit de ſucceſſion, il eſt ſingulier que ſon frere, ne l'aye pas partagée avec lui. On me dira peut-être que le genre de vie de celui-ci, en a éteint & diſſipé le germe : je répondrai alors ſimplement par l'axiôme de Phyſique, qui dit que perſonne ne peut ôter ce que la nature a donné.

Entendons-nous cependant, Monſieur, ſur cette vérité que j'oppoſe de la part de la nature ; car l'art de guérir a des reſſources & des ſecrets admirables, & d'aſſez puiſſans pour réformer des caprices de la nature, & la rendre telle qu'elle auroit dû être. J'ai vû, par exemple, un enfant venir au monde avec ſix doigts à la main ; le ſixiéme doigt fut ôté, & la main devint réguliere & bien faite ; il n'y a jamais paru. Un autre enfant vint au

monde ſans anus ; il en reçut un des opérations de l'art, & ſes excrémens, qui n'avoient point d'iſſue, en eurent une. Une jeune fille avoit été oubliée de la nature, en ce qu'elle n'avoit de ce qui caractériſe ſon ſexe, que ce qu'il falloit précisément au paſſage de l'urine : l'art y ſuppléa ; elle a été mariée, & a eu des enfans. Il y a enfin mille autres exemples de pareils prodiges de l'art de guérir. Mais faites-y attention, Monſieur ; l'eſſentiel, le principal de l'exiſtence de ces enfans étoit fait par la nature. L'art n'eût pas donné des doigts, s'ils en avoient manqué ; il n'eût pas établi, pour faire un anus, cette matiere, à qui il ne manquoit que d'être forée ; il n'eût pas donné à cette fille un vagin & toutes ſes dépendances. Qu'un enfant naiſſe avec un œil blanc & un œil noir, l'art n'y changera rien ; qu'il naiſſe avec une peau brune, il ne la changera pas. En un mot, ce qui eſt de l'eſſence de la conſtitution, de l'exiſtence primitive, il n'y fera rien : il réparera, comme je l'ai dit plus haut, des écarts, des caprices de la nature ; il employera avec

ſuccès ſes découvertes & ſes ſoins contre les maladies qu'il aura reconnues ; mais c'eſt par la raiſon qu'elles ſont d'acquiſition, ſoit dans le ventre de la mere, ſoit autrement ; ce qu'il ne ſçauroit faire ſi elles étoient produites par la liqueur prolifique, d'où part notre exiſtence, & c'eſt ce qui détruit entierement le ſyſtême des maladies de ſucceſſion, parce qu'il eſt conſtant que cette liqueur, en paſſant par le creuſet, s'y eſt purifié de tout ce que la matiere pouvoit avoir d'impur.

De cette vérité générale, paſſons à la vérité particuliere qui concerne notre ſujet, c'eſt-à-dire, la Goutte, & convenons qu'elle n'eſt point une maladie héréditaire. Je ne veux, pour le prouver, que la réunion des Auteurs, dans l'aveu qu'ils font (j'entens la déclaration ſous mes yeux) que la véritable & unique cauſe de la Goutte, eſt l'uſage qu'on a pû faire, des boiſſons & des alimens qui contiennent les germes de cette maladie. D'où je tire cet argument : Pierre a la Goutte, & me dit que Jean ſon pere, l'avoit ; Pierre, en répondant à mes queſtions,

me dit qu'il a fait toute sa vie usage des alimens & des boissons où les Auteurs avouent que se trouvent les germes de la Goutte : donc j'ai raison de conclure que la Goutte de Pierre a pour cause véritable & unique, les alimens qui l'ont nourri jusques là, & non la succession ou l'hérédité de son pere.

Ce n'est pas assez, Monsieur, d'assurer aux enfans un droit successif aux infirmités de leur pere, & particulierement à la Goutte. Quelques Auteurs ont avancé que cette maladie passoit du grand-pere à son petit-fils, sans que le pere de celui-ci en fût attaqué, c'est-à-dire, Monsieur, que le petit-fils est en possession d'une Goutte qui le tourmente, non à titre d'acquisition, non par succession immédiate, mais en vertu d'une substitution en bonne forme, que toute la procédure des gens de l'art, ne sçauroit attaquer. Il faut avouer que de pareilles libéralités de la part des peres, sont bien à charge, & qu'il est fâcheux de n'avoir pas la liberté de les abandonner au pillage, en y renonçant.

Je ne vous aurois point parlé de cette ſeconde erreur, qui n'a été enfantée que par la premiere, ſi je ne voulois vous faire remarquer qu'elles ſont d'une très-grande conſéquence, en ce qu'elles ont quelquefois été cauſe que des Goutteux ont mieux aimé ſe livrer à la patience, aux tourmens & à la mort, que d'entreprendre des remédes en pure perte, parce qu'ils étoient perſuadés que la tenant de leur pere ou de leur grand-pere, il falloit qu'ils la portaſſent malgré eux au tombeau.

Nous ne ſommes pas plus héritiers des maladies de nos peres, que nous le ſommes de leurs vertus ou de leurs vices; nous les acquerons. A l'égard de la Goutte, ſi mon pere a été intempérant, voluptueux, il aura pû en être attaqué; ſi je le ſuis moi-même, elle me vient des mêmes vices. Mais ſi je ne l'ai pas, & que mon fils l'aye, il ſe trouve entre mon pere & lui un interregne des mêmes vices, rempli par la continence, la ſobriété & la conduite, qui m'ont mis à l'abri de cette maladie. C'eſt donc à cette opinion,

nion, Monſieur, qu'il faut s'en tenir; mon imagination n'a jamais pû ſouſcrire à un ſi fatal héritage. Des Auteurs ont écrit pour combattre ce préjugé: M. Louis, Auteur moderne, eſt extrêmement clair dans toutes ſes preuves. Je ceſſe de vous entretenir; car ſans reſſembler à Bellerophon, c'eſt combattre trop long-tems une chimere.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles, ce 20
Mars 1756.



X. LETTRE.

MONSIEUR,

IL n'eſt pas vraiſemblable que je vous entretienne ſi long-tems de la Goutte, & de tout ce qui y a rapport, ſans vous parler des boiſſons dont les hommes font le plus communément uſage, c'eſt-à-dire, du vin, de l'eau, & d'autres, &c. Je crois vous avoir déja annoncé le ton ſur lequel j'ai à vous parler du vin ; il eſt bien différent de l'opinion commune & de celles de beaucoup d'autres, ſur tout de ceux qui prétendent que le vin eſt une cauſe de Goutte. Bien loin de le proſcrire, j'en prendrai la défenſe dans cette Lettre ; mais avant que de le faire, j'ai quelques obſervations à vous préſenter ſur ce qui concerne l'eau pure pour boiſſon.

Je ſuis bien éloigné de croire que l'uſage de l'eau pure pour boiſſon, puiſſe, en aucun cas, préſerver ou guérir

de la Goutte. Les expériences contraires me le défendent; & s'il y a quelques exemples à citer contre moi, ce sont des faits particuliers, qui, pour être bien reconnus, auroient eu besoin d'un examen sur le tempéramment & l'état de la maladie des hommes qui ont fait de l'eau une partie de leur régime: les exceptions particulieres ne font rien à la régle générale.

Il faut, Monsieur, pour entendre ce que j'ai l'honneur de vous dire à cet égard, que vous vous rappelliez ce que nous avons dit des choses qui forment la Goutte. Les substances animales agissent dans les humeurs, & y déposent des sels alkalins, & d'autres parties d'air, d'huile & de terre; elles font un assemblage réciproque avec celles qu'elles trouvent déja dans les corps, se combinent, & s'unissent; les dernieres en sont infectées, & portent ce caractere à la masse des humeurs, qui, par des mouvemens redoublés d'oscillations, jette dans les unes & les autres parties de nos corps, des amas, qui forment ou la Goutte, ou des pierres. Il est donc constant que

les alimens, où ſe trouvent les germes de la pierre, ſont les mêmes que ceux où ſont les germes de la Goutte, & que ſi l'eau a des propriétés qui intéreſſent la pierre, ces mêmes propriétés ne ſont pas indifférentes à la Goutte. Le célébre M. Lobb, Docteur de la Faculté de Médecine de Londres, en a jugé ainſi, dans le recueil qu'il a fait de ſes expériences ſur les choſes qui pouvoient être propres au ſoulagement & à la guériſon des deux maladies. Il nous dit, par rapport à l'eau, qu'elle eſt pétrifiante, mais que toutes ne le ſont pas également; il penſe que celles qui le ſont le plus, ſont les eaux de puits ou de fontaine, & que celles qui le ſont le moins, ſont celles de riviere. L'exactitude de ſon travail, ne permet pas de ſe refuſer à cette vérité.

Avant de vous rapporter ſes expériences ſur l'eau, il faut vous dire, Monſieur, que ce Médecin ayant été attaqué de la néphrétique, dont il attribua la cauſe à la propriété de l'eau, ſe livra entierement à la recherche des ſecours qui pouvoient l'en délivrer; il

porta ses vûes sur tous les alimens & boissons, tant naturelles que factives ou composées, & chercha par ce moyen à reconnoître ce qui pouvoit contribuer à dissoudre les pierres humaines. Il dit, page 63.

» Le 13 Novembre 1738, j'ai mis » une pierre d'un grain & quart, dans » quatre onces d'eau de riviere, que » j'ai entretenue dans une digestion » d'eau chaude, pendant quatre heu- » res; le lendemain pendant sept: le » 16, l'ayant examinée, je l'ai trou- » vée aussi dure que le jour que je » l'avois mise dans l'eau, & cela après » avoir infusé trois jours, y compris » onze heures de digestion chaude. » Nota, qu'ainsi il paroît, par cette » expérience, que l'eau de riviere n'a » aucune vertu pour dissoudre la pier- » re, quoique poussée à un degré de » chaleur égal à celui du sang, trois » jours de digestion chaude, n'ayant » rien opéré.

On peut suivre ce Physicien dans ses expériences 192, 193, 194 & 195. C'est toujours en vain qu'il a cherché une vertu dissolvante à l'eau même,

à celle dans laquelle il avoit fait fondre du ſel. Il en conclut que ni l'eau de riviere, ni l'eau de puits, ne ſont bonnes à diſſoudre la pierre. Il faut même, dit-il, faire attention, que l'eau qu'on boit, ne ſéjourne pas ſi long tems dans les corps, que les pierres de ſes expériences ont ſéjourné dans l'eau, & que par conſéquent, quoiqu'elle puiſſe laver, en paſſant, les vaiſſeaux urinaires, on ne peut s'attendre qu'elle diminue le volume de la pierre, ſoit dans les reins, ſoit dans la veſſie, à moins qu'avant que de la boire, on n'y ait mêlé quelque choſe, qui ait pû lui donner une vertu diſſolvante.

L'accuſation que M. Lobb a porté contre l'eau, à l'occaſion de la néphrétique dont il fut attaqué, il la porte auſſi à l'occaſion de ſemblables maladies, dont un homme de qualité, qui ne vivoit depuis pluſieurs années, que de végetaux, avoit été ſaiſi. Il me ſemble, dit cet Auteur, qu'on peut conclure de là, ou qu'il y avoit dans l'eau qu'il a bû, ou dans quelqu'un des végétaux dont il faiſoit ſa nourriture,

une qualité pétrifiante, qui s'eſt communiquée à ſon urine. A propos de quoi je conſeille qu'on ne ſe ſerve point d'un coquemar à faire du thé, ſans l'avoir examiné avec ſoin, d'en ôter ſoigneuſement toutes les particules pierreuſes qui pourroient s'y être attachées en dedans; de chercher parmi les différentes eaux qu'on a à ſa portée, celle qui eſt la moins pétrifiante, & s'en ſervir préférablement à toute autre. A l'égard des végétaux, il ajoute qu'il ne peut pas aſſurer poſitivement qu'il y en aye qui renferme une vertu pétrifiante, mais qu'il y a peut-être des corps, dont la ſtructure & la configuration interne contribuent à la formation de la pierre, en facilitant l'union & l'aſſemblage des ſels alkalis & des huiles, dont eſt imbibée la chair des animaux.

Un cheval Anglois, & l'un des plus beaux des Ecuries de feu M. le Duc d'Orléans, étoit malade depuis long tems; les plus habiles Maréchaux de Paris y avoient échoué. M. Carron, ancien Ecuyer de ce Prince, de qui je tiens le fait, apprit qu'un Maréchal

preſque ignoré, connoîtroit la maladie du cheval, & le guériroit. Il fut mandé en effet: il examina long-tems cet animal, & après bien des réflexions, dit que ſa maladie étoit la pierre, & qu'il étoit ſûr de le guérir par l'opération. Il tint parole; il lui tira de la veſſie une pierre énorme. Le cheval a été parfaitement guéri, a repris force & vigueur, & a ſervi long-tems. C'eſt par rapport à l'eau, que j'ai rapporté ce fait; car c'eſt elle, ſans doute, ou des végétaux, qui ont occaſionné la formation de la pierre, qu'avoit ce cheval.

On me dira peut-être, que cet animal avoit déja cette pierre toute formée dans le corps, quand il eſt parti d'Angleterre; en ce cas, tout ce que j'ai rapporté, prouve qu'il y a en Angleterre des eaux d'une nature pétrifiante. J'avoue tout ce qu'on veut ſur cela: mais que gagnera-t-on de cet aveu? Dira-t-on qu'il n'y a des eaux pétrifiantes qu'en Angleterre? Les cabinets des Curieux le démentiroient; ils ſont remplis de racines, de plantes, de morceaux de bois, & d'autres

matieres

matieres pétrifiées par l'eau, & on en a trouvé dans toutes les contrées, en France, autant qu'ailleurs.

Combien d'exemples avons-nous à citer? Différens animaux, bœufs, moutons, & autres, ont leur foie, reins & poumons farcis de pierres, même la volaille, dindons, poules, poulets & pigeons; il n'y a perſonne de nous, qui n'en faſſe journellement l'expérience, par le couteau & par les dents. Ces animaux ſont ſujets à la Goutte & à la pierre, ils n'ont jamais bû de vin, & ne boivent que de l'eau; preuve de plus, que le vin n'eſt point cauſe de la Goutte. Venons à d'autres exemples.

Oui, Monſieur, il y a des eaux qui pétrifient; il y en a même qui ont des propriétés, par rapport au corps humain, bien plus dangereuſes. On trouve aux environs de Lyon, une ſource dont l'eau a la vertu de changer le fer en cuivre. Un de mes amis partant de Lyon, pour ſe rendre à Metz, où j'étois, y porta pluſieurs bouteilles de cette eau, & m'en dit des choſes ſi ſingulieres, que j'en dou-

tai d'abord; mais comme il me pressoit, j'essayai une expérience, qui me persuada. Je pris de cette eau, qui étoit belle & claire, & j'y mis un morceau de fer, que j'y laissai vingt-quatre heures; après ce tems, je le sortis de l'eau: je fus très-surpris de voir toute sa surface couleur de cuivre. Je pris la lime pour l'examiner en dedans, je le trouvai fer; je le remis dans l'eau, où je le laissai séjourner un tems considérable; mais à mon second examen, il se trouva cuivre en dedans & en dehors, & par-tout où la lime mordoit. Des affaires m'obligerent à partir, & ne m'ont pas permis de porter plus loin mes découvertes sur la qualité de cette eau, que je crois être très-dangereuse pour ceux qui en voudroient faire usage. Elle doit porter des craintes & des frayeurs mortelles par-tout où elle passe & coule.

A l'égard des végétaux, mon sentiment n'est pas qu'il y en ait aucun de nature pétrifiante, puisqu'en général ils sont tous plus ou moins savonneux, & par conséquent plus propres à dissoudre: nous en parlerons à leur

tour. Mais le vin doit avoir le ſien avant eux ; il en eſt le roi, comme tel, ils doivent lui céder la prééminence.

Les premiers traits de ſon hiſtoire ne ſont pas à ſon avantage ; je le ſçai, Monſieur, & j'en ſuis fâché : mais eſt-il bien certain qu'on doive lui en imputer la faute ? Noé, qui s'oublia dans le plaiſir d'en boire, ne nous a rien tranſmis des effets du vin, que les ſuites fâcheuſes de ſon yvreſſe ; & il y a lieu de croire, que s'il étoit véritablement auteur des maladies qu'on lui impute, ce Patriarche, déja ſa victime, en eût ſupprimé la découverte, pour épargner à l'eſpéce humaine, qui ſe reproduiſoit par lui, les maux dont on l'accuſe. Qui ſçait d'ailleurs, ſi le premier vin, ainſi que le premier homme, ne renfermoit pas en lui ſeul, tous les eſprits, toutes les vertus, toutes les qualités enſemble des autres vins, qu'on a cueillis enſuite dans le reſte de l'univers ? Mais venons, Monſieur, à nos obſervations en ſa faveur.

C'eſt ſans aucun fondement, & contre toute raiſon, qu'on impute au

vin, ainſi qu'aux autres liqueurs fermentées, d'ètre cauſe de la Goutte; le bon vin, pris moderément & avec circonſpection, devient un puiſſant cordial, & un reſtaurant, qui donne de la force aux ſolides, qui raréfie dans les vaiſſeaux, l'humeur fibreuſe de la Goutte, qui en accélere le mouvement, & qui, par des efforts redoublés, la pouſſe du centre à la circonférence, & parvient à en délivrer les parties affectées. C'eſt l'expérience que j'ai faite ſur moi-même, pendant que j'ai été tourmenté, & ſur pluſieurs autres Goutteux, toujours avec ſuccès; le vin m'étoit peu connu pour lors, l'eau faiſoit ma boiſſon ordinaire.

C'eſt vainement, que d'anciens Auteurs aſſurent que la vigne renferme une plus grande quantité de ſel, de tertre, & d'acides, que toutes les autres plantes, & qu'ils y trouvent, en cela, les germes de la Goutte. Je reconnois, ſans doute, une abondance conſidérable d'eſprits, de ſels, & autres, dans le vin; mais je leur attribue des effets bien différens: je dis, au contraire, qu'ils ſont capables de

garantir de la Goutte ; qu'ils ſont un reméde contre elle, quand elle eſt arrivée ; & généralement parlant, je dis que les avantages qu'on retire de la vigne, ſont ſi connus, que l'art de guérir a trouvé dans la racine, dans les feuilles, dans le fruit, & dans le réſidu de ce végétal, des rémédes efficaces dans beaucoup de maladies.

Il y a eu des Auteurs qui ont mis des reſtrictions en faveur du vin de Bourgogne & du vin de Champagne, comme étant remplis de plus de ſel, & comme moins mucilagineux. C'eſt quelque choſe d'abord que de rendre cette juſtice à ces deux eſpéces particulieres ; mais il y en a une infinité d'autres qui méritent la même diſtinction, diſons même, toutes en général, pourvû que les vins ſoient bien murs, cueillis bien à tems, & qu'ils ſoient vieux. Je conviens qu'il faut s'abſtenir des vins verds & nouveaux, comme propres à cauſer des coliques, des éréſipelles, & d'autres fâcheuſes maladies.

Ce n'eſt pas ſans fondement, & ſans preuve, que je vous ai dit, Mon-

ſieur, que le vin renfermoit une vertu propre à guérir de la Goutte. Ecoutons M. Lobb, il nous rendra compte de ſes expériences & de ſes découvertes : ſon chapitre 14 eſt rempli de preuves, qui nous apprennent que le vin eſt un diſſolvant. Il a par ſon moyen, fait fondre des pierres humaines de différentes groſſeurs ; il y en a employé de différentes eſpéces, telles que les vins de Malaga, de Canarie, de Madere, de Porto, du Rhin, du jus de raiſins paſſés, & autres. Mais permettez-moi de vous copier ici, ce qu'il a dit plus particulierement, page 183, & ſuivantes. » Je me flatte, » dit-il, qu'on ne me ſçaura pas mau- » vais gré de placer ici quelques ob- » ſervations ſur l'uſage du vin, du » cidre, & autres liqueurs ſpiritueu- » ſes.

» Je commencerai par le vin, dont » je crois devoir dire, que c'eſt une » liqueur tout-à-fait acide, ou au moins » tirant ſur l'acide, qui par conſé- » quent, eſt d'une nature & d'une » qualité bien différente de celle du » ſang en maladie, dans lequel alors

» l'alkali domine ; & bien loin de
» contribuer à la génération de la
» Goutte & de la pierre, dans le corps,
» il y a tout lieu de croire que, pris
» moderément, il peut rallentir le pro-
» grès de ces ſortes de maladies. Quant
» aux qualités des vins, il eſt vrai
» qu'il y en a quelques-unes de géné-
» rales, qui leur ſont communes à
» tous, mais cela n'empêche pas qu'ils
» ne ſoient différens les uns des au-
» tres ; ce qui vient de la différence
» des raiſins. Les vins rouges ſont or-
» dinairement plus aſtringens que les
» blancs ; mais de la nature que ſont
» ceux qu'on boit ordinairement, ils
» ſont tous propres (quand ils vien-
» nent à ſe mêler avec des humeurs
» viſqueuſes) à les diviſer & les ſub-
» tiliſer ; & pris moderément, ils dé-
» tergent les membranes du palais,
» de l'œſophage, du ventricule & des
» inteſtins, donnent un peu de ten-
» ſion aux fibres des muſcles, rendent
» plus vives les vibrations des arteres
» & le mouvement du cœur, facili-
» tent la circulation des fluides, don-
» nent du jeu aux eſprits animaux &

» aux fluides, qui coulent dans les
» nerfs, & de la gaieté à l'esprit : tout
» le monde sçait que le vin produit
» ces effets-là, quand on n'en boit
» pas trop. «

Il dit, page 186 : » Et ce qui me
» fait donner ces conseils, n'est pas
» que je sois amateur du vin, car j'ai
» été plusieurs années sans en boire ;
» parce qu'ayant de violentes attaques
» de Goutte, j'avois dans l'esprit que
» le vin aigriroit mon mal, jusqu'à
» ce qu'enfin, les expériences que j'ai
» faites, m'ont convaincu du con-
» traire.

Je ne finirois pas, Monsieur, si je voulois vous rapporter tout ce que cet homme célébre dit en faveur de l'usage moderé du vin. Qui ne sçait en effet que l'abus en est nuisible ? Est-il quelque excès, des choses même les plus saines, qui ne le soit, & qui ne produise des suites fâcheuses ? Mais pour cela, est-il raisonnable d'en condamner la qualité ? Montaigne, un de nos Sages, a chanté le vin ; il dit que le vin redonne la jeunesse aux vieillards. Je ne sçai où j'ai lû que les

Philoſophes les plus farouches n'en ont jamais dédaigné l'uſage ; ils ſe ſont contentés d'en condamner l'excès, & ont, pour ainſi dire, ſoumis leurs plus auſteres vertus aux charmes du vin. Caton l'ancien, ce ſévère cenſeur des mœurs ; & avant lui, Socrate, ce Sage ſi vanté, ont ſouvent rendu lians & flexible, dans le vin, ce caractere dur, qui les rendoit ſi redoutables. Que n'a pas dit Horace en faveur du vin ? Les trois livres de ſes Odes devroient le réconcilier avec tous ſes ennemis. Tant de ſuffrages lui feroient-ils donnés, ſans avoir reconnu ſes vertus ? Et peut-on croire qu'elles ont été imaginées, uniquement par le plaiſir d'en boire ? Le vin eſt bien plus ancien que la Goutte : ne pourroit-on pas encore en induire qu'il n'a aucune part à cette maladie, & que tous les crimes dont on l'a noirci à cet égard, ſont l'ouvrage des alimens, & des vices auxquels les hommes ſe ſont livrés.

Le vin ne donne pas la Goutte, rien n'eſt plus certain, Monſieur ; M. Lobb nous le prouve d'une façon

qui ne laiſſe rien à deſirer. Mais je vais plus loin que lui, & je dis que le vin, pris à l'excès, par un homme qui vivroit dans un régime oppoſé aux accès de la Goutte, ne la lui donneroit jamais. On n'a jamais vû, par exemple, un yvrogne mourir de la Goutte; d'autres accidens ont terminé ſes jours, ce ſont des hydropiſies, des maladies de poitrine, ou un deſſéchement.

J'ai connu un homme, grand, fort & vigoureux, il avoit alors ſoixante & dix-huit ans, qui commençoit ſa journée par boire une bouteille d'eau-de-vie, & qui, à chacun de ſes repas, buvoit pluſieurs bouteilles de vin; il mangeoit à proportion, & n'étoit jamais ni yvre ni malade. Etant un jour avec cet homme à une table nombreuſe, il but lui ſeul autant que tous les convives: partie étoient yvres, les autres dans la chaleur du vin, lui ſeul étoit frais; c'étoit le régime qu'il avoit mené toute ſa vie. Il faut l'avouer, cet homme faiſoit beaucoup de mouvement, il étoit matineux, & cherchoit ſans ceſſe dans l'action & le

travail, un exercice ſalutaire. Mais il faut dire, en même tems, que ſi le vin & les liqueurs fermentées euſſent été des cauſes de Goutte, la prodigieuſe quantité qu'il en avoit bû, auroit enfin produit ſes effets ſur lui.

De tout ce que j'ai dit, il ne faut pas croire que je conſeille à perſonne de boire du vin avec excès; je proſcris la quantité, elle n'eſt capable que de jetter ceux qui s'y livrent, dans l'abjection & le mépris, & elle ne produit en tout que des effets deshonorans pour l'humanité. Celui-ci perd dans ſon yvreſſe, ſa raiſon, ſes forces & ſes mouvemens, & elle le plonge dans un ſommeil long & profond, qui ne lui permet pas ſeulement le choix du lieu où il le prend; ce ſera ſous une table, ou dans un coin d'allée, ou au milieu d'une rue, ſous une gouttiere, dont le bruit & dont l'eau qui tombent ſur lui, ne ſont pas capables de le réveiller. Il ſera dans cet état, juſqu'à ce que les eſprits animaux engourdis, & comme enchaînés par les eſprits du vin, ayant recouvré leur liberté & leur activité,

il reprend ſes forces & ſon action, ſans en être ni malade, ni incommodé, & prêt à recommencer après ſon réveil. Il y a des yvrognes d'un autre genre. Celui-ci devient en fureur, tout eſt danger devant lui, on le prendroit pour un taureau bleſſé & irrité; cette impétuoſité durera tant que les eſprits animaux, qui chez lui ont plus d'activité & de réſiſtance, combattront avec les eſprits du vin : ſon ſang, qui obéit à l'activité de leur action, coule dans ſes veines avec fougue & rapidité, & fait un furieux d'un homme doux & tranquille; & avant de revenir à lui, il tombe dans un affaiſſement auſſi extrême, que le tranſport qui le tourmentoit. Tels ſont les tableaux que préſente l'yvreſſe. Mais quels ſont les hommes qui nous les fourniſſent ? Ce n'eſt pas, pour l'ordinaire, la claſſe des hommes raiſonnables : ceux-ci ne font uſage du vin, au-delà du beſoin, que comme d'un aiguillon pour l'eſprit & le plaiſir qui ſe partage dans la ſociété. Ces yvrognes, dont je viens de parler, toute ridicule que leur conduite eſt, ne

ſont jamais ſujets à la Goutte.

Pardon, Monſieur, car j'oubliois de répondre à une obſervation que vous m'avez faite ſur le vin de Champagne mouſſeux. Souvenez-vous, s'il vous plaît, que dans mes Lettres précédentes, j'ai établi les cauſes de la Goutte dans les ſubſtances animales. Ce point eſt eſſentiel à la réponſe que vous attendez de moi; parce qu'en même tems, qu'il leve un préjugé qui s'eſt formé ſur les effets du vin, contre la réalité, il établit la doctrine qui regne dans les Ouvrages de M. Lobb, & dans tout le contenu de cette Lettre. Vous m'avez fait l'honneur de me dire vous-même, & vous m'avez cité des gens à qui le vin de Champagne mouſſeux, occaſionnoit peu de tems après en avoir bû, des picottemens, des élancemens, avec l'action vive, & des douleurs, que les attaques de cette maladie portent avec elle: quelle en eſt la raiſon? Je vous réponds, Monſieur, qu'ici, c'eſt-à-dire, dans le cas dont vous me parlez, le vin de Champagne mouſſeux bû, n'eſt point la cauſe contractante de la Goutte,

mais en eſt la cauſe déterminante. Ce vin bû avec trop de goût, agace, agite, & fouette la maſſe générale des fluides, & détermine l'humeur de la Goutte, qu'il trouve dans les vaiſſeaux, à faire des mouvemens; ce vin en même-tems, agace le genre nerveux, & détermine l'humeur goutteuſe à courir, & à ſe loger dans les unes ou les autres parties. Cette ſolution, dictée par l'expérience, doit réſoudre vôs doutes; elle eſt toujours en faveur du vin, qui par lui-même n'eſt coupable d'aucune peine envers l'homme, & fait voir que c'eſt l'homme même qui eſt criminel, puiſqu'il a lui-même le vice de la maladie, provenue de toute autre cauſe que de celle du vin, qui en eſt parfaitement innocent. Nous avons des exemples ſans nombre, des preuves que le vin n'eſt point cauſe de Goutte: car j'ai vû des perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, de tout âge, boire beaucoup de vin & autres boiſſons, & s'enyvrer deux fois par jour, n'avoir d'autre peine que de dormir, & ſe lever; jamais ils n'ont eu de maladies ni infirmités: mais il faut

l'avouer ; ces gens mangeoient peu, étoient toujours matineux & laborieux. J'en ai connu, & connois encore, qui ont plus de quatre-vingt ans, & n'ont jamais discontinué leur genre de vie.

Vous jugerez, Monsieur, par ma doctrine, que je ne penche que pour la qualité de cette liqueur, que je repéte être l'ami de l'homme. C'en est assez sur son compte ; nous parlerons la premiere fois du lait & de ses avantages.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, le 23 *Mars* 1756.



XI. LETTRE.

A Verſailles, ce 27
Mars 1756.

MONSIEUR,

TOUT le monde ſçait, combien d'avantages le corps humain retire de l'uſage du lait. La vie de l'homme eſt un tiſſu d'époques, qui devroient rappeller ſes bienfaits : à peine reſpire-t-il, que le lait vient au devant de lui, pour appaiſer ſes cris, ſervir ſes beſoins, lui donner des forces, & lui former, s'il en fait un long uſage, un tempéramment fort & vigoureux. Eſt-il devenu plus grand ? le lait le ſuit par-tout : pour obéir à ſes plaiſirs, il ſe prête à toutes les formes, & eſt sûr de plaire. Faut-il voyager ? le lait le devance par-tout, lui ménage ſon tems, ſi les circonſtances le rendent précieux, & répare la diſette des autres alimens. S'agit-il de maladies ? il eſt prêt à ſecourir l'homme contre

contre la plus grande partie de celles qui l'auront attaqué, à le délivrer même. Enfin, Monſieur, il eſt à tout ce qu'on lui demande, & tient toujours promeſſe, pourvu qu'on ne le compromette pas avec des choſes d'une nature oppoſée à la ſienne, & qu'on aye de la conduite. Il joue un trop beau rôle dans le ſujet dont nous nous entretenons, pour ne pas vous le détailler par raiſonnement & par preuves.

Le lait eſt un fluide, composé de ſubſtances animales & de ſubſtances végétales; il renferme une partie conſidérable du ſuc des plantes, dont les vaches ſe nourriſſent, & par conſéquent de beaucoup de leurs qualités ſpécifiques : comme elles en mangent de beaucoup d'eſpéces différentes, il ne faut pas s'étonner ſi le lait a beaucoup de propriétés & beaucoup de vertus. Quant aux ſubſtances animales, que je dis être dans le lait, vous n'en doutez pas, Monſieur, ſi vous voulez prendre garde à la grande quantité de ſucs, qui paſſent par la voie de la filtration, du ſang de la vache à ſon

eſtomac, & qui ſe mêlent avec ſes alimens; & que le chile, avant d'arriver au ſang, eſt, en partie conſidérable, formé par la ſalive de ces animaux, par les humeurs que leurs glandes verſent dans la cavité de l'œſophage & de l'eſtomac, & par les ſécrétions qui ſe font dans le foie, dans le pancreas, & dans les glandes inteſtinales. On ne peut pas fixer au juſte, combien le ſang contribue à la formation du lait, avant qu'il ſoit filtré dans les canaux ſécrétoires lactés, & dans les glandes du pis.

De ce que je viens de dire, il faut croire que le lait a des qualités mitoyennes, entre les ſubſtances animales & les végétales. Ces dernieres y parviennent, parce que les plantes ſont un aliment végétal, que la vache digere, pour former un lait, que la nature deſtine pour un objet des plus importans, qui eſt de nourrir & de guérir tous ceux qui ont beſoin de ſon uſage, particulierement ceux, dont les ſucs digeſtifs ſont ſans action, ceux, qui ont perdu l'appétit, & dont l'eſtomac eſt foible.

On ne peut pas me contester que les qualités spécifiques des plantes, ne passent pas dans le lait : qui est-ce qui n'a pas éprouvé que le lait a quelquefois un goût d'ail ? C'est quand il s'est trouvé des plantes d'ail sauvage parmi celles que la vache a mangées : on y reconnoît facilement ce goût, parce qu'il domine sur les autres, & qu'il est familier à tout le monde ; le lait alors n'en est que plus précieux. En automne, saison, où les herbages disparoissent, le lait n'a-t-il pas une légere amertume, qui lui est communiquée par les feuilles séches qui tombent des arbres ? Ces réflexions, Monsieur, prouvent mon raisonnement, & je vous en produirois davantage, s'il en avoit besoin.

Il n'est donc pas possible que le lait, que je viens en quelque façon de vous analiser, ne contienne une quantité infinie de propriétés toutes salutaires : aussi M. Lobb nous apprend-il, par ses expériences, qu'il a fait fondre des pierres humaines avec du lait. Il en conclut, avec raison, que le ai. dis-

ſoudra & diviſera la matiere goutteuſe, contenue dans nos propres vaiſſeaux, & l'empêchera de ſe former ; qu'il fondra inſenſiblement celles qui ſont formées aux articulations. Ces merveilles n'auroient point lieu, s'il ne rétabliſſoit les digeſtions naturelles, en un mot, s'il ne rétabliſſoit l'ordre dans la nature du corps humain : la conſéquence en eſt le retour de l'appétit.

De la nature du lait, Monſieur, paſſons à ſon uſage. La diéte blanche, c'eſt-à-dire, le lait pour toute nourriture, a été pratiquée de tous les tems, parce qu'il eſt en même tems, aliment & médicament, ſur tout dans les maladies chroniques. Perſonne n'ignore les bienfaits de cette nourriture, dans le cas de la Goutte. Le lait ſeul a guéri des gens noués, & entierement perclus ; mais il faut une conſtance à toute épreuve, & que rien n'interrompe ce régime. La délivrance des maux dont on eſt tourmenté, en eſt toujours le prix.

Heureux le malade qui ſçait raiſonnablement ſacrifier ſes goûts & ſes

caprices à l'uſage du lait! Mais combien de ſenſuels cédent à leurs foibleſſes? L'un pour ne pas s'aſſujettir à une vie ſi triſte, accuſe ſon eſtomac de ne pouvoir pas digérer le lait, d'avoir éprouvé de ſa part, des vomiſſemens, des aigreurs, des cours-de-ventre, des coliques inſupportables; l'autre ne peut ſe déterminer à ne vivre que d'un ſeul aliment, qu'il trouve inſuffiſant aux beſoins de ſon eſtomac, un repas de deux minutes lui paroît ridicule. Qui ne voit qu'en tout cela la ſenſualité, l'intempérance, le plaiſir, dominent ſur la raiſon? Mais qu'en réſulte-t-il? Les douleurs de la Goutte reprennent, les attaques même deviennent plus violentes, & ſi dangereuſes, qu'on regrette, mais inutilement, & trop tard, l'infidélité qu'on a fait à un régime ſi bienfaiſant.

Par quelle fatalité, Monſieur, l'homme eſt-il auſſi inconſéquent? Son plus précieux intérêt, je veux dire celui de ſa ſanté & de ſa conſervation, ne devroit-il pas l'emporter ſur celui de ſes plaiſirs, dont la jouiſſance, toujours courte, eſt le plus fréquemment ſuſ-

pecte à sa raison? Celle-ci lui demande de consulter ses vrais besoins, & de leur donner ce que la nature produit en leur faveur, avec tant de profusion; mais il ferme l'oreille à sa voix, les sens ont la préférence, il aime mieux les servir, en s'exposant à tomber dans un état où il ne sera capable de rien, à mourir même, que de les mortifier, pour se conserver la possession de ses avantages. J'ai été si souvent témoin de la même conduite de plusieurs malades, que je n'ai pû, Monsieur, me refuser ici cette réflexion, que je leur ai faite autant de fois, qu ils m'en ont donné l'occasion.

Je reviens au lait. Je ne disconviens pas qu'il n'y ait des personnes à qui un premier essai de cet aliment, plusieurs même, n'aye causé des maux d'estomac, des vomissemens, cours-de-ventre, & autres accidens. D'autres personnes ont un dégoût pour le lait, une répugnance invincible : il faut, avec ces malades, en agir avec précaution, sans quoi on les expose à de grands inconvéniens, parce qu'en effet, on ne passe pas subitement de

sa nourriture ordinaire à celle du lait, sans étonner l'estomac ; il faut y aller par petites doses, les augmenter petit à petit, & par gradation ; l'estomac s'y habitue enfin, & le reçoit favorablement. Cette conduite, Monsieur, m'a toujours réussi ; j'ai toujours vû le lait ptendre l'empire, devenir analogue à l'estomac, qui ne le refusoit auparavant, que parce qu'il étoit glaireux & rempli de crudités, & trouver le moyen, par sa propre force, de se délivrer du fardeau des humeurs, qui faisoient le sujet des desordres & des infirmités. Il est plus difficile de combattre les dégoûts & les répugnances prétendues insurmontables ; tout le monde sçait qu'elles n'existent que dans la volonté : car à l'égard de celles qui paroissoient venir de la nature, aucune n'a tenu contre la persévérance & la ferme résolution de guérir.

Je ne crains pas de vous dire, Monsieur, que de tout ce dont l'homme fait usage pour le nourrir ou le secourir, rien ne mérite une plus entiere confiance que le lait ; ainsi que la mer, il ne souffre aucun corps étranger ou

impur, & comme elle, il les rejette. Il eſt en même tems purgatif & abſorbant; s'il trouve de la réſiſtance de la part des humeurs, & qu'elles ſoient dans l'eſtomac, il prend le titre de vomitif, & en fait les fonctions, juſqu'à ce viſcere ſoit pur & net; ſi elles ſont cantonnées dans les inteſtins, il agit à titre de purgatif, il évacue tout ce qui lui réſiſte, devient abſorbant, & comme anodin, rétablit les déſordres, & répare les forces digeſtives. Seul en poſſeſſion de toutes les parties du corps, rien ne s'oppoſe à ſes bienfaits; l'eſtomac, qui le digere facilement, l'envoie dans les inteſtins, comme chile parfait; là il eſt reçu par les veines lactées, pour être porté dans la maſſe générale, pour être diſtribué; il épure le ſang, des humeurs qui font la cauſe des maladies; il opere des ſécrétions exactes & ſalutaires, & rétablit le reſſort des ſolides, en donnant par-tout un cours libre aux fluides. C'eſt de cette juſte proportion, que réſulte le rétabliſſement & la force de la ſanté. Mais, je le répéte, il faut de la perſévérance & de la fidélité; car ſi

un

un homme, qui a fait du lait ſon unique nourriture, pendant dix ou douze ans, céde après ce tems, aux circonſtances, qui cherchent à ſéduire ſes paſſions, & ſe laiſſe entraîner à des ſituations faites pour troubler en lui la nature, ce trouble jette un déſordre infini dans toute l'œconomie animale. Il ne ſe fait pas d'abord ſentir par-tout, mais il ſe fixe en particulier dans l'eſtomac, il détruit les forces digeſtives, & devient infidelle à ſon tour; le mal ne tarde pas à ſe manifeſter, les humeurs ſe forment en abondance, la cauſe qui étoit détruite, ſe régénere, la Goutte reprend, & c'eſt avec tant de violence, que les horreurs de la mort en ſont les compagnes. Je n'ai que trop de ces fatales expériences. Ces retours dangereux, & preſque toujours incurables, n'arriveroient point, ſi l'on conſidéroit que l'eſtomac, accoutumé à un aliment doux & facile, & à une quantité preſque toujours égale, ne peut plus, ſans un travail extrême, accepter la charge de digérer une infinité d'autres alimens, lourds, & de différente nature, dont il a en-

tierement perdu l'habitude. C'eſt pour lui un nouvel apprentiſſage, qui paſſe ſes forces ; il digere mal, le chile eſt mauvais, les ſécrétions ne vont plus, & le déſordre en eſt pire, qu'il n'a jamais été.

Que les hommes groſſiers ſont heureux, au moins en ce que je remarque ici ! Exempts de tous ces caprices du goût, de ces ſenſualités, de ces mouvemens de l'ame, ſans doute parce qu'ils en ignorent les plaiſirs, ils ſont gros, gras, robuſtes, leſtes, & vivent long-tems, parce qu'ils ne mangent que pour vivre, & qu'ils ne demandent pour alimens, que ceux que la ſimple nature leur a préparé dans les lieux qu'ils habitent. Nos Pâtres des Pyrennées me juſtifieront; ils courent pendant ſix mois, ces montagnes, où ils menent paître leurs beſtiaux ; ils ne vivent, ainſi que les Peuples qui y demeurent, que du lait que les troupeaux leur fourniſſent ; ils ne connoiſſent ni infirmités, ni maladies. Cet exemple nous prouve que toute perſonne peut aiſément ne vivre que de lait, & conſerver en même

tems, toutes les forces que peuvent lui demander ſes exercices, ſe préſerver même des maladies chroniques, & particulierement de la Goutte.

Puiſqu'il eſt vrai, Monſieur, que l'on peut borner ſes alimens à l'uſage du lait, & vivre de ce qu'on appelle Diéte blanche, pourquoi lui ſuppoſer de l'inſuffiſance? Je ſçais qu'il y a des capacités d'eſtomac plus étendues que d'autres; auſſi la diéte blanche admet-elle d'autres alimens blancs, dont on peut faire uſage dans le lait, comme la mie de pain, le ris, l'orge, le gruau d'avoine. Je conſeille cependant la préférence à ce dernier, comme moins glaireux. A l'égard des viandes blanches, que l'on ſe permet, ſoit en volaille, ſoit en poiſſon, je les proſcris, ſans pitié, pour ceux qui ont eu des attaques de Goutte. Je ſuis un peu moins ſévere pour ceux qui ſont à ce régime, parce qu'ils la craignent, ſur quelques légeres douleurs qui les ont menacés. En tout, on fait très-bien de ſe les défendre; ce ſont des viandes, où le germe goutteux réſide toujours. Il n'eſt pas inutile d'obſerver,

que le lait que l'on mange, doit avoir un dégré de chaleur égal à celui du ſang. Il fera beaucoup plus de bien de cette façon, & on peut aiſément trouver ce dégré, par le moyen du bain-marie: quand il a bouilli, & qu'on le prend trop chaud, il devient aſtringent, & reſſerre, ayant, en quelque façon, changé de nature.

On fait ſouvent au lait une mauvaiſe difficulté, on l'accuſe d'être viſqueux, & de produire des phlegmes. On induit de là, que c'eſt un mauvais aliment. Je ne ſçai d'où peut provenir cette accuſation injurieuſe, qui n'eſt qu'une pure chicanne. Il faut ne pas ſçavoir quelles ſont les ſubſtances du lait, & quelles ſont celles des corps viſqueux & phoblematiques. Je vous en rendrois compte dans cette Lettre, ſi le détail n'en étoit trop long, & qu'il fût utile au ſujet que nous traitons. Je dirai ſeulement en paſſant, que l'on n'auroit jamais eu occaſion de faire ce procès au lait, ſi par attention ſur ſoi-même, & par bonne conduite, on n'avoit jamais détourné ou empêché cette tranſpiration inſen-

ſible & ſalutaire, dont nous avons parlé précédemment. A l'égard du lait, je dis, & j'aurois pû le faire plus haut, qu'il eſt incapable de produire de la viſcoſité dans le ſang, par la raiſon, que cet aliment eſt le plus facile de tous, à digerer, après avoir fourni au corps ce qu'il a de parties ſuperflues. Le lait n'eſt autre choſe, qu'une eau liée par des parties ſans nombre de ſubſtances animales & végétales, par des matieres remplies d'huile & de ſel. Elles peuvent, à la vérité, ſe ſéparer de l'eau, & c'eſt avec elles que l'on fait le beurre & le fromage. Que l'on prenne bien l'idée de toute cette petite Phyſique, il reſte pour conſtant, que la ſubſtance du lait, qui domine le plus, & qui eſt en plus grande quantité, eſt l'eau, qui bien loin d'épaiſſir les fluides, eſt bien plutôt capable de les délier.

L'uſage du lait, que je recommande ſi expreſſément dans les attaques de la Goutte, Monſieur, ſemble ſujet à bien des objections, comme nous avons dit; il en faut lever les principales.

L'intempérance, plus que toute

autre chose, prêche contre cet usage, & l'on vient difficilement à bout d'engager des gens qui aiment la bonne chere, à se réduire à ce seul aliment. Les uns prétextent un dégoût invincible; d'autres une foiblesse d'estomac, qui ne peut digerer le lait; d'autres, que le lait ne passant point, ils sont plus tourmentés que soulagés de ce régime, & sous différens prétextes, ils rejettent un secours, dont l'expérience la plus suivie, a constaté l'efficacité. Mais je puis, en peu de mots, leur ôter ces ressources, que l'intempérance seule leur fournit, en entretenant & en augmentant même le desordre dans leurs humeurs.

Il ne faut pour cela, Monsieur, que préparer l'estomac par des amers, qui le disposent à recevoir cet aliment, qui en facilitent l'heureuse distribution, qui assurent de constantes & de sûres opérations pour la santé. A cet effet, plusieurs jours avant le lait, on prendra des bouillons amers, ou des apozêmes même, qu'on pourra couper avec le lait; méthode qui disposera l'estomac à se familiariser

avec ce ſalutaire aliment.

Mais pour ne point compliquer les choſes, & les rendre plus frappantes, j'en appelle à l'expérience, qui m'a conſtamment démontré que les amers rendent l'uſage du lait, auſſi sûr que favorable.

Dans toutes les claſſes des amers, ja n'en trouve point qui puiſſent être comparés au quinquina, pour l'uſage que j'indique ; & voilà le motif de la préférence que je lui donne ſur tous les autres. J'en fais prendre de trois à quatre priſes en un jour, à la doſe d'un demi-gros à un gros, détrempé dans un peu d'eau, ou en bol, & je fais prendre le lait par-deſſus.

Le quinquina fait cheminer le lait par-tout ſans obſtacle ; & après lui avoir donné des facultés pour la digeſtion, je ne balance pas d'en donner un gros à chaque priſe. C'eſt par l'expérience la plus ſuivie, que je ſuis en état d'atteſter que le lait & le quinquina ſympatiſent merveilleuſement enſemble ; même dans le cas de fiévre, & en tout genre de maladies, où le lait peut avoir lieu ; même dans l'hé-

mophthifie, qui eſt une maladie du poulmon, diſtinguée par une hémorragie, ou crachement de ſang.

Je ne balance jamais dans cette maladie, également cruelle & dangereuſe, de preſcrire à ceux qui en ſont affectés, l'uſage du lait & le quinquina, & je ne l'ai jamais fait qu'efficacement; auſſi j'exhorte les goutteux, & tous ceux qui ſont dans le cas, d'avoir recours au lait, de l'unir avec ſon fidele ami le quinquina, & ce n'eſt que par leur union, qu'on peut aſſurer l'efficacité du lait, & ſon triomphe, dans toutes les maladies dans leſquelles on en doit, ou l'on en peut preſcrire l'uſage.

Quiconque connoîtra le prix de la ſanté, & celui d'être affranchi de la tirannie de la douleur, doit ſe croire heureux de pouvoir ſe délivrer ou ſe guérir de ſes atteintes, par des moyens auſſi ſimples & auſſi faciles que ceux que je preſcris. Ce régime heureux écarte du ſang, par des ſécrétions ſalutaires, les humeurs gluantes, qui occaſionnoient les maladies dont on étoit affligé. Il les détruit, en leur don-

nant un cours libre & égal, & triomphe de la douleur. Les exemples de ceux qui persévérent constamment dans son usage, attestent de la maniere la plus convaincante, ce que j'avance à cet égard.

L'on ne doit pas douter que dans tous les cas où l'on emploie le régime du lait, pour la guérison de telle ou telle maladie, telle qu'elle soit, il y a une cause de fiévre, soit périodique, ou lente, le quinquina la détruit, & par son moyen, le lait devient efficace, & sans ce secours, le lait abandonne, & se répart, & toujours inutilement.

Mais, Monsieur, ne disons-nous rien du miel? Je le regarde comme le lait des abeilles. Elles nous offrent, dans ce fluide, le suc des fleurs, comme les vaches nous donnent le suc des plantes. Aussi je pense que dans le régime du lait, un Goutteux fera très-bien de faire usage du miel, en faisant ce que l'on appelle des tartines, c'est-à-dire, en en mettant une couche sur du pain. Le Goutteux, qui n'est pas au régime du lait, peut éga-

lement en faire uſage à ſes repas, & je la conſeille volontiers, à ſon deſſert. Je dois d'autant moins taire les bons effets dont il eſt capable, que j'en ai été témoin dans une infinité d'occaſions. Il a des parties huileuſes, ſalines & acides, qui, mêlées dans le ſang, contribuent ſans ceſſe à l'exactitude des ſécrétions. Il provoque même les évacuations, & cauſe une tranſpiration inſenſible, toujours favorable, dans quelques cas que l'on puiſſe être. Si ſon éloge n'étoit pas fait dans tous les livres, j'avoue que j'aurois eu un plaiſir infini à l'entreprendre ici: je n'ai jamais occaſion d'en parler, que je n'admire dans ce bienfait, dont nous jouiſſons, une ſageſſe, une économie, un ordre plus que merveilleux, & qui nous annonce l'Etre ſuprême & tout puiſſant.

Ses merveilles ne paroiſſent pas moins dans les moyens qui nous procurent le lait, & ſes bontés, dans l'uſage que nous en faiſons; car, & je finirai par cette obſervation, le lait guérit non ſeulement la Goutte, mais une infinité d'autres maladies; il eſt,

comme vous le ſçavez, le baume & le réparateur de toutes les maladies de poitrine. Mais un de ſes effets, qui peut-être ne vous eſt pas connu, c'eſt qu'il a guéri pluſieurs fois des épileptiques, & qu'il eſt très-bon pour ceux qui ſont ſujets à des mouvemens convulſifs, ou qui ont des foibleſſes de nerfs. Je puis aſſurer que, dans des commencemens de campagne, dans des cantonnemens, éloigné des hôpitaux, j'ai traité des pleureſies, des fluxions de poitrine, en nombre, avec du lait, qui tenoit lieu de bouillon & de ptiſane; aux uns quelques ſaignées, à d'autres quelques grains de kermès & de la manne; j'ai terminé heureuſement ces fatales maladies.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XII. LETTRE.

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous entretenir dans ma derniere Lettre, d'un régime, qui eſt borné à l'uſage d'un ſeul aliment, c'eſt-à-dire, la diéte blanche, régime ſouverain, & toujours efficace, pour ceux qui l'obſervent avec ſageſſe & précaution. Il en eſt un autre moins particulier, qui admet des alimens de pluſieurs eſpéces, mais qui eſt reſtreint à l'eſpéce générale des végétaux. C'eſt de celui-là, dont j'aurai l'honneur de vous parler aujourd'hui; il n'eſt pas moins propre à rendre & à conſerver la ſanté aux Goutteux; & ce ſont les différentes ſituations où ſe trouvent les malades, qui me déterminent, ou pour l'un ou pour l'autre. Dans tous les cas, Monſieur, je vous dirai, lequel des deux qui ait été choiſi, il n'y faut jamais perdre de vûe deux point eſſentiels; l'un eſt la tranquillité

de l'ame, & l'équilibre des paſſions ; l'autre, l'exercice, & la modération en tout. Cette conduite, bien obſervée par le malade, rien ne s'oppoſe de la part de la nature, aux qualités ſpécifiques des végétaux, dont l'objet eſt de corriger le vice des fluides, d'où émane la Goutte. Mais cette conduite, me dite-vous, Monſieur, eſt-elle bien poſſible ? Il faudroit, pour l'obſerver avec égalité, que les hommes fuſſent nés avec des caracteres égaux. Je réponds à cela, que la raiſon eſt poſſible à tous les hommes, & que ſes effets, s'ils le vouloient bien, mettroient dans l'ame cet équilibre précieux dont je parle. C'eſt un travail difficile, je l'avoue, pour les grands & pour les riches, auſſi ils ne l'entreprennent jamais ; l'ambition & la molleſſe les aveuglent ſur le prix de la ſanté, vrai ſiége du bonheur. Il réuſſit ſouvent aux hommes, de qui une fortune médiocre & des talens exigent de l'action ; & il ſe trouve tout fait pour ces hommes, que l'on appelle groſſiers, mais qui cependant ſont le véritable nerf des Etats. Enfin tout le

monde convient, que la ſanté eſt le premier des biens ; & perſonne ne la cherche, du moins d'une maniere ſuivie & conſéquente.

J'ai cependant, Monſieur, quelques exemples contraires à vous citer ; car il ſe rencontre toujours quelques hommes plus ſages & plus ſenſés que les autres. C'eſt dans le régime qu'ils ont obſervé, que vous verrez, bien mieux que ſi je le traçois ici moi-même, celui que doit adopter un homme que la Goutte aſſiége : les exemples ſont d'ailleurs, comme expérience acquiſe, les meilleurs genres de preuves, que l'on puiſſe donner ſur les principes de théorie & d'opinion.

Je dis, Monſieur, que la vie frugale, & le régime, procurent à l'homme une vie longue, qu'elle le délivre des infirmités qu'il a, & le met à l'abri de celles qu'il pourroit avoir. Un de mes parens, Eccléſiaſtique, a vécu juſqu'à l'âge de cent cinq ans, ſans aucune infirmité, pour avoir vécu toute ſa vie frugalement, & n'a jamais fait d'autre uſage, pour ſa boiſſon, que du vin pur, mais moderé-

ment. L'étude & la prédication faisoient toute son application, la promenade étoit son exercice, & il a toujours mené une vie égale ; aussi n'a-t-il jamais été malade pendant cette longue vie.

Voici un autre exemple des effets salutaires de l'exercice & du régime, en faveur des Goutteux : celui-ci est bien autentique ; je l'ai tiré de la vie de Don Cornaro, Gentilhomme Vénitien.

Don Cornaro, livré de bonne heure à sa volonté, chercha les plaisirs de son âge, & s'abandonna à tous les excès que les passions occasionnent. Son corps ne tarda pas à se ressentir des suites de cette vie ; la Goutte l'attaqua, d'autres infirmités l'accablerent : il fut bientôt réduit aux cris & aux douleurs. Les remédes de toutes les espéces furent employés ; mais n'en recevant aucun soulagement, & rebuté de ne tenir à la vie que par les tourmens, les veilles & la langueur, & effrayé d'être à lui-même le spectacle terrible de la mort, qui en effet le menaçoit, il réfléchit sur la vie qu'il

avoit menée jusques-là, & employa avec fermeté, les secours que la raison & la sagesse lui offrirent. Tous les excès, dès ce moment là, furent condamnés; la table, qui sur tout en étoit l'un des plus considérables, fut réformée; il diminua tous les jours, par dégrés, la quantité de ses alimens, & se réduisit à la quantité de quatorze onces pesant par jour, tant solide que fluide; il joignit à ce régime un exercice journalier, & se fit de cette conduite, une régle, que rien ne put interrompre. Don Cornaro fut bientôt délivré de ses douleurs; les facultés de l'exercice, lui furent entierement rendus, & il en jouit jusqu'à l'âge de cent cinq ans. Son corps étoit sain; mais ne renfermant plus d'humide radical, il mourut. Il n'avoit eu aucun mal, depuis le commencement de son régime, jusqu'à sa mort, sans une chûte qu'il fit dans son carrosse, qui le renversa, à un rendez-vous de chasse, & où il se cassa le bras; mais il en fut parfaitement guéri, & n'en sentit aucune suite,

Que les Goutteux prennent courage, Monsieur,

Monſieur, j'ai leur guériſon à leur annoncer par bien d'autres exemples, s'il veulent y avoir confiance, & embraſſer le même genre de vie.

M. Sleigh, Anglois (j'ai pris cet exemple dans l'Ouvrage de M. Lobb) étoit ſi cruellement tourmenté de la Goutte, qu'il voyoit le moment où il ne ſeroit plus en état de rien faire: pour le prévenir, il ſongea bien ſérieuſement à chercher & employer les remédes les plus efficaces; il abandonna totalement l'uſage de la viande, pour ne vivre que de végétaux. Au bout de deux ou trois ans de ce régime, il ſe trouva ſi maigre, que ſes amis lui conſeillerent, quoiqu'il ne ſentît déja plus ſa Goutte, de reprendre ſon ancienne façon de vivre; il avoit même preſque entierement perdu le ſommeil, & ſon état reſſembloit à celui de pluſieurs perſonnes, que ces mêmes amis lui diſoient avoir été les victimes de pareil régime, & que ſi ſa Goutte lui reprenoit, elle lui monteroit à la tête. M. Sleigh, qui éprouvoit de mois en mois, malgré ſa maigreur, que ſon régime lui faiſoit du bien, y

insista avec courage. Les alimens, dont il usoit, étoient toutes sortes de végétaux indifféremment, des carottes de jardin, des raves, des chous ordinaires, des chous de Savoie, & des chous Brocolis, des panets, de différentes sortes de patisseries de pommes, préparées de toutes les manieres que son cuisinier pouvoit trouver & imaginer pour les diversifier. Sa guérison arrivoit insensiblement, & une tumeur goutteuse, de la grosseur d'un œuf de pigeon, qui s'étoit formée au coude du bras gauche, étoit entierement dissipée, quand un jour il lui prit un transport au cerveau, qui dura trente heures, accompagné d'envie de vomir. Il l'attribua au peu de solidité de la nourriture qu'il prenoit. Cette idée le détermina à manger du laitage, sans cesser de manger des végétaux, & parvint, au moyen de cette méthode, de se guérir entierement de sa Goutte. Sa boisson ordinaire étoit une décoction d'orge mondé, perlé, avec du lait. S'il eût fait usage d'un peu de vin, il s'en feroit encore mieux trouvé; il ne fût pas tombé dans cette

maigreur extraordinaire, qui allarmoit ſes amis. Mais continuons l'hiſtoire de ce Goutteux. La maxime de Boerhaave, qui permet, au bout d'un an de gûériſon, de reprendre l'ancienne façon de vivre, pourvû cependant qu'on ne faſſe aucun excès, ſéduiſit M. Sleigh : il reprit, non ſes anciens alimens, car il continua toujours les végétaux ; mais il y mêla l'uſage de pluſieurs viandes blanches, comme le veau, la volaille, & le poiſſon. Il fut la dupe de ſa confiance ; la Goutte le reprit, & le livra de nouveau aux plus grandes douleurs. Vous jugez, Monſieur, qu'il les proſcrivit pour jamais : il reprit en entier, les végétaux, fit de l'exercice, & ſur tout monta beaucoup à cheval ; c'eſt à ce régime, qu'il doit ſon parfait rétabliſſement. Mais je ne vous aurois pas fait un détail auſſi long, ſans objet ; celui que j'ai eu, a été de vous faire remarquer deux points eſſentiels de ma doctrine ſur la Goutte ; l'un eſt la vertu diſſolvante des végétaux, ſur les ſels alkalins, qui dominent dans le ſang ; ſur les humeurs même, qui ont

fait un dépôt ; l'autre, l'exiſtence réelle de ces parties alkalines dans le réſidu des viandes, que l'on ne peut pas dire ne pas être le germe de la Goutte. Oui, Monſieur, les végétaux, & je n'aurai qu'un cri pour eux, beaucoup de pommes ſur tout, crues, cuites, ou en boiſſon, malgré les contradicteurs que je puis avoir, je n'en ſuis pas moins aſſuré de venir à bout de la Goutte la plus tenace. Il faut avoir de la perſévérance ; vous en voyez l'exemple, qui ne ſera pas le ſeul.

Voici une ſeconde merveille des végétaux & du laitage ; c'eſt encore M. Lobb qui me la fournit, d'après un Goutteux lui-même, qui lui rend compte de ſa maladie & de ſa guériſon. M. Denham (c'eſt ſon nom) a été tourmenté de la Goutte pendant dix-ſept ans, pendant leſquels il n'avoit pas ceſſé de vivre à la vie ordinaire, c'eſt-à-dire, de manger de la viande, de boire du vin, du cidre & de la bierre. Les ſept dernieres années ont été plus fatigantes que les dix premieres, en ce que les ſouffrances étoient plus grandes, & qu'elles redoubloient

chaque fois qu'il alloit à l'air. Lassé enfin de ses douleurs & de sa captivité, il eut recours au laitage & aux végétaux, dont il se nourrit pendant cinq ans. M. Denham se croyant délivré de ses maux, crut au bout de ce terme, qu'il pouvoit sans danger reprendre l'usage des viandes & de la vie commune. Il le fit en effet, mais il ne tarda pas à s'en repentir. La Goutte le reprit avec une telle violence, qu'il en fut perclus. Il ne fallut pas de grandes réflexions, pour lui faire voir que l'infidélité qu'il avoit fait au laitage & aux végétaux, en faveur de la viande, étoit la cause du retour de son mal. Il reprit l'un & l'autre, & le continue encore vraisemblablement, avec la plus ferme résolution de ne les plus abandonner. J'ajoûte qu'il joignit à son régime, l'exercice du cheval.

Des deux exemples précédens, ne concluez-vous point contre moi, Monsieur, que les Goutteux, qui les fournissent, n'ont point bû de vin dans leur régime? que j'ai eu tort d'avancer ailleurs, que cette liqueur étoit

capable de fondre les humeurs goutteuſes ? Pour répondre à cette obſervation, je dirai, qu'il eſt vrai que ces malades n'ont point compris le vin dans leur régime, mais que ce fait eſt indifférent ; parce que je ne ſoutiens pas qu'on ne puiſſe pas guérir ſans du vin : je dirai plus eſſentiellement encore, qu'avant d'avoir la Goutte, ils n'en buvoient point non plus ; ce qui prouve qu'on peut très-bien avoir la Goutte, ſans que le vin y ait aucune part, & ma conſéquence ſera toujours la même, contre l'uſage du régne animal. Voyons, s'il vous plaît, un troiſiéme exemple, il eſt du même Auteur : le récit de celui-ci exige un peu de détail ; c'eſt le malade lui-même qui parle.

Je m'étois toujours parfaitement bien porté, jusqu'en 1717, que je ſentis une légere attaque de Goutte à la jointure du pouce du pied ; je pris cela d'abord pour un ſpaſme de cette partie, comme font, je crois, tous ceux qui ont la Goutte pour la premiere fois. J'eus enſuite quelques attaques paſſageres, ſans me perſuader

que ce fût la Goutte, parce que mes pere & mere ne l'ont jamais eue, & que je crus d'ailleurs, que ce qui causoit cette maladie, étoit de trop boire; excès dans lequel je n'ai jamais donné. Elle me revint ensuite, avec les mêmes douleurs vives & aiguës, & ses attaques se multiplierent par trois fois l'année. Ma nourriture, pendant la violence du mal, étoit du hachis, du poisson, & du gruau d'orge. Par complaisance, je buvois quelquefois, mais avec beaucoup d'eau, un peu de vin de montagne. Les idées que j'avois sur le vin, à l'égard de cette maladie, me donnerent de la crainte; mais quand je me sentois la Goutte dans l'estomac, je me permettois quelque liqueur spiritueuse. Dans la suite, la Goutte me gagna les autres parties du pied; elle me prenoit toujours dans le froid, l'été étoit mon meilleur tems. Quand je pouvois me baigner dans la Tamise, ou dans des bains d'étuve, & monter à cheval, j'échappois aux attaques pour l'hiver suivant. J'ai fait usage de différens topiques, de cataplasmes & d'onguent; mais en ayant

reconnu l'abus, je les ai laiſſés. Je conſervai l'uſage de la flanelle chaude, pour me faire ſuer ; celui d'une camiſole de pareille étoffe, & j'avois toujours deux paires de bas ; j'éprouvois ſouvent que, ſans ces précautions, il m'arrivoit des douleurs de Goutte ; & quand je les avois priſes, mes attaques ſe diſſipoient : je devois ce ſoulagement à la tranſpiration, qu'elles me procuroient. Quand je n'avois pas la Goutte, comme en été, je buvois tous les ſoirs, une pinte d'eau ; elle me faiſoit beaucoup ſuer, ſur tout après avoir bien ſoupé ; des frictions tous les matins, ſur les pieds, avec une ſerviette, me faiſoient un bien infini. Je coulai, ainſi qu'on vient de le voir, vingt ans de ſouffrance. En 1737, je commençai à vivre de végétaux. Je combattois, preſque toujours avec ſuccès, les aſſoupiſſemens qui me prenoient après dîner ; mais quand la Goutte approchoit, je n'en étois plus le maître. De chacune des quatre dernieres années qui avoient précédé, j'en avois paſſé ſix mois au lit, tant les attaques étoient devenues fréquentes
&

& longues. Il me vint, au mois de Juin 1737, des hémorrhoïdes aveugles, que j'étois résolu de faire ouvrir; mais afin de me purifier le sang, avant l'opération, je jugeai nécessaire de me sévrer de viande & de boisson, & de ne plus boire que de l'eau. Après avoir vécu quinze jours, uniquement de lait, de pain, de tourtes de fruits, de racines, de grains, & autres végétaux, je me sentis un peu affoibli; mais je revins peu après, & mes hémorrhoïdes se dissiperent insensiblement, au bout de trois semaines. Content de ce régime, j'en augurai favorablement pour ma Goutte; je le continuai. J'en devins plus fort, mais plus maigre; & jusqu'en 1738, je n'ai eu qu'une courte attaque de Goutte, dont les douleurs furent très-supportables. Deux attaques de paralisie, que j'eus au mois de Mai de la même année, m'obligerent à laisser là mes végétaux, & à embrasser un régime nouveau, qui pût me rétablir. A dîner, je mangeai de tout ce qui se sert, excepté de mets où dominent le sel & le vinaigre; je bois également du vin, de la bierre, & de

l'eau ; je mange à ſouper du lait, du pain, des raiſins paſſés, ou des pruneaux : il m'arrive à peine une fois en quinze jours, de manger de la viande ou du poiſſon. Je n'ai eu cette année qu'une ſeule attaque de Goutte très-légere ; de ſorte que je puis aſſurer m'être bien trouvé de m'être reſtreint à ne vivre que de végétaux, & je conſerve l'habitude des camiſoles de flanelle.

Sans doute, Monſieur, que la longueur de ce récit vous a ennuyé ; mais elle étoit abſolument néceſſaire à mon plan, qui eſt, en mettant ſous vos yeux les différentes attaques de Goutte, les effets variés qu'elle produit, les accidens divers qui en dépendent, vous faire voir en même tems, les merveilleuſes conſéquences du régime des végétaux, & celles des autres ſoins, que doit avoir un Goutteux, qui veut être délivré de ſes maux. Par exemple, Monſieur, nous trouvons des tableaux par-tout. Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire précédemment, des choſes avantageuſes à cette maladie, eſt juſtifié dans tout ce qui eſt arrivé

aux malades, dont je viens de vous parler; les bains lui ont fait un bien infini; les ſueurs, les frictions, par leſquelles il ſe les procuroit, l'ont ſoulagé; ſouvent les flanelles, & le ſoin de ſe tenir chaudement, ſur tout dans les tems froids, où la Goutte renouvelloit toujours ſes attaques; l'uſage d'un peu de vin, & d'autres liqueurs ſpiritueuſes, celui du lait, l'inutilité, & l'abus des topiques; enfin, Monſieur, la conduite toujours bien conſtatée, que les cauſes de la Goutte ſont dans les viandes. Il me reſteroit peu de choſe à vous dire, pour compléter les preuves que je me ſuis engagé à vous donner, ſi je ne voulois vous faire part d'un quatriéme exemple, après lequel, je me flatte qu'il n'y aura plus moyen de conteſter aucun de mes principes.

Un Capitaine des Gardes du Roi d'Angleterre, étoit un des martyrs de la Goutte. Il ſe ſentit d'abord attaqué au pouce du pied droit; quelques années après, elle lui vint à l'eſtomac, où elle lui cauſa des douleurs aiguës, pendant environ quatre ans, il étoit

dévoré d'une faim insatiable, qu'il appaisoit, en mangeant souvent, & sur tout beaucoup de viande de toutes les espéces, qui ne l'empêcherent pas cependant de devenir foible, pâle & maigre. Un Médecin distingué présidoit sur sa conduite; il le traita par les saignées, des vomitifs, des purgations, des remédes aromatiques, qui ne firent que l'échauffer; il eut recours, encore inutilement, à différentes eaux, soit en boisson, soit en bains; il fit, par ordre de la Faculté, un voyage en Italie, dont on lui avoit conseillé l'air, comme le plus propre à lui faire du bien; il n'en reçut d'autre avantage, que celui d'avoir découvert que les alimens maigres qu'il y avoit mangé plus fréquemment que d'autres, à cause des jours de jeûne & d'abstinence, lui étoient plus salutaires que les alimens gras. Il revint à Londres, & essaya enfin de faire des végétaux, sa nourriture ordinaire; il refusa même, en leur faveur, un voyage qu'on vouloit lui faire faire aux eaux d'Aix-la-Chapelle. Il ne fit ce changement d'alimens, que peu à

peu, c'est-à-dire, en diminuant de jour à autre la quantité. A déjeuner, il mangeoit du beurre avec du pain, que quelquefois il faisoit rôtir; d'autres fois il mangeoit du gâteau, fait avec de la graine de fenouil, du caffé au lait, du thé au lait, du chocolat, de la farine de dattes, avec du lait, du riz au lait, de la soupe au lait, ou d'une décoction d'orge, ou du biscuit de mer, avec de l'eau & du sucre, ou du lait simplement avec du sucre. A dîner, il mangeoit de différentes farces, jamais douces, des tourtes de poisson, des choux rouges & ordinaires, des civettes, des raves, des carottes, des panais, des épinars, des asperges, des pois, des féves, ou des haricots, assaisonnés avec le beurre & le sel, des salades d'herbes crues, de la laitue de toute espéce, toutes sortes de fruits, selon la saison, beaucoup de pommes entr'autres, des melons & des concombres, quand ils étoient bien murs, peu de poires, parce qu'il avoit éprouvé plusieurs fois qu'elles lui jettoient du froid dans l'estomac. Tel a été, Monsieur, le régime de ce Mili-

taire, pendant plus de quinze ans, au bout desquels, M. Lobb nous apprend que sa guérison étoit si parfaite & si constante, qu'il ne ressent ni douleur ni vertige de cette maladie; qu'il fait, avec la plus grande liberté, & toutes ses forces, des promenades à pied très-considérables, & d'autres exercices réglés, qu'enfin il jouit de la meilleure santé.

Les souffrances forcent les réflexions, & les réflexions déterminent les résolutions. Le Capitaine, dont je vous ai parlé, en a senti la nécessité; il s'y est livré, & en a reçu tout le fruit. Cet exemple, plus frappant encore que les trois précédens, n'entraîne-t-il pas invinciblement à se persuader, que les substances végétales ne peuvent souffrir dans le sang aucun des vices qui donnent des maladies chroniques, & qu'elles triomphent de la Goutte. Il faut bien, Monsieur, que l'on ait reconnu de tous les tems, que les végétaux avoient des qualités propres à réparer les dommages que pouvoient causer les substances animales, puisque les usages sont de servir à tous

les repas, les fruits que donne la saison. Mais nous ne sommes pas assez sobres, pour en retirer cet avantage; notre appétit se rassasie d'abord sur les premiers mets qui sont servis, ou sur ceux que l'on attend, & pour lesquels on se ménage; on l'épuise sur le reste des mets délicats, ou sur le service de l'entre-mets, il n'en reste plus pour manger ces fruits acides & salutaires, qui diviseroient dans l'estomac, les substances animales, & faciliteroient les digestions; celui-ci s'en acquitte avec trop de peine, & a trop d'avantage pour que le reste du corps ne soit pas appesanti. On se jette dans un fauteuil, on conversera, ou l'on dort, ou l'on joue; les humeurs se forment & s'assemblent, elles infectent la masse des fluides, vont se déposer dans quelqu'une des parties du corps, & y font des ravages les plus cruels & les plus dangereux.

Ma réflexion, Monsieur, sur l'usage des fruits, & de quelques autres végétaux au dessert, découvre, selon moi, une preuve que les hommes ont de tous les tems, accordé un sacrifice

tacite à leurs propriétés ; une ſeconde réflexion va mettre ce ſuffrage au plus grand jour, le rendre plus autentique, & juſtifier toutes mes conſéquences. Quelle eſt la conduite de l'art de guérir, quand on le conſulte ſur des infirmités, ſur des maladies ? Il examine, il cherche à connoître la cauſe du mal, & ſur le champ il indique l'uſage des végétaux, ſoit en tiſanes, bouillons, remédes, & autres façons, qui en communiquent les vertus au ſang : il n'attend les guériſons auxquelles il travaille, que des qualités ſpécifiques des végétaux qu'il y emploie ; ſes lumieres, ſes expériences, le déterminent ſur le choix, & les ſuccès qui en réſultent, le juſtifient, & aſſurent la confiance des malades. D'où je conclus, que ſi l'homme reconnoît dans les ſubſtances végétales, une vertu curative des maux qui l'attaquent, il doit, à plus forte raiſon, y reconnoître une vertu préſervative de ces maux, & que c'eſt par inconſéquence, qui tient de l'aveuglement, quand il refuſe de ſe nourrir, au moins en partie, de cette eſpece d'alimens.

Il me ſemble, Monſieur, que j'ai eu l'honneur de vous en dire aſſez, pour vous prouver que le régime des végétaux, eſt non ſeulement l'ami de l'homme, mais ſon reſtaurateur le plus puiſſant & le plus sûr; il faut y joindre une conduite réglée, & de la modération en tout. Elle eſt ſuffiſamment indiquée dans les détails de cette Lettre; vous en parler encore, me jetteroit dans des repétitions; je n'y ſuis peut-être déja tombé que trop ſouvent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Verſailles le 30
Mars 1756.



XIII. LETTRE.

MONSIEUR,

LA gloire des végétaux, eſt bien ancienne ; elle a été célébrée de tous les tems, & les bibliothéques des gens de goût, ſont remplies des livres qui leur rendent hommage. Mais ce luſtre a bien degéneré, non ſeulement ils ne ſervent plus d'idoles aux peuples, mais ils n'ont preſque plus de panégiriſtes, ni d'amateurs ; & peut-être que, ſans le Botaniſte, & quelques Philoſophes, admirateurs & curieux des merveilles de la nature, l'agriculture ſeroit la ſeule ſcience où l'on ſçût comment croît une plante. Convenons du moins, que ce qu'on appelle le beau monde, l'ignore preſqu'entierement. Mais ce mépris, cette injuſtice, faite aux végétaux, ont tourné au deſavantage de l'homme ; en les éloignant de lui, il s'eſt privé d'un aliment, qui les combloit de

bienfaits, pour ſe fixer à une nourriture, d'un goût, ſans doute, plus flatteur, mais qui renferme, par ſa propre ſubſtance, & par l'abus qu'on en fait, le principe de preſque toutes les maladies. On a plus fait, Monſieur; on eſt tombé dans l'erreur, à l'égard des végétaux; on les accuſe de jetter des crudités dans l'eſtomac, d'être des cauſes d'acrimonie, de corrompre notre ſang, en un mot, d'apporter des deſordres dans nos corps. Invitons, Monſieur, nos ſemblables à revenir de cette erreur; la ſanté les dédommagera de la perte de leur préjugé; & ſi leur carriere n'eſt pas plus longue, elle ne ſera pas au moins ſi fréquemment altérée par les infirmités.

L'expérience la plus ſuivie, m'a appris que la production végétale, étoit la plus analogue au corps humain, & que bien loin d'être acrimonieuſe, elle eſt diſſolvante, & capable de détruire dans notre ſang, l'acrimonie produite par les ſubſtances animales. La fécondité de la terre, dans cette production, le nombre infini de différens végétaux

nourriciers, qu'elle donne, offre à l'homme un choix libre & facile de ceux qui flattent le plus ſon goût. Les différentes façons de les préparer, ſont encore un moyen de plus qu'il a, pour ſervir le plaiſir qu'il attend de ſon repas. Je ſçai qu'il y a des végétaux plus analogues à nos eſtomacs, que d'autres; c'eſt de ceux-là, dont il faut préférablement faire uſage; leur vertu ſavoneuſe & diſſolvante en eſt alors plus prompte. Il eſt aiſé d'en faire la diſtinction; il n'eſt perſonne qui ne faſſe ſes remarques ſur l'effet des choix dont il fait uſage, ſur tout pour les alimens; on eſt à cet égard ſa propre lumiere.

J'ai toujours obſervé, Monſieur, & vous l'avez pû comme moi, que les Soldats à l'armée, dans les commencemens des campagnes, maigriſſent toujours, parce que les diſſipations qu'ils font, ne ſont point réparées par une nourriture ſuffiſante. Cet inconvénient diſparoît à la maturité des fruits; ils s'en procurent aiſément; leur nourriture augmente, ils deviennent plus vifs, plus forts, & mieux diſpoſés.

Ne ſoyez pas, s'il vous plaît, Monſieur, du nombre de ceu qui croyent que ce ſont les fruits qui occaſionnent tant de maladies, & qui rempliſſent nos hôpitaux de Soldats malades. Erreur: les fruits reçoivent encore ici une accuſation injuſte, & ſans fondement. Dès le mois d'Août, on s'apperçoit de la diminution des jours, de la fraîcheur des nuits, & de celle des ſoirées & matinées; les obligations & les devoirs militaires ne changent jamais; pour cela, on ne s'en habille pas mieux, le froid ſe fait ſentir, on eſt forcé de l'endurer, les pores ſe reſſerrent, la tranſpiration eſt interceptée: voilà les deſordres, les amas d'humeurs: les hôpitaux ſe rempliſſent, & très-ſouvent les cimetieres. Cette obſervation peut ſe faire également pour toutes les maladies, qu'on y éprouve ſouvent dans l'automne: ces fiévres ſi tenaces, que l'on craint avec tant de raiſon, n'ont d'autre cauſe que ce que je viens de dire: on l'impute aux fruits, qui ſont toujours plus innocens que coupables.

Voulez-vous, Monſieur, que je vous donne une preuve de ce que j'ai l'hon-

neur de vous avancer ? Rappellez-vous tous les accidens arrivés aux arbres fruitiers, causés par les gelées que l'on a eu toutes les années précédentes, aux mois d'Avril & de Mai, qui ont mis la désolation dans les jardins, & qui ont fait entierement disette de fruits, de maniere qu'il n'y en a eu que par des soins extraordinaires, pour ceux qui peuvent y mettre un très-gros prix : vous verrez que les maladies n'ont pas été en moins grande quantité, mais même elles ont été plus dangereuses, & qu'il est mort beaucoup plus de malades. Il n'en faut chercher le motif, que dans le dérangement des saisons, que dans l'impureté de l'air, que dans l'immaturité des grains, que dans les transpirations interceptées par le froid, enfin, que dans le mal-être, côntre lequel on n'a pû se précautionner. De certain nombre d'années, nous n'avons point recueilli de fruits ; depuis le même tems, la mort a moissonné un nombre beaucoup plus considérable d'hommes & de femmes, de tous les états & de tous les âges. Enfin, Monsieur, ce ne sont pas les

fruits qui ſont la cauſe des maladies. Je voudrois bien le perſuader à des Magiſtrats de pluſieurs endroits, où je me ſuis trouvé, qui défendoient dans leur ville, l'entrée des fruits, ou qui les faiſoient jetter dans les rivieres; bien loin d'en priver les peuples, ils devroient, ainſi que moi, adreſſer des vœux à la Providence, pour la fécondité de toutes les productions végétales, des fruits ſur tout, la reſſource aſſurée des pauvres, des cultivateurs, & des hommes de tous les états, de peine & de médiocrité.

Nous avons des fruits, non ſeulement excellens comme nourriture, mais comme médicamens. Je me ſuis trouvé à l'armée, réduit pendant trois jours à la néceſſité de ne vivre que de prunes; j'avois, dans ce tems-là, des douleurs preſque par-tout le corps, je ne pouvois me remuer; je craignois, n'ayant abſolument que des prunes, quelque événement fâcheux de plus, pour ma ſanté; je fus trompé, je ſentis revenir la liberté des mouvemens, & mes douleurs ſe diſſiperent entierement.

Voici une autre obſervation. Héquet, dans ſon Traité ſur l'eau, nous rapporte une diſſertation d'un Miniſtre Anglois, qui guériſſoit les rhumes, les fluxions de poitrine, & généralement toutes les autres maladies de poitrine, qu'avoient ſes Paroiſſiens, avec des pruneaux. Il en faiſoit faire des compotes, il leur en faiſoit manger le fruit, & boire le jus, qui étoit une eſpéce de ſyrop. J'ai d'autant plus de confiance à ce reméde, que j'ai vû des rhumes très-inquiétans, ne pouvoir y tenir ; j'ai vû même des Goutteux faire uſage de cette méthode, en y mettant du miel, & guérir parfaitement.

Parmi les végétaux, il s'en trouve de plus favorables les uns que les autres, au deſir ou au beſoin que l'on a d'en faire uſage, en ce qu'indépendamment d'une vertu plus active & plus prompte, on en a une jouiſſance, qui n'eſt point interrompue : tels ſont l'ail, le poireau, la ciboule, l'échalote, la rocambole, & l'oignon ; tous ceux-là contiennent un ſel âcre, volatil, & actif, qui diviſe & qui diſſout toute matiere hétérogene, ſur tout

celle

celle qui fait cauſe de Goutte ; ils déterminent les ſécrétions tranſpirables & urinaires ; enfin ils tiennent les voies libres du dedans au dehors, & expulſent les humeurs, qui cauſent la Goutte.

Deſault nous apprend, que des Particuliers de Bordeaux, ſe ſont guéris de la Goutte, en avalant, pendant une dixaine de jours de ſuite, pluſieurs gouſſes d'ail entiers chaque fois ; cet Auteur, avec raiſon, en recommande l'uſage aux Goutteux, ainſi que des aromates. Riviere parle beaucoup dans ſa Pratique, des avantages qu'on tire de ces uſages, pour la Goutte & pour l'hydropiſie. Joignons à ces témoignages, ceux du célébre Lobb : les uns & les autres nous juſtifient, par leurs expériences, combien ils ſont précieux pour un hydropique, pour un ſcorbutique, pour un Goutteux, & pour celui qui a la pierre. L'oignon ſur tout a ſes miracles en particulier ; tout le monde peut en avoir remarqué : je publierai ceux qu'il a opérés en ma faveur, & qu'il opere encore, quand je le veux. Je n'ai qu'à en manger en

ſalade, dans le tems qu'ils ſont encore petits, & en certaine quantité, je ſuis sûr d'éprouver par la ſueur, ou par la tranſpiration, un dégorgement d'humeurs, qui me laiſſe des boutons, d'une rougeur ſemblable à celle de la rougeole, avec des demangeaiſons très-importunes; preuve bien sûre de l'eſprit actif & volatil que renferme l'oignon: au ſurplus, qui eſt-ce qui n'en a pas fait l'épreuve ſur ſes yeux, quand on paſſe auprès de quelqu'un qui pele, ou quand on pele ſoi-même un oignon crud.

Les végétaux, dont on fait ordinairement des ſalades, ſont d'un uſage admirable pour les Goutteux, & ſur tout pour ceux qui ne veulent pas abſolument quitter la nourriture des viandes. Il y en a pour toutes les ſaiſons. Mais ce que je recommande bien étroitement, ſoit qu'on ait déja eu des attaques de Goutte, ſoit qu'on la craigne, c'eſt l'uſage de la laitue pommée, ou non pommée, de quelque eſpéce qu'elle ſoit; c'eſt un diſſolvant excellent: il ne faut pas oublier le perſil, le creſſon de jardin, ou de fontaine. Leurs pro-

priétés ſont admirables & sûres.

J'en dis autant des aſperges, de l'oſeille, de la poirée, des ſalſifis, du celeri, de pluſieurs eſpéces de chicorée, des panais, des carotes, des chous de toute eſpéce, des raves, des radis, des raiforts, des navets, des betteraves, des concombres, &c. ils ont tous des vertus émollientes & ſavoneuſes, diurétiques, & procurent tous la facilité & la liberté des ſécrétions. N'oublions pas quelques plantes ſalutaires & épuratives du ſang, que la nature nous donne libéralement, & ſans être cultivées, comme les deux eſpéces d'ortie, le houblon, & quelques autres; il faut de celles-là particulierement en mettre dans les potages. Au reſte, je n'entreprendrai pas, Monſieur, de nommer tous les végétaux en particulier, l'hiſtoire des plantes en inſtruit; tout le monde connoît toutes celles qui ſont ici dénommées, & tous ceux qui ont des jardins, travaillent à leurs productions. Les Auteurs ſe ſont aſſez étendus ſur leur mérite, & le font aſſez connoître. Pour en être pleinement inſtruit, voyez la

Maiſon ruſtique, &c. Outre les jardins particuliers, qui les fourniſſent à leurs propriétaires, il y a dans toutes les villes un jardin public, & abondamment pourvu, c'eſt le marché; là ſe trouvent toutes les productions végétales uſuelles, légumes de toute eſpéce, tant farineuſes qu'autrement, graines & fruits.

Puiſque je parle une ſeconde fois des fruits, diſons-en encore un mot en faveur des ceriſes & des fraiſes, des figues & des pommes; ce ſont d'excellens pectoraux, & dont les vertus diſſolvantes n'auroient point de contradicteurs, ſi l'on vouloit moins ſe livrer au préjugé, & rendre juſtice aux choſes, d'après de véritables ſpéculations, & des expériences repétées & réfléchies. Les pommes ſur tout, Monſieur, ſont un des plus excellens végétaux que nous ayons; l'uſage qu'on en peut faire, eſt ſouverain pour beaucoup de maladies différentes, & particulierement pour la Goutte. Je ſuis donc bien éloigné de les proſcrire, je les conſeille, au contraire, ſoit en cidre, qui eſt, comme vous le ſçavez,

un jus de pommes, devenu spiritueux par la fermentation, & dont l'acide divise & fond les humeurs, soit mêlées ou prises avec du cidre, soit en tourtes, en compotes, en infusion, ou tisanes, & généralement de toutes les façons. Il n'est pas indifférent de faire choix du cidre que l'on veut boire; le cidre doux & gracieux, qui ne fait pas d'efforts pour s'échapper de la bouteille, & qui n'est pas mousseux, est préférable à celui qui est dur, revêche, & qui s'éleve au-dessus du verre; celui-ci est moins dissolvant, & resserre davantage. Enfin les pommes renferment toutes les particules acides, qui peuvent séparer les parties reigneuses, changer la nature des sels alkalins animaux, qui se trouvent dans le sang, les fondre, les diviser, & les expulser par la voie des sécrétions.

Il n'entre point dans mon objet, Monsieur, de vous parler des autres maladies, pour lesquelles l'usage des pommes, &, en général, des végétaux, est d'une efficacité admirable; il faudroit un traité en particulier porte chacune: vous n'attendez de cu ja

Lettre, qu'un témoignage ſur l'utilité des végétaux en faveur de la Goutte. C'eſt auſſi dans cet objet que je me renferme ; & après ce que j'ai eu l'honneur de vous en dire, il me ſuffit d'y ajoûter que les Goutteux tirent toujours un avantage de la production végétale ; tant que les ſubſtances de ce genre, domineront dans ſon corps, ſur les ſubſtances animales, celles-ci ne pourront jamais y prendre un degré d'acrimonie aſſez puiſſant, pour dégénerer & ſe fixer dans aucune des parties, encore moins y faire du deſordre, par la raiſon qu'après la coction & le mêlange des deux ſubſtances, celle qui dominera ſur l'autre, en déterminera le réſidu, par la voie des unes ou des autres ſécrétions. Il y aura encore moins à dire ſur ce dernier article, ſi l'on ne fait uſage, pour ſes alimens, que de la ſeule production végétale.

Il eſt inutile de vous rapporter la vie des Anachoretes, & des hommes qui ont vécu dans le deſert ; elle a été longue, & n'a fini qu'après une vieilleſſe, que l'on ne connoît preſque plus

aujourd'hui. Mais je peux vous citer l'exemple de quelques Communautés Religieuſes d'hommes, que l'auſterité des régles de leur Fondateur, ſoumet à la privation de toute ſubſtance animale, pour ne vivre que des végétaux, qu'ils ſont obligés eux-mêmes de cultiver ; cette nonrriture, l'exercice qu'elle leur procure, d'autres travaux du corps, auxquels ils ſont également forcés de ſe livrer, les maintiennent gras & robuſtes ; l'Infirmerie eſt rarement habitée, ou, quand elle l'eſt, c'eſt par des Religieux d'une vieilleſſe, que des travaux pénibles réduiſent à ne pouvoir plus agir, ou par des Religieux, à qui une ſueur, une tranſpiration interceptée, auront dérangé la circulation des humeurs, & l'auront alterée. Mais on n'y voit jamais de Goutteux.

Comme c'eſt pour eux que j'écris, Monſieur, ils doivent, ou abandonner entierement l'uſage des ſubſtances animales, ou, s'ils veulent la conſerver, la ſoumettre à l'empire des ſubſtances végétales, de maniere que celles-ci dominent ſur les animales. J'en ai

expliqué les motifs ; j'ai également indiqué les précautions avec lesquelles il faut passer d'une nourriture à l'autre, afin d'accoutumer insensiblement l'estomac à un nouveau genre de vie, qui quelquefois l'étonne, & le fatigue assez pour affoiblir les opérations qu'il doit faire. Il me reste à vous parler de deux exemples que j'ai vûs, qui feront le prix des végétaux, & du régime, pour l'un desquels, j'ai été consulté, & l'autre avec qui j'ai eu l'honneur de vivre.

Une Demoiselle de l'âge d'environ vingt ans, d'une complexion délicate, mais bien portante, ne pouvoit faire usage d'aucuns des alimens, dont généralement tout le monde se nourrit, sans souffrir de douleurs considérables à son estomac, & à différentes parties de son corps ; la seule nourriture que son estomac recevoit favorablement, étoit un peu de vin, & du pain ; elle faisoit les honneurs de la table, qui étoit toujours bien servie, sans qu'elle y mangeât de rien ; mais elle sortoit souvent de table, pour se rendre à la cuisine, où elle faisoit son

repas avec des haricots préparés frugalement. Un jour je la ſuivis, j'en fus témoin ; elle m'aſſura que cette ſeule nourriture lui faiſoit du bien, & que toute autre l'expoſoit à des périls, par les différentes épreuves qu'elle en avoit faites. Enfin on me pria d'entrer dans un appartement, avec cette Demoiſelle, pour la perſuader, & vaincre ſes répugnances ſur la nourriture générale, ainſi que ſa famille, alarmée de ce genre de vie. Après une longue converſation, je conclus, que ſa nourriture d'haricots étoit analogue à ſon eſtomac ; au lieu de l'en priver, je l'exhortai à y perſévérer, puiſque les épreuves qu'elle avoit faites, l'avoient fait toujours ſouffrir en pure perte. Je diſſuadai la famille, & je les y fis ſouſcrire. Deux ans après, j'eus l'honneur de voir cette Demoiſelle en parfaite ſanté, continuant ſon même train de vie.

L'exemple ſuivant paroîtra plus ſingulier, d'un Capitaine d'Infanterie, âgé pour lors d'environ cinquante ans, grand, fort & robuſte. Il avoit vécu toute ſa vie uniquement avec du pain ;

en vain avoit-il fait des épreuves pour vivre à la vie ordinaire de tous les hommes, c'étoit toujours avec danger de sa vie. Sa raison le porta à ne vivre que de pain seul & unique, qui lui faisoit du bien ; il buvoit du vin, & autres boissons, assez raisonnablement. Cet Officier résistoit à toutes les fatigues les plus outrées de son état, sans jamais être malade, ni incommodé. J'ai eu l'honneur de vivre à l'Auberge à Sedan avec lui ; il fumoit beaucoup, & ne se mettoit à table qu'au dessert, pour ne faire son repas qu'avec du pain & du vin de Champagne, de son crû, & nous prioit d'en boire. Je lui ai dit différentes fois, comme il payoit le même prix que nous, que pour ne manger que du pain, il ne devoit pas se mettre à l'Auberge. Il me répondit, que de tous les tems la société avoit fait ses délices, & qu'on ne sçauroit trop en payer le plaisir.

Pourroit-on relever assez les avantages des végétaux ? Les raisins, avec quoi l'on fait le vin ; le froment, & autres espéces de grains, avec quoi l'on fait le pain, ne sont-ils pas de

véritables productions végétales, dont nous nous nourrissons tous? Heureux serions-nous, si nous nous assujettissions à ne vivre que de ces espéces; les maladies & les infirmités seroient moins connues. Arrêtons-nous, en finissant, sur les haricots, qui de tous les tems ont été proscrits, par les différens attributs qu'on leur suppose. C'est une légume pesante, dit-on, indigeste & venteuse; si les animaux n'en veulent pas manger, pourquoi nous exposer à cette nourriture, si elle l'est pour quelques-uns? La légume est extrêmement avantageuse pour les pauvres peuples; heureux seroient-ils, s'ils en avoient suffisamment. L'exemple rapporté de cette Demoiselle, doit nous vaincre sur les préjugés. Que les Goutteux réfléchissent sur les avantages qu'ils trouveront dans le secours des végétaux, avec ceux de l'exercice, dont j'espère vous entretenir dans la Lettre prochaine.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Versailles, le 3
Avril 1756.

XIV. LETTRE.

MONSIEUR,

JE n'ai cessé, dans la plupart de mes précédentes Lettres, de déclamer contre la vie molle & paresseuse, à cause de tout ce qu'elle enfante de nuisible à la santé de l'homme, & à la jouissance libre des facultés, qu'il tient de la nature. C'est un monstre, que l'intérêt de nos jours devroit attaquer de tous côtés, par la sobriété, le travail & l'exercice, si celui de nos sens ne l'asservissoit de trop bonne heure, par un joug, qu'il ne présente qu'avec l'appas même & la jouissance du plaisir; de là, nous ne résistons plus à tous ceux qu'il nous offre, & il en résulte toujours un défaut d'exercice, cause féconde & assurée de beaucoup de maladies, & sur tout de la Goutte. L'homme opulent a rempli sa journée, par le moyen de deux repas somptueux & longs, de quelques parties de jeu, ou

de ſpectacle, & d'un ſéjour conſidérable au lit; il n'a pas fait un pas pour ſa ſanté, il s'eſt même trouvé dans & hors ſon lit, ſans avoir donné aucun mouvement, qu'à l'action de ſa toilette. L'homme de cabinet eſt occupé des affaires publiques. A peine peut-il agir pour les ſiennes propres? l'homme aiſé vit dans l'oiſiveté; les dames enfin, ſoit par état, ſoit par goût, reſtent chez elles, & ne quittent le fauteuil, que pour ſe remettre au lit.

Tel eſt à peu près, Monſieur, il faut en convenir, le genre de vie des gens du monde; c'eſt auſſi dans les claſſes différentes, qui le compoſent, que ſe trouve le plus grand nombre de ceux que la Goutte aſſiege. Il n'en eſt pas de même des claſſes remplies par les hommes, que les arts, les métiers, l'induſtrie, les armes, l'agriculture, la peine enfin, & la médiocrité, tiennent dans un mouvement continuel, & dans l'uſage d'une vie ſobre. Ceux-ci ne connoiſſent pas la Goutte, & s'ils ſont aſſez heureux pour échapper aux accidens du hazard, ſouvent fruits du métier, ils ſont vigoureux, diſpos,

agiles, & vivent long-tems : on n'entend jamais dire, un tel a la Goutte, mais Monſieur un tel a la Goutte.

Il faut donc, Monſieur, que le mouvement du corps, & ſur tout un mouvement réglé & ordinaire, ſoit bien précieux à la ſanté, & bien utile à ſa conſervation ? Sans doute. L'exercice eſt un des plus grands & puiſſans moyens, par leſquels on puiſſe maintenir une régle égale & conſtante dans l'économie animale ; il contribue à une circulation exacte & générale de tous les fluides ; les humeurs ont un cours libre par les voies qui leur ſont deſtinées, & débarraſſent les parties du corps, qui ſeroient incommodées de leur ſéjour.

Il faut cependant des bornes à tout. Je ne prétens pas dire, que les exercices violens ſoient avantageux ; je dis, au contraire, qu'ils ſont dangereux. Un chaſſeur paſſionné, par exemple, eſt ſouvent dans ſon lit, par les conſéquences de l'excès de ſon exercice ; il lui a valu un rhume, ou une fluxion de poitrine, un rhumatiſme, d'autres accidens ; parce que ſon ardeur lui a

fait braver toutes les intempéries de l'air, & qu'il ne prend aucune précaution, pour éviter la surprise du froid dans le moment, où ses pores sont ouverts, & pour se sécher promptement, si une forte pluie le prend en pleine chasse.

La paume est encore un exercice aussi amusant que salutaire ; il faut cependant en craindre l'attrait : on s'y livre avec trop d'ardeur, on y fait des efforts, on s'y extenue : ces extrémités sont dangereuses, & alterent quelquefois le mieux constitué. Le mail a les mêmes avantages, & les mêmes inconvéniens, & j'exhorte ceux qui, dans un tems très-chaud, ont pris ces exercices un peu immodérément, d'éviter la fraîcheur avec grand soin. J'ai vû des personnes payer cher le plaisir de prendre le frais, étant toutes en sueur. Leurs pores, qui étoient en liberté de couler, se resserrent ; le sang étant rarefié, tout à coup se fige ; ils meurent avant d'être malades. Les mêmes malheurs sont arrivés à des joueurs de paume.

Les armes & la danse, sont dans les

premiers tems un travail pénible, & quelquefois rebutant; mais l'un & l'autre ne sont pas moins un exercice bien avantageux; si l'on peut se les rendre familiers, ils dégagent le corps, ils rendent les muscles forts, & les tendons souples, ils font obéir les membres, pour toutes les attitudes que l'on veut prendre, & facilitent tous les mouvemens. On a même vû ces exercices effacer des défauts naturels, que toutes les lumieres de l'art n'avoient pû rectifier.

Allons, Monsieur, de degré en degré, en parcourant les âges. L'enfant est toujours en mouvement: les menaces l'effraient, mais ne l'arrêtent point. C'est la nature qui lui demande cet exercice, aussi vaut-il mieux le laisser aller, même avec le risque de tomber, que de le lier à sa chaise. L'enfant devenu plus fort & plus grand, ne demande qu'à courir; à peine la leçon est-elle finie, qu'il est déja bien éloigné de l'endroit où est le maître. Le volant est en l'air, le cercle roule, le moine tourne, & cent autres jeux de cette espéce. Il prend insensiblement de la

force & de l'agilité. Tous ces petits exercices le rendent capable de plus grands ; & il y fait des progrès rapides. Mais en prenant un état dans le monde, il néglige ſes exercices, ſa force & ſon action déclinent, ſes membres ſe roidiſſent, les humeurs s'accumulent, & font amas, les maladies ſe déclarent, la Goutte l'attaque. Le voilà au printems de ſon âge, déja avec les infirmités, qui ſont le partage de la vieilleſſe, & elles ne feront qu'accroître, s'il ne reprend l'exercice qu'il avoit quitté.

J'ai connu de jeunes gens, dès l'âge de vingt & vingt-cinq ans, avoir la Goutte. Hoffman nous rapporte en avoir traité, à l'âge de dix-huit ans, une des plus aiguës & des plus longues. Un jeune homme, à l'âge de vingt-cinq ans, étoit de la groſſeur la plus énorme & la plus conſidérable dont on puiſſe ſe faire une idée. Il étoit fils unique, riche ; mais ſon état alarmoit ſes parens, que leur tendreſſe mal entendue avoit engagé à tenir leur fils ſans ceſſe ſous leurs yeux. Il eut enfin une attaque de Goutte, qui l'ef-

fraya lui-même : il prit ſon parti, en cherchant ſon reméde dans l'exercice. Le lundi, il jouoit à la paume, pendant trois ou quatre heures de la matinée ; le mardi, il donnoit le même tems à jouer au mail ; le mercredi, il alloit à la chaſſe ; il montoit à cheval le jeudi ; le vendredi, il faiſoit des armes ; le ſamedi, il alloit à pied à une de ſes terres, éloignée d'environ trois lieues, & en revenoit le dimanche, auſſi à pied. Le reméde fut ſi bon, qu'au bout d'un an & demi, il ſe trouva d'une taille très-ordinaire. Il ſe maria. Il a conſervé ſes exercices, qui l'ont débarraſſé des humeurs, dont il étoit engorgé, & d'une maſſe preſque informe, il ſe fit un homme diſpos & vigoureux, qui a été après en parfaite ſanté.

L'exercice, Monſieur, éloignera toujours les attaques de la Goutte, ſoit qu'elle ſe diſpoſe à venir, ſoit qu'on l'ait laiſſé venir. J'ai vû des Officiers avoir la Goutte, pendant le repos de la paix. Cette maladie n'exiſtoit en eux que par un défaut d'exercice ; la guerre étant ſurvenue, ils ont été obligé

de s'y rendre ; les mouvemens, l'exercice, ont été alors d'obligation, la Goutte s'est dissipée ; c'en étoit assez pour faire valoir auprès d'eux les avantages de l'exercice. Mon attention, à la fin de la campagne, étoit de leur recommander, pour le tems de la garnison, sur tout de monter beaucoup à cheval. Ceux que mes avis persuadoient, échappoient aux nouvelles attaques ; ceux qui les négligeoient, en étoient accablés, & passoient presque l'hiver dans les tourmens.

Voici encore d'autres exemples que m'ont fourni quelques Officiers, sur les inconvéniens du défaut d'exercice. J'en ai vû quelques-uns, demander & obtenir des retraites, après un service assez long, pour mériter de prendre du repos. Mais ce repos coûte cher. En se reposant, on néglige l'exercice & le mouvement, la transpiration cesse, la peau devient dure & ridée, les canaux sécrétoires se bouchent, les humeurs accumulées font amas, les membres se roidissent, toutes les parties du corps sont en souffrance, on n'a de mouvement que par le secours d'au-

trui ; le lit, le fauteuil & les couſſins deviennent précieux ; enfin la Goutte paroît, avec tous ſes caprices & ſes douleurs ; on eſt perclus, & on eſt cul-de-jatte, juſqu'au moment où la mort vient délivrer de tous les maux. Que de fois, Monſieur, j'ai été témoin de ces fâcheux effets d'un trop grand repos, & du défaut d'exercice !

Vivre dans un repos lâche, & ennemi de tout exercice, eſt, ſans contredit, une cauſe aſſurée de beaucoup de maladies, & ſur tout de la Goutte. Mais paſſer d'un exercice, dont le corps avoit fait habitude, à un repos total, eſt encore un motif plus sûr & plus prompt, pour des attaques de cette maladie. J'ai vû, car j'ai des exemples de toutes les eſpéces, j'ai vû, dis-je, des hommes paſſer d'un état, qui les tenoit ſans ceſſe dans un mouvement continuel, où ils ſe portoient bien, dans un état, qui leur demandoit du repos, & être attaqués preſque ſur le champ, d'une Goutte mutine & dangereuſe. Il eſt bien rare, dans ce cas, que les jours du malade ſoient bien longs ; quand les reſſorts ceſſent de

jouer, les membres se nouent, & toutes les autres facultés s'interceptent.

L'exercice est si important à la santé, qu'il aide aux digestions, & que sans lui, il n'y en a jamais de parfaitement bonnes; c'est ce qui a fait dire à un Physicien de nos jours, que l exercice étoit un second estomac. Pour moi, je dis qu'il en est le protecteur, l'ami, l'agent, le libérateur; que par lui toutes ses fonctions sont libres & faciles, que sans lui, elles sont imparfaites & infideles. En un mot, l'exercice est aussi bon pour préparer l'estomac à recevoir des alimens, qu'à les digérer. C'est de cette vérité, sans doute, qu'est venu ce propos connu de tout le monde: *Je vais faire un tour, pour gagner de l'appétit.*

Vous m'objecterez, Monsieur, que tout le monde ne peut pas se procurer de l'exercice; que les gens de cabinet sont obligés de rester sur les papiers & sur les livres; que l'hiver n'est pas un tems, où les promenades puissent avoir lieu; qu'enfin il se présente des obstacles, qui empêchent l'exercice au moment où l'on voudroit en faire. Je

répons à ces objections, que les hommes de cabinet, trouvent toujours le tems de chercher un délaſſement néceſſaire aux opérations de leur eſprit; au lieu de le prendre dans le jeu, ils n'ont qu'à ſe pratiquer des exercices dans leur maiſon; cet expédient remédiera aux inconvéniens de l'hiver. J'ai connu trois Avocats célebres, qui étoient liés de la plus étroite amitié, & étoient tous trois de l'âge d'environ cinquante ans; l'un d'eux avoit eu pluſieurs attaques de Goutte, à trente ans; il ne s'en reſſentoit point en aucune façon. Tous trois s'étoient impoſés un ſervice journalier, & ils y étoient ſi exacts, que rien au monde ne les en auroit détourné. Ils étoient dans leur cabinet dès cinq heures du matin au plus tard, été, comme hiver; ils travailloient juſqu'à une heure avant le dîner, qu'ils ſortoient pour ſe promener; après diné, ils reprenoient le travail, juſqu'à ſix heures, ſelon que le tems les y invitoit. Quand la ſaiſon ou le mauvais tems leur proſcrivoit la promenade, ils ſe rendoient chez celui des trois qui avoit eu la Goutte;

il avoit fait placer un billard dans une piéce de ſon appartement ; là ils jouoient, & prenoient l'exercice, que la promenade leur refuſoit. Je les ai vûs jouir de la meilleure ſanté.

Outre le billard, jeu amuſant & rempli d'adreſſe, mais malheureuſement abandonné, il y a un autre moyen de ſe procurer de l'exercice chez ſoi. Je dis particulierement des merveilles de celui-ci, par ſes bons effets, ſur les gens accablés de rhumatiſmes, de Goutte, & d'autres infirmités, à qui j'avois recommandé d'en faire uſage ; c'eſt le tour. D'abord c'eſt un travail pénible, juſqu'à ce qu'on y ſoit formé ; l'on gâte beaucoup de bois, beaucoup d'outils, mais inſenſiblement on s'y rend familier, & ce travail devient un plaiſir. Par cet exercice, toutes les parties du corps ſont en mouvement : les pores ouverts, facilitent l'écoulement, & fourniſſent une entiere tranſpiration, les muſcles & les tendons ont un jeu égal, & cette action leur rend toutes leurs forces. L'amuſement, rend ainſi la ſanté à celui qui l'a perdue, ou lui conſerve celle qu'il a. C'eſt par ce

moyen que jouiſſent long-tems de la leur, tant d'hommes conſacrés à Dieu, à qui les régles auſteres de leur Ordre, interdiſent juſqu'à l'uſage de la parole; ils ſont dédommagés de tant de privations, par le tour, où ils voyent ſe former, ſous leurs mains, cent petits chefs-d'œuvre, d'une délicateſſe & d'une adreſſe infinie.

Croyez-vous, Monſieur, qu'il ſeroit ſi ridicule de propoſer aux Dames de s'adonner à cet exercice chez elles? Je ne vois, à réaliſer cette idée, que beaucoup de raiſon & de ſageſſe; elles ont bien plus d'adreſſe & de goût que les hommes: leurs ouvrages ſeroient plus fins & plus délicats, ce ſeroient autant de mignatures; pour la proportion des forces, on leur feroit faire des tours & des outils plus petits. Je ne plaiſante pas, Monſieur; une douce tranſpiration qu'elles ſe procureroient, débarraſſeroit la nature du poids des humeurs qui l'oppriment, & dont elles font amas dans le fauteuil, qu'elles habitent ſans ceſſe; leur eſtomac reprendroit la liberté de ſes fonctions, il ſe fortifieroit, en un mot, elles

vivroient avec moins d'infirmités. Prêchez ma doctrine, Monsieur, persuadez, sur tout, c'est votre talent, vous rendrez aux Dames plus de services, ou presque autant, que l'art de guérir: s'il vous faut des exemples, quelquefois ils entraînent, en voici un, d'après lequel, il faut absolument se rendre.

Une Dame de distinction étoit obligée, par état, de tenir maison, d'avoir toujours table ouverte, grand jeu, & faire face à l'un & à l'autre. Cette obligation avoit fait mettre de côté tous ses amusemens, & sur tout, toutes sortes d'exercices. Sa santé fut bientôt altérée, les actions du corps & des membres devinrent impuissantes, le sommeil l'abandonna, les souffrances de toutes parts l'assiegerent, chaque jour, en un mot, étoit un chemin considérable, qu'elle faisoit vers le tombeau. Elle fit ses réflexions, & prit un parti ferme, & bien résolu. Sa situation étoit d'autant plus fâcheuse, qu'elle ne pouvoit point aller en voiture, ni monter à cheval, encore moins aller à pied. L'expédient qu'elle ima-

gina, fut de faire faire un métier de bas; elle le fit placer chez elle, prit un maître, pour lui apprendre ce travail, qui, à la vérité, fut pénible dans le commencement; mais elle brava aiſément cet obſtacle, malgré ſes tourmens, & continua l'exercice qu'elle s'étoit impoſé. Petit à petit, ſes jambes, pieds, bras & mains, reprirent la liberté de l'action, ſes forces ſont revenues, & ſa ſanté s'eſt parfaitement rétablie: mais elle n'a point oublié qu'elle la devoit à l'exercice; elle le continue, elle va à la promenade exactement tous les jours, elle vit ſobrement. C'eſt d'elle-même, Monſieur, que je tiens l'exemple que je viens de vous rapporter. J'ai l'honneur de la voir quelquefois, & de manger avec elle; elle eſt très-conſtante dans ce régime. Je n'ai qu'une réflexion à ajouter, qui eſt que le métier de bas, exerçant en même tems, toutes les parties du corps, il faut qu'elles ſe prêtent, & qu'elles agiſſent; par là, le ſuperflu des humeurs ſe porte, de toute néceſſité, à toute la ſurface de la peau, il y trouve une iſſue dans les pores, qui ſont ou-

verts, & débarraſſe les corps des cauſes de maladie.

Vous connoiſſez vous-même, Monſieur, & plus particulierement qu'un autre, les avantages de l'exercice du cheval; ce n'eſt pas ſans fondement qu'on l'indique aux malades, aux goutteux ſur tout; l'expérience juſtifie tous les jours, combien il eſt avantageux de le prendre. On connoît très-peu d'Ecuyers qui ayent la Goutte, je parle de ceux qui montent journellement à cheval, pourvû que l'excès de la table n'en faſſe point l'abus. Les Dames devroient le pratiquer plus ſouvent.

Mais il y a un autre exercice bien familier, auquel on ne réfléchit pas, & qui cependant eſt d'une bien grande conſéquence: c'eſt l'action de ſe chauſſer & de ſe déchauſſer ſoi-même, de mettre ſon col, enfin de prendre la peine de s'habiller. Femmes de chambre, valets de chambre, laquais, que de tort vous faites à vos Maîtres, en ſervant ainſi leurs volontés! Ah, Monſieur, chauſſez-vous, & déchauſſez-vous vous même; ſongez, s'il vous plaît, que cette action, ſi ſimple &

ſi courte, eſt d'un prix infini, pour l'uſage libre de toutes les parties de votre corps ; qu'il n'y a rien dans cette action, qui ne ſoit un mouvement général de la part des muſcles, & des ligamens de toutes les articulations, & que ſi vous la négligez, les extrêmités, ſur tout les inférieures, deviennent roides, à ne pouvoir plus ſe plier. Ne me répondez pas, que vous perdrez, à ſuivre mon conſeil, une grande incommodité, que vous êtes alerte & diſpos, que vous montez à cheval, & que cet exercice ſupplée à celui que je vous recommande. Détrompez-vous, Monſieur, cet exercice du cheval, quelque accoutumé que vous y ſoyez, quelque excellent qu'il ſoit, fatigue quelquefois ; l'heure du repos arrive, on vous deshabille, on vous met au lit, ſans preſque aucun mouvement de votre part ; le corps prend au lit une ligne droite, qu'il garde tant que le repos dure, elle ne s'interrompt pas même par votre habillement, pour lequel vons ne faites que tendre les jambes à votre valet de chambre ; pendant tout ce tems-là,

les membres & les ligamens des parties se roidissent, celles des vertebres n'obéissent plus, & les flexions deviennent impuissantes. Vous ne vous en appercevez pas, me dites-vous? D'accord; mais vous vous en appercevrez, à mesure que vos lustres s'accumuleront les uns sur les autres; vous direz alors, mais injustement, que c'est un effet du poids de vos années, tandis qu'il ne le sera que de votre négligence. Un mot va donner du jour à ce que je dis.

L'action de se chausser, & de se déchausser, exige de se baisser & de se plier: par ce mouvement, les muscles du bas-ventre sont en contraction, & gardent une force élastique, de même que ceux du thorax; mais si ce jeu se trouve négligé, les muscles, qui l'avoient, deviennent roides, ainsi que le diaphragme, qui gêne la respiration, au moindre mouvement qu'on est obligé de faire, pour se baisser & se relever, sur tout étant assis. Cette habitude exercée, est d'autant plus utile, que par l'action des muscles, elle oblige les fluides aux sécrétions, & à la liberté

de toutes les parties. Rien n'eſt à négliger, Monſieur, pour l'agilité de toutes celles de notre corps ; on n'a que trop d'occaſions étrangeres pour en déplorer la perte, ſans nous en procurer nous-mêmes, dont nous finiſſons par nous en repentir.

En un mot, Monſieur, la nature nous demande de l'exercice, il eſt ſon ami dans tous les cas. Je finis par un détail anatomique, mais ſuccint, des bons effets qu'elle en retire. Les muſcles & les fibres charnus prennent de la force & du reſſort ; le cœur, les arteres acquerent le degré d'action & de vigueur, qui leur eſt néceſſaire ; les globules du ſang ſe ſubtiliſent ſuffiſamment, les ſécrétions ſont exactes, & réglées par la circulation des humeurs, dont les qualités n'auront rien d'incompatible à la ſanté ; & de tout cela, il en réſultera ſans ceſſe, la plus importante de toutes les excrétions, c'eſt celle qui ſe fait par tranſpiration inſenſible, moyen ſûr de maintenir en bon ordre, l'économie animale, & de prévenir la plus grande partie des maladies, la Goutte ſur tout, qui étoit

mon objet, dans tout ce que j'ai eu l'honneur de vous écrire dans cette Lettre, & dans les précédentes : trop heureux, si en vous faisant part de mes idées, j'ai pû remplir les vôtres, & vous mettre en état de prévenir cette maladie. Vous en connoissez toutes les conséquences, & tous les dangers, ils sont plus ou moins considérables, suivant l'état des personnes qui en sont affligées, & suivant le moment où les douleurs les assiegent. Un Général d'armée, par exemple, un Officier général, est quelquefois saisi de ce mal, à l'instant le plus précieux: il ne peut ni refléchir, ni agir. L'armée ennemie, qui surveille, profite de la circonstance. N'a-t-on pas vû Charles Quint, dont l'armée venoit d'être surprise, obligé, tout abîmé de Goutte & de douleurs, de se sauver sur une monture à poil, pendant plusieurs lieues ? Pireus, Empereur des Perses, ordonnoit à tous ses Sujets de faire un travail ou un exercice, proportionné à tous, avant de prendre leur repas, parce que, disoit ce Prince, tous mes Sujets sont forts & ro-

buſtes, & jamais infirmes. Vous courez une carriere, Monſieur, qui tient beaucoup à ma derniere réflexion; je vous le repéte, éloignez d'elle, tout ce qui pourroit en altérer la durée, la gloire & la ſatisfaction. Cependant il eſt à propos de vous dire un mot de la crampe relative à la Goutte.

Notre nature, Monſieur, eſt encore ſujette à certains accidens, à certains mouvemens convulſifs, & extrêmement douloureux, que les Auteurs ont nommé *Goutte-Crampe*.

La crampe eſt un mouvement, ou un engourdiſſement convulſif, qui prend ſubitement, & qui fait ſouffrir; mais dont les accès ſont moins douloureux, moins fréquens, de moindre durée aux uns, longs, fréquens & cruels pour d'autres.

Les accès de la crampe prennent depuis le col juſqu'aux extrêmités des doigts. Quelquefois cette cruelle maladie prend à la mâchoire, & la met en convulſion, & eſt accompagnée des douleurs les plus aiguës. Elle attaque indiſtinctement le bras, l'avant-bras, le poignet, les doigts, le tronc, la cuiſſe,

cuiſſe, la jambe, les pieds, les doigts des pieds.

Ce genre ſingulier de maladie, ſi ordinaire, & cependant ſi peu refléchi, par rapport à ſes cauſes, a été défini par peu d'Auteurs, & ne s'eſt pas attiré de leur part, toute l'attention que ſes terribles effets ſembloient devoir lui faire partager du moins avec toutes les autres maladies. La crampe eſt un préliminaire de la Goutte. Tout le régne animal eſt ſujet à ſes accès cruels; mais les accidens en ſont quelquefois ſi cruels & ſi longs, que l'homme le plus fort peut à peine les ſupporter. Le genre de tourment qu'on éprouve dans cette contraction, eſt ſi violent, qu'on a vû des hommes, dont les pieds ſe tordent au point, que la pointe du pied vient en dedans, & le talon en dehors. Les douleurs qui ſuivent de ſemblables accidens, arrachent aux patiens des cris, qui ſont frémir ceux qui ſont témoins des convulſions dont ils ſont agités.

J'ai connu un Chirurgien très-habile, grand, robuſte, & bien fait, de l'âge de trente à trente-cinq ans, qui

n'avoit jamais eu d'autre maladie que la crampe : elle lui prenoit de loin en loin, c'eſt-à-dire, trois ou quatre fois par an ; mais les accès en étoient ſi violens, & en même tems ſi douloureux, que dans les convulſions qu'ils occaſionnoient, il falloit pluſieurs perſonnes pour contenir un ſeul membre ; on étoit obligé de lui faire des douloirs & des contours de bandages, aux cuiſſes, aux jambes, & dans toute l'étendue des bras, tels qu'on en auroit fait pour des fractures. Les ſaignées & les narcotiques le tiroient d'affaire, mais ce n'étoit qu'après avoir éprouvé des tourmens inexprimables.

Quelle eſt la cauſe qui produit des effets ſi bizarres & ſi terribles ? Où eſt-elle ? Eſt-elle dans les fluides, ou dans les ſolides ? Doit-on l'attribuer uniquement à la plénitude & à l'engorgement des vaiſſeaux, qui ſont multipliés à l'infini dans le corps des muſcles ? Ce ſont autant de problêmes, qui ſont encore à réſoudre. Il eſt probable que la plénitude & l'engorgement des vaiſſeaux y a bonne part, puiſque la ſaignée eſt un des remédes. Il ne l'eſt

pas moins que c'eſt un agacement, une irritation dans le genre nerveux, ſi ſujet à l'irritabilité & aux convulſions, puiſque les narcotiques, en détendant le genre nerveux, calment auſſi les douleurs de la crampe. Mais ces mouvemens convulſifs, cette contraction, peuvent être auſſi produits par l'humeur mucilagineuſe, dont toutes les fibres du corps des muſcles ſont enduits.

J'ai vû un Soldat fort ſujet à cette maladie, dont les accès étoient fort fréquens, & pour le moins auſſi douloureux que ceux dont j'ai parlé précédemment; le cric & la mouffle n'auroient pas produit de plus fortes contractions; les membres du patient s'en tordoient, & s'en roidiſſoient d'une étrange façon, au point que pluſieurs perſonnes ne pouvoient le tenir. Ce que j'imaginai de mieux dans la circonſtance, fut de lui ordonner les bains chauds, & les bouillons doux, avec les têtes de pavots: ſa femme, qui étoit blanchiſſeuſe, lui procuroit ces ſecours, avec bien de l'affection. Un reméde plus ſimple, l'uſage du lait, le délivra

des atteintes cruelles de ce mal, dont il ne se ressentit pas tout le tems qu'il fut fidéle à ce régime, ce qui dura plusieurs années, au bout desquelles ce Soldat l'ayant discontinué, & ayant perdu sa femme, sa crampe le reprit, & le fit enfin périr.

Le froid est une des causes, au moins occasionnelle, de la crampe; j'en ai éprouvé moi-même l'effet, par cette cause. Il est des cas, où il est difficile de s'en garantir.

La preuve en est continuellement sous les yeux. Dans les tems les plus chauds, nombre de personnes vont se baigner, soit pour se laver, soit pour le seul plaisir de nager & de plonger. Quelque chaude qu'on puisse supposer l'eau, sa fraîcheur souvent saisit, & fait une crispation au corps des muscles, ainsi qu'au genre nerveux, ralentit l'action de systole & de diastole, au point qu'il se fait un resserrement des ventricules du cœur, qui concentre toute espéce de fluides. Les personnes saisies, perdent alors l'action de leur corps, par les crampes, & souvent y succombent. Le rapport de

ceux qu'on a arrachés au péril de ſe noyer, confirme ce que j'avance à cet égard.

Dans toutes les circonſtances imaginables, en tout lieu, en ſanté comme en maladie, au lit, à la ville, à la campagne, dans le repos, même dans le mouvement, la crampe ſurprend, ſans s'annoncer par aucun ſymptôme, fait crier & ſouffrir plus ou moins. Le ſeul moyen de s'en délivrer promptement, eſt le mouvement & le frottement.

Ceux qui connoiſſent la poſition des muſcles, peuvent abréger leurs ſouffrances, en les ramenant à leur état naturel, & en les y contenant. Dans cette contraction, le corps charnu des muſcles, fait boſſe, pour réſiſter au tiraillement que font, en tout ſens, les fibres des tendons, à l'origine & à l'inſertion des muſcles affectés. Chacun, de ſon côté, tirant avec une égale violence, le corps des muſcles ſe roidit, pour réſiſter à ce tiraillement, & ſe gonfle; de là les douleurs étonnantes qu'on reſſent.

Qu'on imagine une branche récem-

ment coupée, & qui conſerve encore aſſez de ſéve pour pouvoir être pliée, avec un peu d'effort; en rapprochant les deux extrêmités, pour la courber en demi-cercle, on voit que toutes les fibres du bois ſe roidiſſent ſinguliérement, & que chacune d'elles tire avec violence de ſon côté, pour réſiſter à la courbure; la partie ſupérieure du demi-cercle ſe gonfle, & fait boſſe. Qu'alors on appuie ſur cette partie ſupérieure, en lâchant doucement les deux extrêmités, cette branche ſe remettra dans ſon état naturel.

Telle eſt l'idée que je me ſuis formé de l'action des muſcles, dans l'état de la crampe; auſſi quand j'en ſuis ſurpris, je mets la main ſur le corps du muſcle, qui fait boſſe, j'appuie fortement, en mettant la partie dans la poſition qui convient le mieux à la propre direction des muſcles. Par ce moyen, j'abrége mes douleurs, & j'évite de me donner le mouvement que je ſerois obligé de faire, ſi je n'en uſois pas de cette maniere, ainſi que de ſortir du lit dans les tems froids. Il m'eſt arrivé ſouvent de faire ceſſer

de cette maniere mes douleurs, dans des cas même où le corps des jumeaux se portoit sur le tendon d'Achille, ou aux jarrêts.

J'ai vû, Monsieur, une infinité de gens attaqués de la Goutte, qui devant & après leurs attaques, avoient des crampes, qui leur occasionnoient des tremblemens, qui leur ont duré toute la vie. J'en ai vû d'autres, que ces crampes obligeoient de quitter leur lit, & de faire leur demeure dans leur fauteuil, où il falloit leur donner à manger comme à des enfans, & qu'on ne pouvoit faire boire qu'à l'aide d'un chalumeau. J'ai eu la satisfaction de leur procurer le repos du lit, de les faire marcher, boire & manger comme d'autres, & cela par des moyens très-simples, en leur mettant aux poignets des brasselets médiocrement serrés, & aux parties supérieures & inférieures des cuisses, ainsi qu'aux jambes, des bandes, ou des jarretieres, au moyen desquelles je contenois les muscles dans leur situation naturelle, & dans leur propre action.

Le succès de cette méthode m'a

occaſionné une réflexion, qui peut avoir lieu ici. Les muſcles ſont attachés à leur origine, & à leur inſertion, par des tendons; ces tendons ont des gaînes, ces gaînes, des glandes, & ces glandes fourniſſent une humeur mucilagineuſe, qui ſert à enduire & à lubrifier les tendons, pour en faciliter & en régler les mouvemens. Dans l'état de ſouffrance & de vieilleſſe, ces glandes ſe deſſéchent, & ne fourniſſent plus cette roſée, qui donnoit aux mouvemens cet ordre & cette facilité. Par ce défaut, le tendon vacille dans ſa gaîne, la partie n'a plus ni force, ni régle, & ne peut exercer aucune action. Au moyen des braſſelets un peu larges, & médiocrement ſerrés, les tendons ſont contenus dans leurs gaînes, & l'on ſe ſert de ſes mains & de ſes jambes, comme à l'ordinaire.

Les émétiques & les ſuperpurgations produiſent des crampes & des mouvemens convulſifs, au point que les malades ſe roidiſſent, ſe tordent, & ſe tortillent comme des anguilles; on jugeroit à les voir dans ces circonſtances critiques, que ces inſtans ſont les

derniers de leur vie, & cela pourroit ſouvent arriver. Dans ces cas, j'ai eu recours, & toujours avec fruit, aux bains chauds; pendant le bain, je faiſois prendre ſouvent du lait aux malades; en ſortant du bain, je leur faiſois faire uſage de potions huileuſes, d'eau de poulet, avec des têtes de pavots; par ce moyen, & l'uſage conſtant du lait, ils revenoient à leur état primitif, & ce régime continué, les en garantiſſoit pour toujours.

Nous voyons, Monſieur, en toutes ces circonſtances, les avantages du lait; l'uſage en eſt démontré avantageux, pour la guériſon de la Goutte & des crampes, ſi l'on veut s'y aſſujettir conſtamment.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XV. LETTRE.

A Verſailles, *ce*
1 *Mai* 1756.

MONSIEUR,

QUOIQUE je n'aye réduit la Goutte qu'à un ſeul nom, pour vous donner moins d'embarras, cependant il eſt bon de ne pas vous laiſſer ignorer les noms que les Auteurs ont donné à cette maladie. Aux pieds, on la nomme, Podagre; aux mains, Chiragre; aux coudes, Onagre; aux dents, Dentagre; à la hanche, Sciatique; Courbature, quand la Goutte affecte les unes & les autres des vertebres, depuis le col juſqu'au coccix, les côtes, les clavicules, & les omoplates.

L'étimologie de Courbature eſt devenue ſi commune, qu'aux moindres incommodités, ſoit par des excès de fatigue, ou autres incommodités, ſoit à la ville, ou à la campagne, on ſe

plaint vulgairement, d'avoir la courbature.

La courbature n'eſt autre choſe, à proprement parler, que quand la Goutte affecte tout le tronc, dont le corps eſt dans la néceſſité de ſe tenir courbé, par la violence des douleurs.

Il eſt à propos de vous parler en peu de mots, d'une maladie commune, & preſque générale, qu'on nomme Rhumatiſme : les Anciens n'en ont fait aucune différence d'avec celle de la Goutte; mais dans les ſiécles derniers, Charles Piſſon, Boillou, Cheſneau, Riviere, en ont fait deux maladies; ils ont nommé Goutte atritique, qui ſignifie maladie d'articulations, & ont caractériſé toute douleur générale & particuliere, qui attaque toute l'étendue du corps, Rhumatiſme. Ce nom adoucit celui de Goutte, car ce dernier choque bien des perſonnes; auſſi ſont-ils plus flattés, malgré leurs tourmens, quand on dit, Monſieur un tel, ou Madame telle, ſont attaqués d'un rhumatiſme, pendant que la Goutte les ronge, & ſe plaignent plus que ſi c'étoient des douleurs de rhumatiſme.

Rien de ſi clair, que la différence de ces deux maladies. La Goutte attaque, ſans ménagement, toutes les articulations des os; le rhumatiſme, au contraire, attaque toutes les parties charnues, aponévroſes, même les nerveuſes, par des cauſes toutes oppoſées, & peu de perſonnes ſont exemptes de cette maladie, du plus au moins ſupportables. Le grand, comme le petit; en général, toutes les perſonnes de tous les états, ſont ſujettes à ſupporter des rhumatiſmes; à la ville, comme à la campagne, le Soldat, comme le Payſan. On fait d'ordinaire les acquiſitions de la maladie de rhumatiſme, les uns pour avoir été trop long-tems dans l'eau froide; d'autres, pour avoir été mouillés par la pluie, par un tems froid; d'autres, pour avoir ſupporté trop long-tems une petite colonne d'air, qui a frappé avec action les unes ou les autres parties du corps, qu'on nomme Vent collié communément; d'autres, pour avoir changé des vêtemens chauds, en de plus légers; d'autres, pour avoir habité des lieux humides; d'autres, pour avoir couché les

fenêtres ouvertes, par un grand chaud; d'autres, après des exercices violens, avoir reſpiré un air trop froid; d'autres, pour avoir ſupporté un froid, ſoit de nuit ou de jour, particulierement à l'armée; auſſi en ſortant de ſon lit, le matin, étant en ſueur, ou en tranſpiration. Enfin le rhumatiſme en général, eſt une ſuite du chaud au froid, par des tranſpirations interceptées. Les femmes y ſont auſſi aſſujetties que les hommes. Il y a des rhumatiſmes plus fâcheux les uns que les autres; les femmes en ſupportent des plus fâcheux, par des ſuites de couches, pour avoir fait mauvais uſage de la tranſpiration.

Il y a à obſerver, que des perſonnes ſupportent des rhumatiſmes, avec des complications, les uns avec vérole, d'autres avec le ſcorbut, & autres &c. L'un & l'autre font cruellement ſouffrir, plus particulierement la nuit, par la chaleur du lit. L'on peut effacer les tourmens de l'un & de l'autre, par des remédes indiqués, ſelon les cauſes.

Dans le général, l'exercice eſt un

des plus puiſſans moyens pour effacer toutes les douleurs de rhumatiſme, en donnant de l'action aux ſolides, qui, par un mouvement redoublé ſur les fluides, procurent des ſoulagemens & des guériſons, par le moyen des tranſpirations. Il eſt toujours juſte que le régime accompagne l'exercice, que tout ſoit fait par modération.

L'exercice eſt un moyen, qui ne doit jamais être omis; puiſque le rhumatiſme ſe fixe dans les chairs des corps des muſcles, & dans les aponévroſes, ce qui rend les douleurs plus conſtantes, longues & aiguës, parce que les vaiſſeaux, qui arroſent les muſcles, ſont comprimés par les fibres de la compoſition des muſcles. La liqueur ſe trouve gênée dans ſes calibres, parce que l'action des oſcillations ſe trouve ralentie, dans l'ordre naturel à la circulation, la plénitude de tous les différens vaiſſeaux, y eſt dans une gêne; la liqueur n'étant ni priſe, ni repriſe, dans ſon ordre, ni diſſipée par la tranſpiration, pour lors chaque fibre de l'une & de l'autre eſpéce, font des tiraillemens en tout ſens; les uns

tirent, les autres réſiſtent du plus au moins. Dans cet état de contraſte, la douleur eſt vive. Quand ce ſpaſme ſe trouve ralenti, on reſſent ſur la partie où le froid ſe fait ſupporter, un froid, un engourdiſſement, & un frémiſſement, ſemblable aux mouvemens des fourmies; ce qui rend à la fois la partie peſante & ſouffrante. La chaleur naturelle, recherchée par de vifs mouvemens d'exercice, ou par des frictions fortes & animées, ſouvent répetées ſur la partie, procurent du ſoulagement, même guériſon, ſur tout quand on a eu recours à des fers chauds à repaſſer, avec précaution. Les topiques ſont d'un foible ſecours; mais ceux qui ſont ſtimulans, ſont avantageux.

Il y a des cas, où les douleurs ſont vives & aiguës, où elles ſe fixent, qui rendent le corps immobile à tous ſes mouvemens, même la fiévre eſt de la partie, avec des inſomnies: dans ce cas, l'exercice devient impoſſible.

Pour lors il y a plétore, ſur tout aux tempéramens bilieux & ſanguins. Dans ce cas, le ſecours le plus prompt,

eſt celui de la ſaignée, même ſouvent répétée ; il faut évacuer les premieres voies, ſelon l'indication de la nature & de la plénitude, ſoit par les vomitifs, ou autres évacuans. Ces moyens guériſſent promptement, & font que la maladie ne dégénere pas en chronique.

La ſaignée eſt un point certain de guériſon, ſur tout quand le rhumatiſme affecte des temperamens ſanguins, bilieux, & colériques. En eux, leurs vaiſſeaux ſont pleins, & engorgés, d'une humeur gluante, confondue dans le ſang ; ce qui ſe trouve démontré après la ſaignée. C'eſt le langage des Auteurs reſpectables, ſur l'avantage de la ſaignée, dans le cas de ces maladies, qui ſont Traillien, Baillon, Leonard Botal, Sidenham, Riviere ; ils conſeillent tous de tirer peu de ſang à la fois, & de réitérer ſouvent la ſaignée.

Riviere aſſure, dans ſa Pratique, avoir terminé, par la ſaignée ſouvent réiterée, de cruelles maladies de rhumatiſme. Saignez ſouvent, & de petites ſaignées à la fois, dit cet Auteur, ſur

ſur tout du côté du mal ; cette méthode n'affoiblit point, & aſſure la guériſon. Je puis de même aſſurer, qu'à ſon exemple, j'ai terminé de cruelles & longues maladies de rhumatiſme, que j'ai été obligé de pouſſer la ſaignée de vingt à vingt-cinq, même juſqu'à trente ſaignées ſucceſſivement, petites, & par diſtance, ſans que les malades ſe trouvaſſent, ni beaucoup accablés, ni affoiblis.

Quand le rhumatiſme attaque des tempéramens, tels que nous venons de dire plus haut, la ſaignée eſt un ſecours aſſuré pour leur guériſon.

Il y a des tempéramens plus foibles, auxquels il ne faut pas entierement ſe livrer aux ſecours de la ſaignée, ſur tout à ceux qui ont des amas d'humeurs, & à ceux qui ſont mélancoliques.

Il y a des tempéramens auſſi, où les humeurs dominent, par une ſurcharge extrême. Pour ceux-ci, il faut avoir recours aux purgatifs ſouvent réiterés, comme les eſpéces d'hydragogues, les tiſanes purgatives, avec les bois, &c. & ne pratiquer que rarement la ſaignée.

Aux tempéramens mélancoliques, & délicats, il faut peu de saignées; l'exercice pour eux est un puissant secours, secondé par le lait, & les remédes doux & diaphorétiques, afin d'effacer les souffrances des douleurs du rhumatisme, par la transpiration.

Dans le cas de complication, lorsqu'il y a des causes vénériennes, les préparations mercurielles doivent être pratiquées, avec prudence, autant de tems que les effets indiqueront la cause de la maladie.

Quand il y a complication scorbutique, il faut combattre les effets de la cause, autant qu'ils subsisteront, par les anti-scorbutiques, comme le lait & les martiaux.

Il faut varier, selon les cas, soit par les sudorifiques, les diaphorétiques, les martiaux, les amers, sur tout après que les remédes évacuans ont précédé. Il y a des rhumatismes difficiles à céder aux remédes les mieux indiqués, même aux eaux minérales, de celles comme les martiales, & autres. Le secours des eaux est à rechercher, par leurs bienfaits, & pour les grands

avantages que les malades en reçoivent, ſur tout quand les maladies ſont dégénerées en langueur, qu'on nomme chroniques ; le lait eſt efficace dans ce cas.

J'ai l'honneur d'être, &c.



XVI. LETTRE.

MONSIEUR,

IL eſt juſte de ſoulager votre mémoire, elle a des objets à retenir bien plus eſſentiels que ceux qui ſont la matiere des Lettres, que j'ai eu l'honneur de vous écrire ſur la Goutte. Et comme vous voulez ſçavoir où prendre tout de ſuite, telle ou telle choſe qui en parle, je crois ne pouvoir mieux faire, que de vous rappeller ici ce que chacune d'elles contient.

La premiere traite de la Goutte en général, de la Goutte réguliere & irréguliere, & des ravages qu'elle fait dans les différentes parties de la tête, quand elle s'y tranſporte.

Dans la deuxiéme, vous trouverez les effets de cette maladie, quand elle ſe jette dans la poitrine & dans l'eſtomac. C'eſt dans cette Lettre, où je remarque que c'eſt par le plus grand abus, que l'on dit qu'il n'y a point

de reméde pour la guérifon de la Goutte

La troifiéme, eft une defcription anatomique, très-fuccinte, du foie, de la rate, des reins & de leurs dépendances, également des vifceres fujets aux ravages de la Goutte.

La quatriéme intéreffe les extrêmités du corps, leurs jointures ou articulations, les dépôts qui s'y font, les tumeurs que quelquefois y occafionne la Goutte, le tems où cette maladie fe déclare le plus ordinairement, enfin ce que quelques Auteurs appellent, Goutte chaude, & Goutte froide.

La cinquiéme traite de mes idées fur les caufes de la Goutte, que je répéte ici être dans l'ufage du regne animal, dans l'abus que l'homme en fait, dans l'oifiveté & la molleffe, la vie trop fédentaire, le défaut d'exercice. Une comparaifon prife dans le chien, fujet à la Goutte, comme vorace & carnacier, termine les preuves de mon affertion.

La fixiéme & la feptiéme, les avantages de la tranfpiration, les moyens de fe la procurer; avec des remarques

particulieres faites par différens Auteurs, sur cette sécrétion, & de l'avantage des bains.

La huitiéme, des différens effets de la Goutte, sur ceux qui en sont attaqués, qui sont souvent une conséquence de la différence des tempéramens, & de celle des âges; ainsi que des complications, des maladies, des événemens qui en résultoient, des effets des vésicatoires, de la Goutte scorbutique, des maladies d'excrétions, des femmes goutteuses, & de la fausse opinion où l'on est, que l'excès du coit est une des causes qui produisent la Goutte. Des preuves, par des exemples, du contraire.

Dans la neuviéme, on combat le préjugé sur les maladies héréditaires, ou de succession. Cette opinion sucée avec le lait, m'a paru d'autant plus nécessaire à combattre, que j'ai rencontré des Goutteux, qui n'ont jamais voulu se donner le moindre secours contre leurs maladies, parce que croyant la tenir de leur pere, persuadés de leur inutilité, ils s'abandonnent au sort du mal, & de la mort même.

Dans la dixiéme, on combat l'erreur adoptée presque généralement par tous les hommes, sur les propriétés de l'eau, & sur celles du vin, quand on a la Goutte.

La onziéme, sur les ressources infinies que le Goutteux retire de l'usage du lait, & en même tems de celui du miel.

La douziéme prescrit, en quelque façon, le régime que doivent tenir les Goutteux, s'ils veulent guérir, en se conformant aux exemples rapportés.

La treiziéme, l'avantage, à juste titre, des végétaux. C'est par leur moyen qu'on se guérira & préservera de la Goutte.

La quatorziéme exige en général de tous les hommes, un exercice journalier & moderé, qui leur procure une douce transpiration, pour maintenir l'exactitude dans les sécrétions, pour faciliter l'action & le mouvement aux parties du corps.

La quinziéme, la différence de la Goutte, d'avec le rhumatisme.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier un Manuſcrit intitulé : *Lettres ſur la Maladie de la Goutte, par M.* LOUBET, *ancien Chirurgien, &c.* L'Auteur conſeille contre cette cruelle maladie, de faire uſage des végétaux, du lait, de l'exercice, d'un uſage moderé de bon vin, & de proſcrire entiérement celui de la viande. Il y a quelques années qu'un autre Auteur a dit preſque tout le contraire, en traitant de la Goutte. Les Malades auront à choiſir ; ainſi il eſt bon que les Lettres de M. Loubet ſoient imprimées, d'autant plus qu'elles font revivre l'ancien ſentiment, ou qu'elles l'appuyent plûtôt de nouvelles obſervations. Fait à Paris ce 10 Juin 1757.

GUETTARD.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France, & de Navarre : A nos amés, & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé Jean-Auguſtin GRANGÉ, Libraire à Paris, nous a fait expoſer

qu'il desireroit faire imprimer, & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Lettres sur la Goutte*; s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangére dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Régistre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier, & beaux caractéres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modéle sous le Contre-scel des Présentes, que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente le Manuscrit qui aura servi de Copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothé-

que publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France le Sr de Lamoignon ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la Copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement, ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'Original ; commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le 12e jour du mois de Novembre, l'an de grace 1757. & de notre Régne le quarante-troiſiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

LE BEGUE.

Régiſtré ſur le Régiſtre 14. *de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, n°. 296. fol. 296. *conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du* 28 *Février* 1723. *A Paris, le* 3 *Février* 1758.

P. G. LE MERCIER, *Syndic.*

ERRATA

Des fautes occaſionnées par l'abſence de l'Auteur, lors de l'impreſſion.

Page 12. *lig.* 11 & 12. la ryns, *liſ.* la rynx.
22. *lig.* 2. mais en calciels, *liſ.* en calculs.
30. *lig.* 15. meſocolon, *liſ.* miſocolon.
32. *lig.* 14 & 15. convexion, *l.* conexion.
50. *lig.* 26. finit, *liſ.* finie.
59. *lig.* 16. d'oſſiliations, *liſ.* d'oſcillation.
64. *lig.* 1. gagnen, *liſ.* gagnent.
68. *lig.* 14. reſpiration, *liſ.* tranſpiration.
73. *lig.* 25. perſpirales, *liſ.* preſpirables.
74. *lig.* 4 Sanetorius, *liſ.* Sanetorieux.
96. *lig.* 18. effert, *liſ.* effort.
Ibid. lig. 22. il y a des hommes, *liſ.* il y a des perſonnes.
105. *lig.* 17 coux, *liſ.* choux.
112. *lig.* 5. de ſang, *liſ.* du ſang.
121. tout au bas ajoutez, *à Verſailles, le 17 Mars* 1756.
177. *lig.* 14 & 15. abandonne & ſe repart, *liſ.* s'abandonne, & ſe reprend.
213. *lig.* 17. reigneuſes, *liſ.* reiſineuſes.
230. *lig.* 16. ſervice, *liſ.* exercice.
236. *lig.* 12. incommodité, *l.* commodité.
249. à la fin de la pag. ajoutez, *à Verſailles le 9 Avril* 1756.

